colorchecker CLASSIC







x·rite



FONDS MICHELET

12

Cours au Collège de France,, 1849-
1850, 1851.

12

12

Cours de Michelet au Collège de France,,
I849-I850-I85I

(Copie de Bémont..Les minutes se trouvent à la Bibliothèque de la ville de Paris)

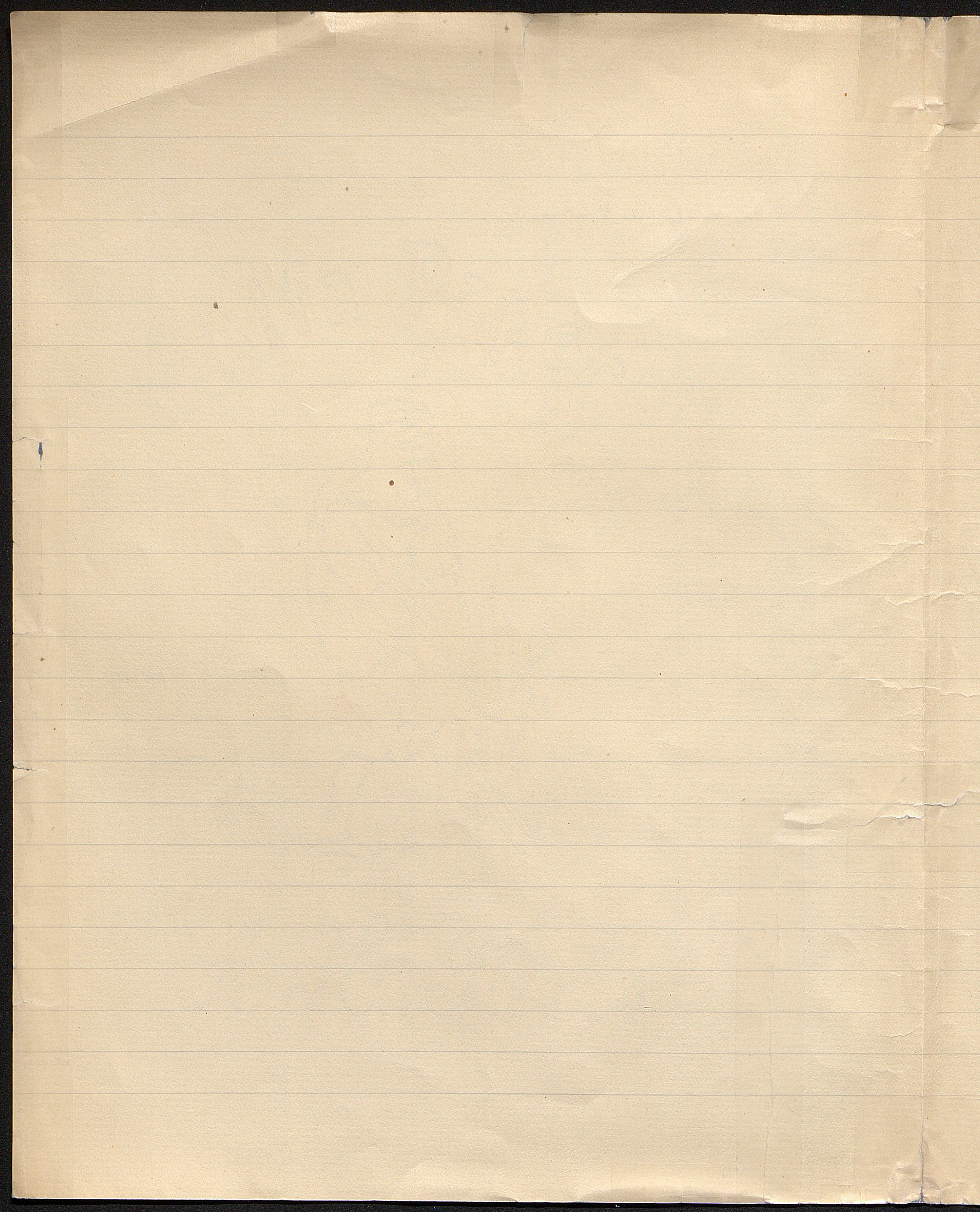
Collège de France

de Michelet

Cours de 1849

—





I r




Cours de 1849

1r semestre.

(Conçu après Juin 1848 ; mais novembre avait adouci)

Dans la leçon de l'Amour de Dieu (5e), je dis pourquoi il me fallait Dieu ; je jugeai le Christianisme.

Iv

Cours de 1849
1re leçon



Jeudi 25 janv. 1849. 1r

Le but du cours : que les hommes aiment encore.

Il me tardait de vous revoir, de vous voir réunis ici. Ah ! [Il est] difficile en ces temps, de se réunir....

Je vous vois donc ici réunis à mon foyer, je puis épancher cette plénitude de six mois et ce long silence. Oui, le Collège de France est mon foyer maintenant ; ici, je me sens au complet ; j'y renoue les trames brisées.

Quel lieu, et combien encourageant ! Ici, je crois toujours entendre la parole émue, le grand souffle, l'âme candide et sublime de l'auteur d'Ahasvérus. Ici, j'entends toujours la voix du poète national de soixante millions d'hommes, cette voix austère du prophète où je sentais le sanglot de tant de nationalités qui n'ont pas de voix encore.

Et vous, Messieurs, quel soutien vous êtes pour moi ! Ah ! si je ne vous voyais pas, je n'entreprendrais pas la chose difficile, impossible, que j'entreprends cette année. Ici, je vois mes anciens, mes fidèles auditeurs ; non, mes amis ! qui sont venus, même quand le canon tonnait. J'y vois la tradition vivante du Collège reveillée, mais augmentée, visitée d'un esprit nouveau, les âmes tendres et profondes qui, du sanctuaire domestique, vont, malgré elles, à la gloire apportant devant la foule la lampe mystérieuse des affections intimes. J'y vois ces jeunes cœurs, nés d'hier à la foi nouvelle, qui m'ont dit : nous croyons en vous, et nous vous suivrons partout, dans vos paroles et vos doctrines, dans vos

pénibles travaux, dans les routes difficiles où vous vous engagerez, à l'entrée du temps barbare qui peut-être commence pour l'Europe. Nous vous suivrons quand même, et dans la liberté et dans la fatalité!

Ah! Je me sens fort ici; et s'il est un lieu où je puisse verser les pensées de mon cœur, c'est ici. Quelles pensées? Des pensées d'hommes, celles des hommes de ce temps, les vôtres, Messieurs. Je ne prétends rien vous enseigner que ce que vous avez vu; c'est vous-mêmes, vos idées, vos songes.

Un crêpe sur la liberté, la terre sanglante, les villes incendiées, des ruines! On rebâtira, mais les ruines du cœur, comment [les rebâtir]? Voilà ce que vous avez rêvé… Voyez comme la nature se hâte de consoler la ruine de mousses et de fleurs; faisons comme la nature, empruntons lui le secret des consolations profondes.

Mais la nature a mille puissances. Moi, qui suis-je? J'entreprends pourtant cette chose difficile, impossible, insensée, le lendemain d'un tel déchirement, de vouloir que les hommes s'aiment encore.

Difficile: l'histoire du monde semble l'histoire de la haine et de la mort. Voyez les haines de races, tant de peuples disparus! Pourquoi? L'enfant croyait tout semblable, l'homme croit tout différent, et que la différence est hostilité, et qu'il faut la supprimer, violemment, brusquement la briser. . . . . . . .

Le moyen âge dure encore et mêle partout ses erreurs sur la nature de l'amour, [qui n'est pas] l'absorption, le vertige où ni Dieu, ni l'homme, ne sont plus sentis.... La vraie nature de l'amour et de l'amitié, c'est d'aimer la différence même, la résistance même, de respecter la liberté. Plus on la respecte, plus on la concilie sûrement.

Le moyen âge a aussi erré sur la méthode. [Il a] saisi d'avance, surpris l'âme dormant encore, lui a versé l'opium, l'a magnétisée au réveil; oh! cela n'est pas loyal. Le temps moderne, en demandant l'union et la conciliation, ne veut rien qu'en pleine lumière. Tout ce qu'il désire, se sentant loyal, c'est d'être bien vu. De la lumière, Seigneur!

L'idée de l'amour étant la plus générale, et fondamentale, et le Christianisme étant une institution mêlée à tout, son erreur sur l'amour s'est mêlée à tout....

Une idée doit désormais fonder sur une base nouvelle tout amour, amitié, bienveillance, charité, dans l'Eglise, l'Etat, la société, l'industrie, etc.; c'est que le désir d'amour, plus fort que celui d'union, n'est point celui d'absorber tout et de supprimer la personne. C'est le respect de la liberté, le respect de la personne, l'appel aux forces qui lui sont propres, et en ceci l'amour est identique à la justice, chose tellement ignorée du Moyen âge!






Or, voici sa récompense : la personne ainsi ménagée, la liberté ainsi respectée, a pour tendance invincible de se modifier d'autant plus qu'elle n'y est pas contrainte. Tout ce que l'amour ou l'amitié ont ainsi sacrifié se regagne de l'autre côté, et revient à son profit. L'union est d'autant plus profonde. Dans l'absorption du Moyen âge, les deux périssaient à la fois, et dans l'union moderne ils vivent réunis en une même personne énergique. Un tendre respect pour la liberté telle est la vertu moderne, celle qui renouvellera le monde.

Et l'art moderne, tout autre que celui du Moyen âge, ce n'est ni la force, ni la ruse, ni le commandement, l'obéissance et l'imitation ; c'est l'art d'aimer celui qui ne nous imite pas, qui ne nous ressemble pas ; c'est le désintéressement qui veut développer les qualités propres à cet être, fussent [elles] contraires aux nôtres ; c'est la douceur patiente et loyale en même temps avec laquelle on l'appelle à révéler tout son être, le prenant où il faut le prendre, selon la nature ; c'est le discernement qui varie les moyens selon les natures, ~~pour~~ n'étouffer ni ne briser.

---

Couverture de la leçon IV : Subtilités de ~~de~~ la première leçon ; inutile. Le jeune cœur n'y songe en se donnant.

4N

Cours de 1849
2e Leçon.

1er février 1849 5



Un effort pour réconcilier tous les Dieux, les mettre au même autel. L'incubation de la femme Juive; le Messie. Rome et le Colisée, mais dans le Colisée même, l'apparition opposante de l'Inde, de l'Egypte, du génie grec.

Ce lieu est consacré pour les libertés de l'esprit; qu'il le soit aussi pour celles du cœur; qu'il reste dans ce pays divisé un lieu où il soit encore permis de ne point haïr.

Que la plaine s'agite dans ses divisions, mais que l'union dans le libre esprit nous reste ici sur la montagne.

Je ne viens nullement diminuer vos tendances d'action. Vous êtes des Français, vous êtes chargés des affaires du monde; mais pour remplir ce rôle il faut être fort, et la force intérieure n'existe que pour celui qui a la forte unité en lui. Venez la prendre ici, Messieurs. Venez vous recueillir avec moi, dans ce lieu plein de foule et pourtant solitaire. Vous en emporterez quelque force.

Ce que je fais en ce moment, c'est une œuvre d'unité, cette identité, je la poursuis dans le monde religieux, social, moral, dans le monde même du cœur.

Voilà ce que je voudrais faire. Laissez-moi croire un moment que j'ai dans la main le rameau d'or par qui Virgile ouvre le monde des esprits, que j'ai les rameaux bénis qui précédaient dans Jérusalem l'entrée de l'homme de paix.

Aujourd'hui, je réconcilie Dieu et dieux, les religions.

. . .

La religion jusqu'ici impossible. Elle est une bénédiction; or toutes se maudissaient; les théologiens les jugeaient sur la décadence (Colisée; inquisition); les savants les jugeaient dans l'ensemble incohérent des éléments étrangers qu'y ont ajoutés les siècles.

Mais toute institution qui dure va se surcharger.

. . Voici une île volcanique. Les savants abordent; le géologue y reconnaît l'action des feux intérieurs. Et moi, je vous dis que cette île, lancée du fond à la surface, c'est un profond soupir de la terre, un cri fixé, pétrifié, du génie du globe, qui souffre captif au dedans, comme tant de nations le sont au dehors. Il crie, il gémit en paroles de pierre et de lave, il s'agite sous les obstacles, et porte jusqu'à la lumière les réclamations de sa liberté. Telle est une religion: une éruption profonde sortie d'un abîme bien autre que celui du globe, l'abîme du cœur de l'homme.

Quoi de plus insensé que d'y voir ~~[le résultat~~ [un] système [ou ^le produit du ~~des~~] climats!

Un système? Non, [toute] religion est chose populaire. Les climats ont une action pour modifier, non pour commencer. La nature en général est trop régulière pour avoir de l'initiative. Elle fournit le vêtement

des Dieux, non les Dieux eux-mêmes.

Le vêtement, c'est ce qui diffère; aussi la nouvelle critique n'a marqué que les différences, n'a montré que la discorde. Le monde était discordant, la science est venue expliquer, montrer la discorde. Qu'il vienne donc un ignorant pour enseigner l'union.

Toutes les religions sont sorties d'une même source: le cœur attendri de l'homme, le sein blessé de la femme; toutes sont des remèdes aux blessures de l'âme, toutes sont des religions de la moralité. Oubliez cette distinction injuste, funeste, impie, entre les religions de moralité et les religions de la nature. Telle religion traîne plus pesamment l'extérieur, le vêtement de la nature, mais il lui est extérieur.




[L'incubation de la femme Juive; le Messie].

Elle ne rêvait pas seulement, elle faisait. Quelle sainteté dans l'amour! L'idée qu'on allait créer le libérateur du monde!

O mœurs pures, attendrissante douceur! Comme l'enfant devait fleurir, sous la rosée de cette pensée divine, de ce songe maternel, sous la douce influence d'une femme émue, rêveuse, qui, chaque jour, pour toute leçon, sans avoir besoin de parler, pénétrait son cœur d'un soupir!

L'Inde était là, accroupie, dans une infinie douceur, pleine de rêves et d'enchantement, comme une femme au premier ravissement d'avoir mis un enfant au monde. L'Egypte était là, la bonne mère Isis, douce, féconde; on voyait dans son regard l'attendrissement de la femme et de la mère....

---



Cours de 1849
3e Leçon

8 février 1849.



9r

Concilier les races.

. , ´ ´

Hier les Dieux, aujourd'hui les hommes ; hier les religions, aujourd'hui les races et les cités.

Lorsque le pauvre génie de la planète, captif au centre du globe, fut condamné aux travaux immenses d'en faire un ouvrage d'art, il reçut deux forces, deux moyens de perfectionnement : d'une part la mort, de l'autre, l'amour et l'amitié. La mort pour multiplier les essais, l'amour pour les féconder, les multiplier, en assurer la durée.

Le premier degré de l'amour, [c'est d'] avoir la même direction. . . . , mais à mesure que l'individu se dessine, la force augmente, et aussi les causes de négation et de mort. La solidarité augmente ; non solidarité de nature mais de tendresse, qui accroît les périls. Tu étais seul, te voilà plusieurs ; tu as donné prise.



.

Le Chimpanzé. — J'ai vu au Jardin des plantes un être : comment le nommer ? Je vis dans ses beaux yeux, si tendres, qu'il se mourait de sa solitude. Cruel mystère : une âme, sous ce masque de bête ! Il n'avait pas le raisonnement développé, mais [il était] supérieur, par la sensibilité, à plusieurs

races humaines. yeux admirables, attendrissants.

Hélas! La qualité qui éleva la vie au premier degré est donc un obstacle pour arriver au second! Cette qualité charmante, cette haute sensibilité, est punie comme un crime, la sensibilité immolée par toute la terre! Voyez comme la destinée des femmes est plus dure que celle des hommes!

La race, entre les races d'hommes la première par la tendresse du cœur, la race nègre, est la plus persécutée. race femme par la sensibilité. En vain la nature, pour la sauver, la fit aussi la plus forte; que fallait-il? Cultiver en cette race les dons féminins, les métiers, les arts propres aux femmes, à la sensibilité. Que Géricault [l'] a bien senti! [Dans le Naufrage de la Méduse, c'est le plus tendre qui meurt pour son maître, le plus fort qui fait signe à la voile à l'avenir. C'est l'esclave qu'on vient d'arracher de son pays, qui délivrera les autres. Profond symbole! Le salut est peut-être dans ces races. Elles sont jeunes dans l'épuisement du monde.

Celui qui sauve, souvent, c'est celui qui est perdu. Voyez, dans le monde antique, la grande victime du monde héroïque, la grande race phénicienne et carthaginoise, si barbarement exterminée, et de plus calomniée.... Dix lignes restent, mais aussi un fait.

l'élégant et barbare destructeur de Carthage, Scipion Émilien, l'ennemi des Gracches, le héros de l'impopularité, peu à peu se trouva seul ; sa femme le fit étrangler dans son lit. Cependant il n'est ~~d[illegible]~~ nul ami qu'un esclave carthaginois, poète aimable et faible, le plus doux des hommes [C'est lui qui écrivit le vers célèbre] : Homo sum… [Je suis homme, et rien de ce qui est homme ne m'est étranger]. L'empire en fut brisé ; c'était le Christianisme qui venait d'être prononcé.

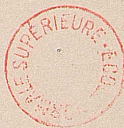
Homo sum ! Rome [est] brisée, qui disait : l'étranger est l'ennemi. Bientôt c'est la même race qui, dans les villes marchandes de la Syrie, se met à suivre Jésus. La même donne au monde Papinien, Ulpien ; ainsi la grâce et l'équité.

Comment sauver une race ? Comment la changer ? Deux questions de vie et de mort. D'une part, nous détruisons des races héroïques (les Indiens d'Amérique, vrais héros, détruits par l'immigration européenne. [Les] Arabes) d'Algérie) ; de l'autre, une race moins forte, mais infiniment féconde, les Slaves, menace l'Europe.

Nous brisons l'acier, mais nous ne brisons pas l'Océan (les Slaves). Il nous faut sauver les uns, et changer les autres… Sauver les races en les initiant ; non les changer, mais faire qu'elles soient elles-mêmes ; comme la mère qui tend la main, non le doigt,

et ne le donne pas. Elle le montre. L'enfant regarde et marche sans crainte : il voit le doigt de sa mère, et croit en être soutenu.

[Il faut faire] ainsi pour tout ce qu'on aime, et qu'on veut élever à soi. L'amour, qui commence à peine sur le globe élargira nos cœurs à contenir le monde, et l'humanité entière deviendra l'objet aimé accepté dans ses énergies. Nous voudrons la diversité pour que la lyre du monde reste entière ; à chaque peuple, à chaque race, nous dirons : « sois toi-même », et alors elle ira vers nous.




—

Cours de 1849
4e Leçon.

15 février 1849



L'unité dans l'amitié. Cité, la grande amitié. Amour, une toute petite cité. Moi




---

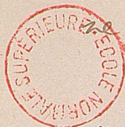
Ce cours est une œuvre de conciliation. J'ai dit qu'il reste un lieu où il soit permis encore de ne point haïr.

En juin 1848, grands ténèbres, et dans mon cœur même. J'ai cherché à tâtons, rappelé les grands moments de la mort. En 1300, quand tout trembla, Dante errait. — « Ami, que cherches tu ? » — et l'autre, farouche, répondait, « la Paix » ! Mais ce n'est point autour des monastères que se rencontre la paix ; elle se trouve en soi, dans la volonté même, dans la vie du cœur, dans l'amour, l'amitié. Combien l'idée de Grainville est plus haute ! En 1800, quand tout périssait, l'espoir de la liberté, tout s'éteint ; la terre veut mourir et ne peut ; il reste un homme encore, et cet homme cherche un homme à travers les grands ténèbres. Tant qu'il y aura de l'amour, de l'amitié, le monde ne peut mourir.

Donc à travers nos ténèbres, me croyant un moment le dernier homme, je me suis mis ~~à~~ ~~[illegible]~~ rechercher la grande amitié humaine, l'amitié des religions, des races. Je voudrais maintenant la chercher dans la cité, et dans la cité de l'âme, et dans l'union des âmes, l'amour et l'amour de Dieu.

Je vous ai raconté deux destructions immenses, quand la nature supprima les races ~~trop excentriques~~, ~~trop différentes~~, mêlées d'animaux, d'êtres monstrueux, ses premiers tâtonnements, ses rêves ; quand l'humanité

13v




supprima les races trop excentriques, trop différentes. Hélas! destructions effroyables, pertes irréparables! telle ne sera jamais compensée par le genre humain.

Sortons des races, des tribus, du monde vague; unissons les semblables, excluons les dissemblables. Bâtissons une tour d'airain; le dedans est sacré, le dehors impie; bâtissons une cité, la plus petite possible, la cité des forts. Pour la faire telle, on tue les faibles, la femme même y sera forte, résultat: une force morale immense. [Chaque Spartiate] mène sept ilotes à la bataille de Platée; Sparte, pour secours [à une ville alliée], envoie un homme. Cité si exclusive qu'elle sèche, comme une plante qui, pour rester pure aurait refusé la terre, l'air, l'eau, disant: je ne veux que le soleil. En face de la cité de la force, est la cité de l'esprit [Athènes]. Merveilleuse éducation, où toute vie se développe; flamme sublime mais sans renouvellement, impuissante d'initiation; elles mourront [toutes] d'aridité ou de discorde. Qu'est-ce que la cité? Initiation. Il y faut des faibles pour devenir forts; il y faut des forts pour devenir généreux. Il faut une échelle facile à gravir.

Abattement, on renonce. Et pourquoi s'abattre? Pourquoi abjurer l'idée de patrie? Non, c'est fini les voilà qui se réfugient dans l'âme «L'âme seule est toute la cité, fermons-la; qu'elle soit une cité d'airain la cité du destin.» — [Es-tu] heureuse? — Oui, dans les fers, dans les supplices, l'écume à la bouche et grinçant les dents, [elle répond]: oui, je suis heureuse.

Tout ceci est pour l'extérieur. Mais si l'intérieur est trouble ? Platon a dit que l'âme est toute pleine de factions, de sorte que les guerres et les guerres civiles, que nous croyons finies, nous les retrouvons ici. Sénèque avoue la maladie : le soupir. Ah ! maladie bien ancienne. Déjà dans la Haute Asie, dans l'Himalaya, ils disent : tu soupires, donc tu n'as pas l'unité ; l'unité n'est pas dans l'individu, mais dans la réunion. Son image n'est pas une construction barbare de quelques grosses pierres mal jointes, mais une construction romaine [faite de] petites pierres [tenues par du] ciment plus dur que la pierre. — Tu as voulu être seul pour être fort, tu resteras seul, et faible. Impuissance d'adoption, d'initiation.

Ah ! si la cité est difficile, si l'unité de l'âme solitaire est difficile, eh ! bien, essayons d'une toute petite cité, d'une union élastique, volontaire, essayons de l'amitié. Oui, je veux des âmes à moi ; je veux avoir quelque chose en propre, m'approprier un bien à moi.

L'appropriation est la condition de la vie. Je ne suis pas propriétaire, mais si je ne m'appropriais quelque chose, je ne voudrais de la vie ; quoi ? Un champ, une maison ? non, des âmes, des volontés, des sympathies ! et quelles ? les vôtres, Messieurs.

Je me sens propriétaire ; j'ai ici mon fils dans vos sympathies, et ce n'est point une chose de talent, mais de bonne volonté. C'est en cela que nous nous appartenons, moi et cet auditoire. Que le talent, la force

supprima les races trop excentriques, trop différentes. Hélas! destructions effroyables, pertes irréparables! Telle ne sera jamais compensée pour le genre humain.

Sortons des races, des tribus, du monde vague; unissons les semblables, saluons les dissemblables. Bâtissons une tour d'airain, une cité, la plus petite possible; au dedans, tout est sacré; dehors, tout est impie. Cité pure, cité des forts de l'esprit; merveilleuse éducation, où toute vie se développe. Flamme sublime, mais sans renouvellement; impuissance d'initiation; elles mourront d'aridité ou de discorde. Qu'est-ce que la cité? Initiation. Il y faut des faibles pour devenir forts; il y faut des forts pour devenir généreux. Il faut une échelle facile à gravir.






ne manquent, la voix même, je viendrai encore, et vous m'écouteriez, Messieurs, quand même je ne parlerais pas. Ce n'est pas ma parole que vous venez chercher ici et que vous avez aimée en moi; ce que vous venez puiser, c'est la grande l'immense volonté que j'apporte de monter avec vous dans la lumière.

Formons une petite bande d'amis dévoués, fidèles. Orêve du vaisseau de Dante! S'en aller tous ensemble sur un vaisseau éternel! Mais les uns ont été emportés par la tempête; les autres, curieux, sont descendus aux îles fortunées, et le vaisseau reste encore. Ceux-ci sont les sûrs, les fidèles; oui, mais des missions diverses [les séparent]. Une voix dit: tu as une grande chose à faire; toi, tu te jetteras à la nage, tu seras un héros, tu sauveras un monde; ne reste pas sur le vaisseau. — Toi tu deviendras vaisseau toi-même, tu trouveras l'Atlantide. Ainsi le vaisseau se dépeuple à mesure que la vie avance, et de grandes ombres viennent à l'horizon.

Mais un compagnon reste encore faible, tendre, dévoué. « Ton vaisseau sera mon vaisseau, tes tempêtes seront les miennes. D'avance j'épouse tes naufrages. Si tu abords jamais, ton foyer sera mon foyer, et tes dieux seront mes dieux. » — « Aimable compagnon qui viens chercher cette rude vie, sais-tu bien, avant de te dévouer, ce que c'est que l'Océan? » — « Oui, je sais, et je sais aussi que je parais faible, et je suis la force même, je suis la molle résistance où se brisent les chocs les plus durs. Je suis la nature ondoyante,

rien ne me brise. Je suis la faiblesse forte, la force mobile, comme la vague qui fond dans ta main, et qui fascine, entraîne, emporte. Je n'ai pas peur de l'Océan, parce que je suis l'Océan; je suis la femme. Et le jour, ô fort, où ta force te manquera, où tes bras auront défailli, où la vie t'abandonnera, ... la vie, tu l'auras dans mon souffle et la force sur mon cœur.

Il y a ici espoir d'union; pourquoi? Par égalité ou par inégalité? Égalité? Oui, le mot de Shakespeare: juste aussi haut que mon cœur. Inégalité? Oui; il faut que l'un des deux soit faible pour être aimé de l'autre, qu'il espère être protégé.

Ce qui manquait à l'amitié, c'était l'inégalité. Le puissant mystère d'amour, c'est que la femme est à la fois égale et inégale.

Initiation mutuelle: lui, qui est la force active, il donnera l'action, l'initiation; elle, la force passive et patiente, elle le rendra doux, patient, humain, elle l'humanisera, car elle est l'humanité. Elle arrive comme la nature, l'élément, la fatalité et lui, il doit en faire une liberté. Le mariage est pour elle une libération, une participation aux libertés de l'homme. S'il la laisse comme fatalité, [l'union ne produit] rien que le désespoir.

Ce qui serait impie dans l'amour, ce serait de confirmer l'inégalité, de dire: « tu étais moindre, plus





faible, etc, et je te fais moins encore, je t'absorbe, je te perds en moi. C'est que je t'aime, dit-il; être deux? Non, je veux absorber, être absolu, comme Dieu.»

Erreur! Dieu n'a pas absorbé: au contraire, il permet sans cesse à la nature d'être. Il donne le souverain exemple du respect de la liberté. Du respect! Bien plus: il crée des libertés, c'est-à-dire qu'il crée des révoltes possibles. Il dit: «tu pourras faire le mal; tu feras le bien et viendras à moi, et tu me préféreras; pourquoi? Parce que je suis l'amour.»

Je dois déclarer ici que je n'ai jamais compris le monde sans une telle cause morale. Les logiciens donnent pour explications des difficultés plus grandes. S'ils sortent de Dieu comme amour, ils ne peuvent engendrer l'existence, ni la mettre en mouvement.

Nul enseignement plus grave, nul qui touche plus profondément nos destinées. Ce ne sont point des paroles, ce sont les pensées mêmes du cœur. Je sens que je parle ici du pied même de l'autel.

Oui, l'amour suppose deux choses, celles que Dieu dit à sa créature: tu auras beau faire, tu t'égareras peut-être, mais toujours tu me reviendras: 1° je suis le plus digne d'être aimé; 2° j'aime davantage.

C'est là la nature de Dieu; ce doit être l'effort de l'homme. Il s'impose, en aimant, l'obligation d'être tel, qu'à ce double titre, il y ait nécessité de l'aimer; que, raisonnable ou passionné, l'objet aimé doive la

préférer, et comme le plus digne, et comme le plus aimant — le plus digne au moins par la grandeur de la volonté, — et soit obligé de lui dire toujours le mot du Moyen-âge : plus est en vous !

Haute, sublime condition, heureuse nécessité, d'être le plus digne ! Quand nous voyons Dieu, ou la patrie, ou l'homme de génie, ou l'ami, aller toujours par la voie féconde, héroïquement fécond, toujours enfantant ou des œuvres, ou des actes, alors nous disons : j'ai raison d'aimer. Voilà la première condition de l'amour : aimer plus, être le plus digne.

Mais comment montrer cela ? Non seulement par l'héroïsme et la fécondité personnels, mais en communiquant l'héroïsme et la fécondité, en rendant l'âme qu'on aime de plus en plus libre et active, de plus en plus énergique. Mais cette énergie ne tournera-t-elle pas contre celui qui la crée ? Oui, le plus souvent ; la grandeur, la force, la générosité de l'amour, consistent à créer une énergie, une liberté, même une révolte possible.

L'amour est donc une force vraiment héroïque en ceci : il ne crée ~~…~~ sa véritable union, qu'en créant son obstacle ; il y a héroïsme parce qu'il y a péril.

Dieu aime et crée toujours, crée des libertés. Il le faut bien. Si ce n'étaient des libertés, il n'aurait jamais à espérer de retour ; mais, créant des libertés, il crée des révoltes possibles. Possibles ? C'est ce qui doit arriver quelque fois ; si ce n'arrivait jamais, ce ne serait

pas possible ; la liberté éprouve le besoin de se contraster par la révolte. Dieu attend patiemment, le monde lui reviendra ; le monde rentrera en lui.

Nous, qui n'avons pas l'éternité pour attendre, nous sommes impatients, et nous nous brisons l'un l'autre. La mort du cœur, si ce n'est la mort physique, rompt le lien d'ici-bas. Quoi de plus douloureux ? Où donc sommes-nous parvenus ? Hélas ! nous avons poursuivi la paix, l'amitié, l'amour dans la cité, dans l'âme individuelle, dans l'union même des âmes et là même, dans l'amour, nous trouvons la haine encore. [Les] causes [en sont] d'autant plus profondes, qu'elles ne sont point dans l'accident, dans les jalousies ? Non, je suppose le plus digne, dans l'ennui ? Non, j'exige qu'on se renouvelle, qu'on reste héroïquement nouveau, d'actes, d'œuvres ou de volontés ; non, dans la perfection même !

Alors même, et surtout, peut-être, la perfection a quelque chose d'absolu, de tyrannique ; elle est ce qui risque le plus d'absorber la liberté. Donc la liberté éprouve d'autant plus le besoin de se constater contre la perfection même — « Qu'es-tu, toi, si raisonnable ? — Elle est raisonnable dans la déraison, voulant se défendre, se constater, ne pas s'absorber, voulant réaliser ce que vous avez voulu : est-ce que vous n'avez pas voulu créer une liberté ? Moment cruel, entre acte affreux, où l'amour semble la haine !

Ah ! qu'il est nécessaire, de deux choses l'une : ou de s'adresser à l'éternelle amante, de recommencer tous les combats de l'amour dans les proportions de l'infini, ou de créer un art d'initiation, qui crée la liberté, mais, en la créant, lui communique cette générosité qui préviendrait la révolte.

Cours de 1849
5e Leçon.

Jeudi 22 fév. 1849.





De l'amour de Dieu.

(Dans la leçon de l'Amour de Dieu, je dis pourquoi il me fallait Dieu ; je jugeai le christianisme. Voy. 1848.)

---

Jeudi dernier, l'amour ; aujourd'hui, l'amour de Dieu.

J'ai parlé de l'histoire des religions, non de la religion en soi, du dialogue entre Dieu et l'homme.

Et d'abord, y a-t-il des temps où Dieu soit absent du monde, des temps où la pensée religieuse soit éclipsée ? Peut-on dire : les âges religieux, les âges impies ? Non, l'idée religieuse est toujours en même quantité ; c'est le sel du monde, sa vie. Sans elle, le monde mourrait. Dieu est toujours et partout, et dans le monde, monde social, la cité, et la cité de l'âme. — « Dans la nature, oui ; mais quoi ! dans la critique même ? Dans notre occident batailleur ? » — Oui, Messieurs, notre dix-huitième siècle a été croyant, ~~notre~~ oui, nos philosophes, dans leur poursuite ardente du bien de l'homme, ont montré un brûlant amour de Dieu. Une face de Dieu, ignorée du Moyen-âge, la Justice, s'illuminait de plus en plus ; Dieu éclate, c'est 89 !

Non, non ; qu'on ne dise pas que nos pères, que nous-mêmes, nous ayons été sans Dieu ! Eh ! qu'avons-nous fait par toute l'Europe sinon de proclamer les décrets de la justice éternelle ? Combien nos fédérations [ont été]

plus divines que les rassemblements des Croisades ! Les Croisés, pleins de l'esprit de guerre, voulaient exterminer l'infidèle et délivrer un tombeau ; et nous, dans nos fédérations, nous fraternisions entre nous et nous offrions la fraternité à toute la terre ; et quand nous nous inscrivîmes au nombre de 600 000 en 92, pour la guerre, ce ne fut pas pour délivrer un tombeau, ce fut pour tirer du tombeau le vivant esprit de l'humanité, enseveli depuis tant de siècles.

— Oui, dit-on, on veut bien en convenir, ce fut l'époque du miracle ; mais aujourd'hui ? — Ah ! Messieurs, quand donc y eut-il plus de foi ? Est-ce que nous ne voyons pas l'avant-garde du monde contre les barbares, l'héroïque Hongrie, espérer contre l'espérance ? Et ce spectacle sublime que présente l'Italie, la patrie de Procida, celle de Galilée et de Michel-Ange, la noble ville de Rome ! Est-ce leur force qui les rassure ? Imperceptibles, ils regardent les colosses armés qui n'ont qu'à faire un pas pour les écraser. Ah ! c'est bien là de la foi. Ils pourront bien succomber, abandonnés de l'Europe ! mais ils ne succomberont pas dans la gloire ni dans le cœur des hommes.

Oui, la foi, la religion, a cent formes. Je sens partout Dieu, du ciel à l'abîme, dans toutes les manifestations de l'âme, dans l'art et la justice, dans la patrie, dans l'amour.






Et ceci n'est pas une figure. C'est ~~bien~~ ~~un~~ vraiment un Dieu un être aimant qu'il me faut. Il me le faut en logique; sans l'élan de l'amour, d'une cause aimante, je ne puis commencer le monde, ni le recommencer tous les jours. Spinoza est admirable mais son monde reste par terre; il ne peut le mettre en mouvement. — Il me le faut dans l'amour; j'ai besoin de croire que ce qu'on aime est un reflet de l'infini. — Il me le faut dans la cité; vous m'imposez des devoirs croissants, et vous me retirez ce qui m'eût donné la force. Croyez-vous que vous augmentiez l'héroïsme dans l'homme en lui supprimant la cause héroïque du monde, l'énergie d'amour qui en fait la vie?

Oui, encore une fois, il faut un Dieu dans la cité. Vous me traînez dans les difficultés, les ronces, et vous me dites: Va, marche! Laissez-moi donc mes ailes d'or; j'aurais passé par-dessus sans même m'en apercevoir; si vous me voulez citoyen, il faut que vous me laissiez Dieu.

Il me faut Dieu surtout dans l'âme, dans ma vie intérieure; Dieu, c'est à dire la consolation, la suavité tendre d'une céleste amitié, qui compatisse à nos tristesses, qui compatisse au bonheur même. Quel bonheur n'est pas agité? Le plus violent bonheur n'a-t-il pas ses âpretés et ses pointes? Mystère

étrange de la passion ! Il faut, pour que ce soit du bonheur, qu'il s'y mêle l'huile céleste.

Le christianisme est la plus longue expérience de cette intimité divine, la plus connue. Étudions. Nous saurons les obstacles mystérieux qui, dans cette longue poursuite d'amour, ont empêché l'union.

Rappelez-vous les circonstances où il naquit. La mort fut son berceau ; les peuples héroïques s'étaient consumés ; les Dieux avaient usé les Dieux, les sophistes usé les sophistes ; les races duraient très-peu, la propriété était mobile, Rome fit en vain des efforts incroyables pour la fixer. Le christianisme arrive avec un sourire mélancolique. Il ne remédie point à tout cela. Il dit pour tout : « A quoi bon ? Cités, lois, propriété ? Insensés, se disputer de la terre, quand vous pouvez avoir le ciel ! Vous vous disputez l'atome je vous apporte l'infini. Oui, je te donne l'infini. Ton Dieu s'est donné pour toi. Il a apparu, hélas ! un jour, puis disparu ; et pourtant il reste, en qui ? En toi, en son église. Tout [est] fini. Deux personnes restent, mais divisées par le tombeau : l'Église, qui est une âme, et une autre âme, ce Dieu mort et vivant. Cherchons, dit cette âme veuve, cherchons ! serait-il dans ce tombeau ? »

Arrivent les consolateurs : les sophistes grecs. « Il fut le Logos et la raison même ; il fut un, et pourtant triple, né, et pourtant éternel. » — Cela

ne me console pas, dit l'âme.

Le génie de l'Afrique latine par St Augustin cherche et se tourmente, subtilité passionnée. Un jour, au bord de la mer, . . . . . .
il découvre une vieille femme fort ignorante. . que savez-vous? Oh! — c'est tout, c'est le cœur, et il n'y a pas autre chose.

Oui, mais si tout est là, je me brûlerais moi-même. Grâce, grâce, flamme de Dieu! A moi, la fraîcheur du ~~l'âme~~ Nord, les fleurs de la légende jaunes, agrestes, barbares, toutes ces petites fleurs des champs qui vont rajeunir l'autel! Et les chants graves et fiers, chantés par les moissonneurs, les laboureurs et les vendangeurs, chantés de la voix fraîche et forte du peuple!

Vers l'an mil, la terrible année où le monde doit finir, il se fait un grand silence. Toute lumière mortelle s'éteint; il ne reste, pour éclairer le monde que la splendeur fantastique de l'hostie! Temps terribles, l'humanité rêve; mais quel rêve laborieux! Jamais l'amour, jamais la mort, les deux forces qui créent et tuent, n'ont si cruellement travaillé le genre humain. jamais la génération ne fut plus active, jamais plus rapidement, plus barbarement moissonnée. Qui contemplerait sans larmes ces amours du désespoir?

L'illusion, la maïa de l'Inde, semble avoir

repris le monde, mais avec le caractère terrible impitoyable, des climats du Nord.

Rire amer, rire d'ivresse: ivre de Dieu, ivre du diable. Tout retombe sur deux victimes: la douleur de la femme, la mort, toujours la mort, de l'enfant. la chose sacrée du monde la maternité, devient un terrible jeu.

Il faudrait, pour faire l'histoire de l'ivresse, se concentrer, s'enivrer de soi, y aider, en s'enivrant de la nature, qui promet d'augmenter le moi, et le diminue....

Le jour où le vin fut supprimé de la communion pour le peuple, elle fut moins fraternelle entre l'homme et l'homme, que mystique entre l'homme et Dieu.

Au moins, laissez-moi la pensée, pour expliquer, distinguer dans l'ivresse mystique; mais non, c'est précisément à ce moment que la langue de l'Eglise n'est plus entendue, qu'il n'y a plus de langue commune. Le pauvre peuple assiste, regarde et ne comprend plus. Il essaie, quelque temps, de chanter encore ces paroles incompréhensibles, mais il ne peut il succombe en cet effort. Il faut payer, gager le chœur, mais alors commence le vrai veuvage de l'Eglise. Le Dieu mort jusque là était vivant, en ceci que le peuple entendait sa voix; mais dès lors, il est silencieux, dès lors aussi, commencent de grands doutes. « Vous doutez? Eh! j'affirme,

par le feu et par le sang. » C'est la réponse du prêtre. Une chose terrible arrive : c'est qu'entre l'hostie, et l'homme, la vivante hostie de Dieu, la première est déclarée plus vivante ; elle saigne, demande vengeance, pleure, crie. Les bûchers s'allument, on brûle, on torture l'homme par pitié pour l'hostie. On pleure, c'est l'hostie qu'on pleure.

Etat terrible du monde, abîme de rêve, d'illusion, où l'amour a exterminé l'amour !

Le doux dialogue mystique continue, mais au monastère ; il continue à demi-voix ; soupirs de l'amour de Dieu, pendant les cris, les tortures, qu'on tire de l'homme, de la pauvre image de Dieu. Etranges paroles de Bossuet dans sur la colombe gémissante, dans l'Oraison funèbre du Père Le Tellier ! Pourquoi gémit-elle ? Pour révoquer l'Edit de Nantes, obtenir les dragonnades !

Ne méconnaissons pas pourtant la fécondité de ce long dialogue mystique entre Dieu et l'homme. Gymnastique admirable qui apprend les ressources de la nature humaine. Cependant elle fait des âmes subtiles et passionnées, bien plus que des hommes complets.

Culture exquise, délicate, spéciale ; plaisir de toucher, de manier la passion, de jouir de ses propres douleurs ! Où est le génie héroïque de l'antiquité ?

Cours de 1849
6e leçon.

Jeudi 1er mars 1849.





[Réponse aux attaques]. L'Initiation, ou moyens d'aimer.

---

J'ai dit que le Moyen âge, s'il se transformait, ressusciterait. A quelle condition? De mourir; il faut mourir pour s'épurer.

Le Moyen âge, s'il pouvait parler, dirait: « Mon fils, il faut que je meure; depuis longtemps, je ne produis rien. Je n'ai pu [créer] la justice; j'ai consacré des sociétés injustes. Je n'ai pu [créer l']amour; [je n'ai] jamais reconnu dans l'amour le droit de la liberté, mais j'ai posé grâce et amour, comme enveloppement magnétique compris dans la nuit... Et c'est en punition de ceci qu'il faut que je meure. Il faut une société qui consacre la justice et la liberté; il faut un idéal d'amour qui crée l'égalité des âmes, d'amour généreux qui, créant son égal, crée son péril. »

« Donc, que je meure! Enterre-moi, mon fils, inhume-moi; et quand j'aurai passé par l'épreuve du tombeau, alors, mon vivant esprit, délivré, reviendra sans doute. Toute la terre se souviendra de ma passion profonde, du caractère exquis et tendre que j'ai donné à l'âme humaine. »

Voilà ce que dirait le moyen-âge, et lui-même voudrait

mourir.

Mais, direz-vous, ce qui reste de tout cela, comme pratique, protège encore beaucoup d'âmes. Peut-être y a-t-il dans cet auditoire quelques jeunes fleurs sur laquelle vous devez craindre de porter le souffle aride de la discussion, le hâle d'une critique brûlante. — A quoi je réponds: Non, rien de tel ici. Il y a ailleurs des écoles, des collèges, où l'on enseigne la science fixée, traditionnelle; mais le Collège de France doit trois choses à ses auditeurs: progrès, instrument, méthode, c'est à dire esprit, mouvement.

Heureux ceux qui ont la machine à penser; ils ont pour eux [les gens] positifs, [les] docteurs, [les] mondains, même [les] femmes. Nous, nous n'avons [nulle] machine. C'est un homme, c'est la vie, qui enseigne la vie, qui la montre, du moins. Communication très-spéciale pour un public très-préparé. [Les deux paragraphes précédents sont rayés dans le manuscrit.]

Quel objet? L'Initiation.

[Le mot a-t-il un] sens caché, mystique? Nullement. Nous l'employons, au défaut d'autre. L'objet de notre enseignement n'a pas d'objet encore. Le mot éducation est très-mauvais; il semble s'appliquer aux enfants seuls. de là, il parait ridicule, méprisant: éducation de la femme par le mari, du peuple par les lettrés, d'une nation par son gouvernement; pourquoi pas l'inverse? Le mot initiation ~~est~~ plus ~~saint~~ général, et plus

29v

saint ; il fait sentir le point de départ et le but : Dieu.

Qu'on se serve du mot initiation ou [du mot] éducation, le point essentiel est celui que j'ai posé dans mon livre du Peuple : c'est qu'elle doit être mutuelle.

Base nouvelle et profonde du monde moderne ! [Dans] ~~l'~~ l'antiquité, un pontife, un hiérophante, [écarte au] loin les profanes et les ignorant ; [il admet] seulement les initiés. [Dans] le christianisme, un docteur, docteur absolu, infé-rieux, ~~subtil~~, mais en même temps subtil, [dit] : « laissez venir à moi les petits » ; mais si on leur donne une leçon tellement métaphorique qu'ils n'entendent rien ? Et le génie moderne dit : « laissez-venir les petits, et pour que je les enseigne et pour que je sois enseigné par eux. Je serai leur initiation pour la science ; ils seront mon initiation pour l'ignorance, l'instinct, l'inspiration. Je leur donnerai la division lumineuse ; ils me rendront la flamme intense, le brûlant foyer de Dieu. »

Tout le monde avait remarqué l'attrait du génie pour les simples, et que souvent l'homme de génie est un simple. J'ai expliqué (Peuple II, ch. 7), cette admirable parenté : le simple ne peut pas diviser, et le génie ne le veut pas. Il prend tout par masses vivantes.

Ne parlons pas seulement des simples, mais en général de ceux qui ne sont pas lettrés. Ils sont pour les

lettrés une initiation.

On demandait à M. Ballanche : qu'est-ce que la femme : « c'est une initiation » [répondait-il]. Cela est trop visible. Dante, Pétrarque, initiés par Béatrix et Laure, ont initié le monde.

[Cela est] non moins vrai pour l'enfant. Qui apprend le plus, de l'enfant qui bégaie, répète, et de la mère penchée sur l'enfant ? La mère apprend la grâce, l'innocence à un degré où, fille, elle ne l'avait pas, elle apprend Dieu. Nulle femme ne sait bien prier avant d'avoir un enfant. Oh ! c'est quand un si grand intérêt vient dans la vie, que la prière est ardente !

Que demande l'initiation ? Elle implique préalablement une tendre sympathie mutuelle, elle suppose en soi le désir d'initier, et d'être initié, d'améliorer et d'être amélioré. Elle suppose, pendant et après, que l'ignorance est involontaire et innocente, que la lenteur, la difficulté à comprendre, la paresse est innocente, qu'elle vient seulement d'une diversité de nature, de sexe, d'âge, et que cette diversité, qui constate l'originalité de la personne, est justement ce qui la rend intéressante, instructive pour nous. Si elle ne différait pas de nous, cette personne, si elle était nous, il n'y aurait pas lieu à l'initiation mutuelle.

Rien de plus contraire à l'idée d'initiation que de prendre cette différence comme un mal ! que de prendre ce mal comme un péché, ou un mal voulu. Dès lors, extrême sévérité, impatience, punitions. Eh ! quoi, punir la nature ! La terrible doctrine qui regarde

3-15

l'enfant comme étant déjà un pécheur en naissant fut toujours étranger au cœur des mères. On peut la leur faire répéter de bouche, mais la leur faire comprendre, jamais!

Oh! sainte image de l'initiation, que ne puis-je donc te transporter dans le domaine politique, te poser dans la cité! Cette mère, penchée sur le berceau, qui enseigne, est enseignée, qui apprend par son nourrisson, qui profite par l'instinct de plus ignorant, du plus simple, qui le couve, l'embrasse, l'écoute la nuit et le jour.. ah! si cette mère était la patrie! Si les deux classes, les lettrés d'une part, les illettrés de l'autre, mutuellement sympathiques, savaient que leur progrès, leur développement, tient à leur différence, qu'ils ne peuvent profiter que les uns par les autres; si l'orgueil du lettré lui laissait voir qu'il lui faut puiser aux sources populaires de l'inspiration; si la haine, l'envie de l'illettré lui laissaient voir qu'il doit puiser aux lumières de la science, s'ils savaient que les uns sans les autres, ils seront à jamais inféconds!

Voyez une démocratie haineuse, Florence, féconde comme art, elle se tue comme cité. Voyez une démocratie sans aristocratie intellectuelle, les États-Unis, ils grandissent comme empire, mais ils gardent un faible niveau dans toutes les choses de l'esprit.

Il faut que l'homme de pensée accepte l'homme de travail, d'action, dans son ignorance souvent héroïque; il faut que l'homme de travail et d'action accepte la

nécessité des hommes spéculatifs. Pour qui travaille l'homme d'études, sinon pour le peuple?

Objection: « je ne suis pas envieux de la richesse, mais du loisir qui permet le développement de l'âme. Gardez l'or, mais partageons le temps, la vie, la condition du progrès, la facilité de l'étude. » — Objection grave, Messieurs, forte, profonde, de celles qui ~~embrasent~~ embarrassent, qui troublent le cœur. Oui, tout l'effort de l'individu, l'effort de l'Etat, doivent être tournés ici. Pour que la société soit juste, il faut qu'elle soit sainte, plus que juste, qu'elle soit selon Dieu, c'est à dire partiale pour le faible. Non qu'elle doive les jouissances; les jouissances resteront la prime du travail; mais elle doit le progrès des âmes, elle doit l'égalité du progrès des âmes, autant qu'il est possible.

Et dans quel sens l'égalité du progrès des âmes, des esprits? Doit elle la même éducation à tous? Elle doit deux choses: l'une initiation commune qui ouvre la vie, constitue la base commune de l'homme et du citoyen; 2° l'initiation spéciale propre à tel métier, à tel art, de sorte que chacun, pouvant [se] perfectionner dans sa sphère, estime, honore, élève son travail, et s'y trouve bien placé.

Ainsi la cité, ainsi la maternité, ainsi l'amour, ainsi la religion sont les initiateurs de l'homme.

(Note de M. Michelet) (La fin de la leçon a été l'aimable confiance de l'initié qui dit à l'initiateur: que m'apprendras-tu? Que me feras-tu? Que feras-tu de moi? etc.)

---

Cours de 1849
7e Leçon



Lundi 5 mars 1849.

34r

Initiations et éducations.

—

Dans cet auditoire, profond dialogue où un seul parle.

« Étrange cours, sorti des blessures de la cité, et qui parle de tout, excepté des blessures de la cité ! Le premier mouvement fut bon, sans doute ; mais il y a vraiment trop de prudence à éviter ce qui est le sujet même. Il est singulier vraiment, le médecin trop sensible qui détourne les regards de la plaie qu'il faut guérir, et soigne tout autour telles places qui ne sont pas malades ».

— « Étrange cours, disent les autres, d'une mauvaise habileté. Il évite l'actualité, et il l'évite de manière qu'on la sent partout. Il recommande le calme, la discrétion, le silence, mais il éveille si bien dans les foules le sentiment de la vie, que le calme est impossible. » —

« Voyez ce dangereux sophiste, il a glissé sur la cité, mais il a remué, manié d'une main audacieuse ce qui fait les bases de la cité, l'autel et l'autel domestique. Tout est piège, tout est danger ici. Que signifie ce vaisseau de l'amitié, sinon quelque association politique, quelque franc-maçonnerie ? Il y a quelque chose là-dessous. Où navigue-t-il ce vaisseau, sinon vers une révolution ? Tout cela à mots couverts, mais les initiés ne le comprennent que trop ! »

Oui, Messieurs, voilà ce qu'on dit. Beaucoup de personnes s'inquiètent. Nous allons les tranquilliser : cette leçon est la dernière.

Nous avons besoin de nous recueillir au plus profond du cœur au moment de descendre dans l'abime du mal social, au moment d'en chercher les remèdes. Puisse ce moment de Pâques, du renouvellement de la nature, du monde et de l'homme, faire germer de nous un dictame à de si grands ~~maux~~ maux!

Si je ne les ai pas envisagés de face, ces maux, ce n'est nullement par prudence, ce n'est nullement pour ménager ou nos intérêts, ou ce qu'on appelle ma popularité; c'est par égard pour vous, Messieurs; c'est pour vous, et non pour moi. Il est des situations qui demandent des ménagements. Je vous prenais émus, endoloris à l'excès; plusieurs semblaient mourants de cœur. Malheur à qui remuerait d'une main lourde et gauche un agonisant!

Oui, j'ai tourné, j'ai évité le point où vous souffrez tous; j'ai agi tout autour de la place souffrante. Je vous ai montré d'abord que cette place, le mal social, n'est pas la seule qui souffre. La discorde sociale et politique n'est pas tout. La discorde, elle est en toute chose; élargissez vos pensées! Ne vous enfermez pas dans l'horizon politique; n'attribuez pas tout aux lois, aux gouvernements, comme les Mexicains qui faisaient jurer à leur roi qu'il ne pleuvrait pas trop sous son règne.

J'ai suivi la discorde en tout: dans les religions, les races, les nations, les classes et les factions; les factions intérieures de l'âme individuelle, les factions et les guerres qui subsistent en l'amitié, en l'amour ~~même~~, en l'amour même de Dieu!

J'ai réconcilié les Dieux, les races d'hommes, montrant que leur diversité est harmonie, accord profond; puis, j'ai passé à l'âme intérieure, et j'y ai cherché la paix.

Mais le milieu, la cité, je l'ai presque passé sous silence. C'est le point intermédiaire entre l'extérieur et l'intérieur, le point où la diversité extérieure des races et des familles naturelles essaie de s'harmoniser; où l'intériorité morale et le spiritualisme de l'amour, de l'amitié, s'exprime, se symbolise dans l'airain des lois, dans la pierre des murs de la cité. [C'est] donc [là] le point grave de l'initiation, du passage; si grave, si malade, si irrité, que je suivrai une méthode inverse de ce qu'on attend: méthode physiologique, non pathologique, disant comment dans l'état de santé devraient se passer les choses, pour qu'on n'eût pas besoin de remèdes. Et, cela fait, je pourrai regarder les maux, qui ne me feront plus peur.

---

8 mars 1849.




Absorber? Non, aimer, c'est à dire assimiler en s'assimilant. Point de vue de tendresse magnanime, jusqu'à la résignation héroïque, mais qui, en fait, en sacrifiant tout, regagne tout.

Comme raison, savoir que distinction n'est point haine

mais caractérisation. Distinguer par haine, guerre, critique? Non : distinguer est caractériser; plus on crée, plus on organise, plus on caractérise et moins on hait. Supprimer la distinction? Non; il n'y aurait plus d'amour.

Ceci est non moins clair dans l'instinct. La mère remplit les deux conditions : elle distingue, elle unifie. — Elle distingue; elle aime vivement les originalités par lesquelles l'enfant se distingue d'elle; elle les respecte et les développe, s'y subordonne même. Elle serait désolée qu'il lui ressemblât ... « Ce sera un homme ». — Elle unifie; elle environne la jeune plante, d'un enlacement doux, élastique, qui pourtant le moule, lui donne ~~[la]~~ forme, et d'autant plus, que le contact est si doux qu'il éloigne toute idée de résistance. La jeune plante s'y trouve si bien, qu'elle se laisse faire.

Il grandit, et rappelle sa mère, étant à la fois semblable et différent. Cette différence a beau se produire, et par la passion, et par l'action; chaque fois que, repoussé par le monde, par l'extérieur, il cherche son intérieur, recule vers son fonds propre, vers la vraie nature, c'est sa mère qu'il trouve.

Sa mère en elle-même? Pas toujours : ou elle est morte, ou elle a défailli par l'âge, elle exerce moins d'action. Non, je veux dire, sa mère, comme il l'a en lui, comme elle y fut déposée fixe, impérissable, depuis ses premières années.





Ainsi la mère, pour récompense d'avoir respecté, aimé, développé, ce qui, dans l'enfant, est différent d'elle ou lui est contraire, la mère, dis-je, obtient tôt ou tard les résultats de la plus forte unification.

Et dans le point de vue de l'amour et de l'éducation. — L'amour qui n'est point une éducation, un progrès de l'un par l'autre, s'éteint ou s'aigrit. L'éducation qui n'est point un amour ferme et paternel effleure à peine l'esprit, elle n'atteint pas le cœur, ne laisse aucun résultat. Eh! bien, l'amour, l'éducation, doivent respecter les qualités contraires à celles de l'éducateur, varier ses formes, ses prises, ses moyens d'action, de sorte que ces qualités, ménagées et respectées, se tournent avec amour vers cette puissance d'amour, et la trouvent si aimable qu'elles veuillent lui ressembler, qu'un doux combat ait lieu; l'initiateur ménageant avec tendresse, l'initié désirant lui-même changer, ressembler à l'autre par tendresse et admiration, que l'initié surtout soit touché de la magnanime confiance de l'initiateur qui, faisant de lui une force, se fait un péril à lui-même, qui ne craint pas de se créer un égal, qui sait? un adversaire peut-être.

L'initiateur du moyen âge, défiant de la nature, qu'il croit gâtée d'avance, la tient les yeux bien-fermés et comme endormie. L'initiateur moderne agit en pleine lumière. Tout ce qu'il a à craindre, c'est que l'initié ne le voie pas assez profondément,

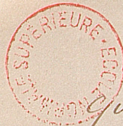
ne voie l'abîme de tendresse qui est en lui, car, si l'initié le voyait, la force contagieuse de la tendresse l'initierait tout à coup, l'amènerait à l'unité !

Ce que nous avons dit de la providence et de l'homme, de la mère et de l'enfant, de l'initiateur et de l'initié, transportons-le dans la sphère de la cité !

Le miracle de l'éducation, de l'initiation sociale, ce qui en fait le plus grand des arts, c'est que ce rapport d'amour, si naturel et facile entre la mère et l'enfant, s'étende, s'affaiblisse, se fortifie, au point que :

1° l'on aime l'enfant même d'un autre ; qu'on aime en lui, non seulement le côté docile, mais encore le côté rebelle, la personnalité forte, originale parfois, qui souvent apparaît comme révolte.

2° Que l'on aime son égal, et qu'on travaille à lui maintenir l'égalité, à la développer. Secret profond de la famille : créer son propre péril — « Mais vous brisez l'autorité » — Non, je la place sur sa véritable base, qui est de montrer en soi l'idéal du bien et de le faire aimer à celui qu'on veut élever. Et comment le faire aimer ? surtout par la loyauté, la magnanimité naturelles. L'autorité qui veut surprendre, qui, se glissant, comme de nuit, avant que la lumière n'arrive dans l'esprit de l'initié, doit attendre que cette lumière, une fois venue, lui sera contraire. La lumière jugera cette autorité, lui dira en quelque sorte : tu voulus commander, mais tu n'aimais pas.






3° Que l'on aime son adversaire social, celui qui veut monter à votre niveau, celui qui vous menace, ou celui qui est monté avant vous.

N'espérez pas le progrès solitaire. Non, rien pour nous sans eux, où est la vie jeune, chaude, le dévouement individuel. non, rien pour eux sans nous, qui sommes l'expérience et la science, l'accumulation des siècles.

Les utopistes du dernier siècle ont rêvé le progrès solitaire, le plus franc est Robinson: une solitude pour forcer d'inventer....

L'état, pour Rousseau, serait une collection de sauvages. Il y aurait volonté collective mais non communauté d'esprit.

Non, il ne faut pas avoir cette tyrannie d'absorber tout en soi, en son idée, d'absorber tout dans une même formule, dans une utopie, dans un monde exprès, une île. Il ne faut pas dire qu'on procède par voie d'écart absolu, que le présent est une île isolée du continent, de l'humanité antérieure. Il faut savoir qu'il y a cent formules et cent systèmes, très-bons, dans des situations différentes, avec des buts différents, et des moyens, des préparations, des initiations différentes.

Ce n'est pas une raide formule qu'il faut trouver, c'est un art immense, élastique, qui aide l'humanité dans la variété infinie des situations où elle passe. La première chose, c'est de la rétablir, cette

~~unité~~ humanité, dans la communauté des siècles, du temps écoulé, dans la communauté des nations, du temps présent, et dans celle de l'avenir. Le législateur et l'éducateur doit faire siéger avec lui le génie de tous les temps et de tous les peuples.

Même règle que plus haut : non s'aimer, mais aimer, même son contraire, de manière à en être aimé, et à le modifier. Qu'est-ce ceci, d'aimer contre soi, contre l'amour de soi-même ? C'est le sacrifice ; c'est ce qui a créé et soutient les sociétés. Nulle société par intérêt. Voyez l'un des plus éminents socialistes, Fourier : en avançant, il se défie de son principe ; il enfle ses promesses, [promesses de] jouissances énormes ; en vain : intérêt, c'est solitude, plus profonde que la solitude ~~et~~ que cherchaient les utopistes ; assoc[iation] par intérêt, c'est dissoc[iation]. Nous allons patiemment recommencer sur la base du sacrifice, de l'amour contre soi-même les initiations dont se formera le légitime édifice social.



---




Lundi 19 mars 1849.

[Projet d'une] histoire du haut enseignement : d'Abélard au XVI^e siècle au Collège de France.

---

Je suis comme ce prophète de la bible ; je veux maudire, je bénis.

Jamais je ne me sentis plus que ce matin dans une disposition douce et tendre. La vive impression d'amour que j'ai, me sentant si près d'elle, tient mon cœur très sympathique, très-bienveillant, attendri.

Que ce livre, né d'une pensée de guerre, soit pourtant un livre de paix ; qu'il soit une bénédiction !

En cette harmonie complète où ma vie est arrivée que ferai-je, sinon donner l'harmonie aux autres ? Je le ferai, en leur révélant leur rapport avec le monde, avec le temps où ils vivent. Le haut sujet que j'essaie est comme un sommet d'où je veux qu'ils voient leur situation complète dans ce moment de l'humanité.

---

Mercredi 21 mars 1849.

1 Abélard, le premier effort du libre enseignement.
2 Réaction ; la scolastique, la machine à penser.
3 La Renaissance ; essais de libre enseignement, collège de France, Cujas.
4 Réaction. Faiblesse de l'enseignement au XVII^e siècle. Le Télémaque.
5 Victoire de la Presse au XVIII^e s. ; l'enseignement ajourné, l'Émile.
6 Suite. La Révolution fonde l'école normale, l'école polytechnique, le muséum.
7 Réaction sous Bonaparte contre les sciences morales.
8 La Restauration. Doctrinaires et éclectiques ; avortement du premier essai de libre enseignement.
9 Suite : la Sorbonne en 1828. Villemain, Guizot, Cousin.
10 Le Collège de France en 1843 : Mickiewicz, Quinet, Michelet.

Tournez

Tournez
N. 1

42 v

11 Que sera le haut enseignement dans l'avenir?

---

Cours de 1849

Second semestre.

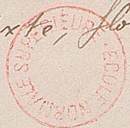
L'éducation.

« aimer, créer spirituellement, c'est à dire, éduquer. »



Cours de 1849. 2e sem.
1ère Leçon.

Mercredi 25 avril 1849.
45 r




L'éducation actuelle mixte, flottante, nulle.
Spécifier : patrie, France.

---

Le sujet de ce cours, c'est vous-mêmes, cette diversité d'esprit, d'éducation...

Notre éducation ~~n~~ n'est ni générale, ni spéciale, elle est vague, incertaine. [Tous], amis de l'autorité, amis de la liberté, sont également des homme flottants, ils ne savent leur voie, ne sachant leur principe. Une société qui ne sait ni son principe, ni sa voie, qui ne peut former la société qui la continuera, si elle suivait, c'est hasard...

Tous [ont admis] un compromis bâtard dans l'éducation ; pourquoi ? Depuis trois siècles [on s'est fait un] idéal ~~mixte~~ : l'honnête homme, l'homme comme il faut, respectable.

Les exagérations exécrables du fanatisme, de l'Inquisition et de la Terreur, ont jeté tous ~~ceux~~ dans cet idéal bâtard. Rabelais, Molière et Voltaire, Bossuet et Fénelon, cherchent également l'honnête homme. La Révolution, ayant été impuissante comme éducation, on revient à l'idéal de l'honnête homme (Fontanes)....

Le fonds des honnêtes gens, c'est le sens commun. Pourquoi étudier ? Un homme qui a de l'esprit peut toujours [arriver à tout]. ne point se classer, être propre à tout. Et aux difficultés, on voit que le sens commun, le bon sens, n'est qu'une opinion généralement admise,

à la légère, ni fondée, ni démontrable. Le bon sens n'est pas la connaissance raisonnée, et le raisonnement n'est pas la raison : en elle seule est la foi.

L'impatience naturelle à la France favorise cette tendance, la facilité excessive d'apprendre peu, vite et mal..... [De là] désappointement, vague immense, immense incertitude. . . .




Jeudi 26 avril.

[Il faut] revenir à la rigueur des principes, à l'exactitude des faits.

Tous, chrétiens, philosophes, socialistes, forment l'homme en général. Mais il n'y a pas d'homme en général, il n'y a qu'un homme en particulier.....

Danger des systèmes humanitaires. Douceur apparente et funeste ; mot de Fénelon : « J'aime mieux mes amis que moi-même, ma patrie que mes amis, l'humanité que ma patrie. »

Mais la patrie est le plus sûr moyen de servir l'humanité. La patrie est une éducation. Le danger de la France est, par moments, d'aimer le monde plus que soi. Que serait-ce de l'être vivant, s'il aimait mieux être en la nature qu'en soi ? Cela est vrai de toute nation. Il faut que l'Angleterre soit très-anglaise, l'Allemagne très-allemande ; combien [cela est-il] plus vrai de la France !

Entre toutes les nations, la France est une initiation. Qu'elle se souvienne d'elle-même ! Au moment où

46v

Elle vient de réveiller toute la terre, où l'idée française a mis debout toute nation, la France seule doute d'elle-même, et se paralyse par le doute. Elle a le choix, en ce moment, ou de se clore en une arène de guerres intérieures, de se battre pour sa propre dépouille, ou de redevenir la France, d'embrasser l'Europe comme sienne, de reprendre l'avant-garde de son principe.

Pourquoi douterait-elle d'elle-même? Ah! si ces grands hommes, Vergniaud, Danton, Hoche, etc, qui sont tous ~~n'étaient pas~~ morts si jeunes, n'étaient pas morts, s'ils avaient eu le sommeil des sept dormants, qu'ils se réveillassent aujourd'hui, qu'ils vissent le drapeau tricolore arboré sur l'Europe, quelle serait leur joie! Et quel leur étonnement de voir la France ~~les~~ douter d'elle-même, de voir l'hostilité des provinces et de Paris! Ces grands hommes diraient: la France est un drapeau, c'est le drapeau du droit, prenez garde de le déchirer! Vous restez là affamés, grelottants sur ce point du globe, est-ce qu'il n'y a plus de place au monde? Est-ce qu'il n'y a plus de soleil? Est-ce qu'une nation dominante par l'esprit, et qui a doté le monde, peut mourir de faim? La terre entière est inculte, et ce qui est cultivé ne produit rien. Vous avez la guerre de la propriété et la guerre de la liberté, et la France resterait là à dévorer ses propres membres?

Cours de 1849 – 2e sem.
2e Leçon

Jeudi 3 mai 1849.






Les illettrés, leurs deux idolâtries : Napoléon et Jésus.

Nous avons dit l'éducation de la France lettrée, ni l'un ni l'autre parti n'élève selon son principe. Tous forment l'honnête homme sans patrie, ni religion, ni science. il vit du sens commun.

Nous dirons la France illettrée, sans éducation. Ici, un type tout contraire : non plus l'honnête homme, mais l'homme énergique. La tête de la société est faible, les bras violents.

(2 mai) Ainsi, nulle perpétuité, nul passage adouci de l'un à l'autre esprit ; des sauts brusques, l'action violente, la réaction violente, et pour effet extérieur, le mépris.

Une chose ici se révèle : c'est que, depuis le XIIe siècle, les masses agricoles, n'entendant plus ni la langue de l'Église, ni celle des classes lettrées, deux peuples se sont faits à part, qui coexistent sans se mêler. La révolution est venue pour les unir, [en leur] donnant même drapeau, même cadre. Mais alors un troisième élément est venu se mettre à côté : l'industrialisme des villes, qui ignore les campagnes et les aime peu, qui participe à la culture des classes élevées, seulement pour leur emprunter ce qu'il faut pour les détruire. Sous un même drapeau, dans un même cadre qui donne un semblant d'unité, existe une triplicité d'éléments nullement fondus, hétérogènes,

hostiles.





(3 mai) Quel moyen de rapprochement entre ces trois éléments? Chaque nation a un moyen de sociabilité: la Bible aux pays protestants, surtout anglais de langue; la musique aux pays allemands de langue ou de race; et en France, qu'y a-t-il? Dans la maison, deux idoles: l'homme a un Dieu, Napoléon; la femme a un Dieu, Jésus. Ah! j'aimerais mieux qu'ils eussent le même Dieu. Je vois ici venir un grave dissentiment; ceci, d'avance, est un divorce.

Voyons pourtant s'il y a moyen d'accorder ces Dieux; s'ils étaient compris en eux-mêmes, et profondément, peut-être y aurait-il mariage.

Napoléon? [Il a été] compris, comme de la première génération. Moins aveuglés qu'on ne croit. Le seul mot de grognard indique assez la réclamation intérieure de ces hommes héroïques; « nous ne pouvions le laisser aller seul! » Mais la seconde génération, la troisième, le comprennent-elles? Est-ce comme l'épée du droit, justement glorifiée quand elle se souvient de sa mère, justement brisée en pièces quand elle ne s'en souvient plus? Est-ce comme unité de l'Europe sous l'épée de la France? Est-ce au moins comme l'étonnant contraste d'un très-grand calculateur qui pourtant devina le génie des masses, et fut l'électricité pour en tirer l'étincelle? Non, Napoléon est dans l'esprit de l'homme le vague symbole des victoires de la force, le souvenir d'une grande énergie, ou, moins encore, d'une





grande force matérielle, et d'une force tyrannique. Ainsi Napoléon, qui est un effet de la Révolution, a fait oublier sa cause, et dans Napoléon même ils voient les résultats matériels, violents, plus que le génie qui les produisit.

Et Jésus, est-il compris de la femme? Est-ce le ~~Christ, le~~ Jésus de la amour ~~Dieu~~ par dominant l'amour de la matière et de la vie jusqu'à abdiquer la vie par excès d'amour? Est-ce le Christ du moyen-âge, vieux, pâle, maigre, abstinent, mortifié, presque mort? Non, un Jésus mêlé des idées de la Renaissance et qui, jésuitiquement, a participé, lui aussi, à la résurrection de la chair, ce Jésus de chair et de sang qui montre son coeur ~~[illegible]~~ ouvert; c'est une initiation, moins à la mortification qu'à une galanterie supérieure.

Plus le mari est soldat, par la rudesse des habitudes, et plus la femme est prêtre, par la mollesse des idées, l'incertitude des sentiments. Ainsi, des deux côtés, va la légende se défigurant. Deux idolâtries, où l'idée primitive s'obscurcit de plus en plus; deux idolâtries contraires qui fortifient, augmentent le divorce intérieur de la famille. La famille n'est resserrée que par le travail commun, la souffrance commune, le désir commun de l'acquisition.

Voilà la vie morale chez les classes agricoles. Que dire des villes! Discorde immense. Moins d'idolâtries, plus d'idées, mais Babel! Comment les campagnes






reconnaîtraient-elles votre supériorité d'esprit ? Vous vous combattez, vous vous décriez. De là ce cruel divorce. Les campagnes méconnaissent les villes, Paris, le sensorium du monde ! Les villes méconnaissent les campagnes, la formidable légion, la grande armée !

Qui accuser de tout ceci, sinon nous-mêmes ? Nous, qui avons du temps, nous, qui étudions, nous qui agissons par la presse, nous, qui dans les ~~Ré~~ révolutions arrivons par la presse aux affaires, nous, encore plus, qui, n'étant point aux affaires, pouvons nous recueillir et prévoir !

J'ai entendu des hommes de génie dire : laissez, ils s'élèveront bien eux-mêmes. — C'est à dire que le hasard fera autant que la réflexion, que l'enfant dans la rue commencera son éducation, et qu'il faut fermer l'école. Vous ne l'élevez pas, et vous croyez que c'est le hasard qui l'élèvera ? Nullement ; une foule d'intrigants l'élèveront à leur profit.

D'abord le double colportage : le colportage sordide, immonde et sensuel, le colportage ecclésiastique, aposté, instrument d'un corps, dévot, sensuel.

Allez prend de Saint Sulpice, voyez ce grand étalage de livres ecclésiastiques, de productions sales ; entrez surtout, voyez ces petits livres. Vous verrez comment, systématiquement, on éteint le sentiment en France. — Allez près de la rue St Denis et de la rue de Rambuteau ; voyez ce grand étalage de librairie populaire ; productions immondes, ordurières,




ou sophismes violents, ignorance absolue du monde et des faits ; corruptions insensée de gens qui promettent que la nature changera d'ici à demain, qui enseignent, quoi ? le contraire du sacrifice, l'égoïsme et l'avidité, qui désapprennent le travail aux travailleurs. Les travailleurs sérieux haussent les épaules et passent ; mais combien flânent, s'arrêtent, rêvent !

Ainsi cette société, sans prévoyance, se laisse aller au fil de l'eau, et quand elle se réveille, quand vous croiriez qu'elle va songer, remédier, elle fait des barrages subits ; et quels ? pour empêcher ces affluents impurs de corrompre la rivière ? Non, pour arrêter la rivière elle-même.

Comment se gouvernerait-elle ? Elle ne sait pas sa cause, elle ne sait pas sa loi, sa manière d'être, d'agir ; elle ne sait pas le principe qu'elle porte en son sein, et qu'elle doit inculquer ; elle ne sait pas les voies et moyens, l'éducation pour inculquer ce principe. Une société, un individu qui ne sait pas ces choses, n'existe que par hasard.

Pitié profonde : pour la France seule ? non, pour le genre humain ! Voici un peuple qui a vu, quand les autres ne voyaient pas, qui a cru, et qui a dit, comme Christophe Colomb au rivage : « Voyez-vous ce monde là-bas ? » — Non, disaient les autres peuples, nous ne voyons pas. — Moi, je vois, disait la France, et le monde que je vois et que vous ne voyez pas, c'est le monde du droit. Vous avez cru deux mille ans

qu'il n'y avait qu'une terre, la glèbe de l'autorité. et moi je dis qu'il y a une autre terre, la terre de la liberté.

La France a été le Christophe Colomb de ce continent nouveau ; elle a embarqué le monde avec elle. Par trois fois, en 1789, en 1830, en 1848, nous l'avons proclamée le pilote du genre humain ; nous avons dit qu'elle menait le vaisseau de l'humanité ! Mais se mène-t-elle elle-même ? Où est sa boussole, son compas de mer ? Au milieu de l'Océan où elle a lancé le monde, c'est le pilote qui doute, les matelots ne doutent pas !

Spectacle étrange, tout contraire à l'histoire de Christophe Colomb : la révolte en sens inverse ! Le pilote veut reculer, les matelots ne veulent pas. — Non, dit l'Italie, en avant ! Non, dit la Hongrie, en avant !

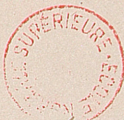
Revenons. La France est toujours la France. Il y a un fonds d'expérience extraordinaire au fond de ce peuple, une tradition plus riche que partout ailleurs. Il s'agit de la réveiller. Il y a des choses, à certains jours, qu'on sait et qu'on ne sait pas. Allons ! mets la main sur ton cœur, et souviens-toi de toi-même. Prends des volontés viriles ; fais ta destinée. Ne la laisse plus au hasard. Tu as en toi des forces immenses, un monde de passion et de vie. Entends-tu la voix de Dieu qui dit : je ne veux pas faire ; je veux que tu te fasses toi-même, que tu sois ton créateur.

---

Cours de 1849 2e sem.
3e Leçon

Jeudi 10 mai 1849.

54 r




~~La~~ foi moderne : science, vérité.

—

Jamais la ~~littérature~~ situation ne nous appelle à de plus sérieuses pensées. L'invasion barbare nous est dénoncée solennellement. Xercès nous a fait savoir qu'il partait pour Salamine. C'est pour toute l'Europe un moment de terreur et d'espérance ; et pour nous, Messieurs, de joie !

Rien n'était pire que d'avoir ce nuage noir qui planait à l'horizon. Qu'il vienne, qu'il approche, et sachons ce qu'il contient de menaces et de foudres. Le pire c'était l'enchantement, la mauvaise fascination sous laquelle il tenait l'Europe.

C'est dans cette grande circonstance qu'il doit nous être permis de sonder les plus grands sujets, le plus grand : où est la foi ? Je n'ai pas besoin d'avertir qu'ici est la base du cours. La dernière fois, [j'ai] examiné nos idolâtries impuissantes, défigurées, inféconds. Aujourd'hui [j'examinerai] la foi moderne.

La question est très-opportune. De grands événements viendront, de grandes occasions de sacrifice. Chacun doit se demander la mesure de son dévouement ; mais cette mesure est dans sa foi.

La foi, c'est bien dans cette enceinte, en présence des hommes qui ont donné de si grandes preuves de foi, qui, aux dépens de leur fortune, au péril de leur vie,

ont planté la liberté dans l'Orient, qui renvoient glorieusement à la France les leçons qu'[ils ont reçue d'elle]. Oh! ce n'est pas à eux que je veux enseigner la foi.

Ici, elle semble vaciller. Nos arbres de la liberté [ont été] bien plantés, [mais] mal arrosés. La bénédiction du moyen âge leur a-t-elle porté bonheur? Le mélange des deux principes nous a-t-il fortifiés? Non, on gagne tout aux situations franches et nettes. La liberté et l'autorité ne se réconcilient pas ainsi.

Je veux poser aujourd'hui le principe dont nous vivons, celui qui va triompher, encore cette fois, de toutes les tempêtes du Nord. Je veux, avant le combat, ~~planter~~ bien droit le drapeau.

Le drapeau moderne, c'est celui du droit. Drapeau porté par nos pères à travers les bûchers, les batailles, les prisons; drapeau que le Moyen âge a si cruellement poursuivi, tiré, déchiré. Au moins, il ne l'a pas béni, comme, en 1848, il osa le faire.

C'est toujours leur même histoire: nier d'abord, puis usurper ce qu'on a nié. On nie les antipodes, puis le pape partage le Nouveau-monde. On condamne Copernic et Galilée, puis on enseigne [leur doctrine]; on l'enseigne même au Capitole. On poursuit la liberté, puis on bénit les arbres de la liberté.

Il ne faut pas disputer; il faut montrer la gigantesque cathédrale que le monde moderne a élevé

à côté. Ils vivent d'équivoques et de disputes : qu'ils montrent leurs résultats ! Qu'on mette en face : d'un côté, le ciel découvert, de l'autre la dispute du protestantisme ; d'un côté, Newton et l'abstraction, de l'autre la dispute du jansénisme ; de nos jours, la révolution chimique, la révolution politique, le code civil, etc., et de l'autre, quoi ?

Si j'avais une mauvaise cause à soutenir, voici ce que je ferais : j'assemblerais des personnes peu en défense, des enfants, des femmes, je leur dirais : tout est doute, reposez dans la foi ! Puis, si l'on me serrait de près, si un rude jouteur me tenait, j'invoquerais le cœur, la piété du passé. Après avoir employé la force, j'emploierais la faiblesse même. Quoi ! mettre la main sur l'erreur ! Mais l'erreur est votre mère ! etc.

Pendant les vaines disputes, la science a marché, ~~malgré~~ dans sa superbe indifférence, sans plus s'occuper de l'Église... Les hommes du moyen âge n'~~osent~~ osent nier ; ils subissent, ils tâchent de dissimuler leur contradiction avec ce monde nouveau. Ils laissent volontiers la science, pourvu qu'on leur laisse les âmes, le gouvernement du monde, pourvu que nous leur laissions ~~leur~~ nos femmes et nos enfants. Quel résultat pour les deux partis ? Pour le prêtre ? que lui sert ? Il n'en mourra pas moins ; qui ne produit, ne vit. Pour le savant ? En se laissant limiter, il se laisse calomnier. On lui dit Babel ! — Babel ? Non, mais la plus majestueuse harmonie.

565

Il faut savoir enfin le mouvement, vraiment organique, physiologique, dont s'est fait ce monde vivant, toujours s'autorisant d'une révélation de la nature pour établir dans le monde ~~a~~ une révélation du droit. Ici, pour donner le spectacle dans sa grandeur et son caractère instructif, je suis obligé d'embrasser beaucoup.

Le mouvement régulier, invincible, commence par Galilée. Jusque là on contestait, on équivoquait, on disputait ; mais Galilée dit : Voyez ! et ne vous ne croyez pas les ~~rappor~~ sensations, croyez les rapports calculés, qui fortifient le détail par l'ensemble, multiplient la certitude par la certitude. Sa victoire fut immense, incontestable et prouvée, profondément populaire et pathétique, équivalent au martyre de l'incontestable vérité. Il établit solidement que la raison avait droit, que la raison était la raison. Alors Descartes arrive, et dit qu'elle est le seul vrai point de départ. Le discours ~~sur~~ sur la Méthode est l'émancipation héroïque de la raison humaine.

Voilà donc deux révolutions au même moment : le ciel apparaît ; le faux ciel reste, vaincu, ridicule ; le droit de la raison apparaît ; et reste, en face, vaincu, le droit de la déraison.

Cependant, travail immense de l'esprit de mort. la ruse ; prendre l'~~esprit~~ homme avant qu'il ne soit homme, la femme par le cœur ; l'équivoque, ou la dispute hautaine. La philosophie elle-même participent à l'esprit de mort. Molinos, Hobbes, Spinosa, enseignent la mort. Péril du

57v



monde ; le petit Juif vous prouve invinciblement que vous êtes morts.

Où est votre catholicisme, où est votre christianisme, où est toute religion ? Sur quel terrain vous battez-vous ? Le terrain enfonce. Ici, Leibnitz à Bossuet : aimons-nous les uns les autres ; vous le voyez, le vaisseau enfonce. Bossuet répond légèrement, en grand seigneur. — A Spinosa qui a dit : toute substance est passive, et il n'y a qu'une substance, Leibnitz répond : nous ne connaissons la substance que comme force vivante et active, comme cause. Le monde est sauvé. Le premier mot de la révolution est dit par Vico : l'humanité se cause elle-même, elle a fait ses poèmes, ses lois et ses Dieux. Mais tout cela obscur, contesté ; Vico n'échappe que par son obscurité. Vienne du ciel une nouvelle révélation, incontestable, pour autoriser la raison humaine sur la terre … !

Après l'idée de cause, surgit l'idée du droit de l'homme. — D'abord, disaient-ils, nul droit devant Dieu ; toute activité dans la grâce. — Puis Domat essaie d'établir le droit dans la grâce. Rousseau enfin : on dit que Dieu ne doit rien à ses créatures ; je dis qu'il leur doit tout ~~ce~~ ce qu'il leur promit en leur donnant l'être ; or, c'est une promesse un bien, que de nous en donner l'idée, et de nous en faire sentir le besoin. — Impie ? Nullement : Dieu, ~~en fait~~ en l'homme, a fait un Dieu. Or, si l'homme a droit contre Dieu (lutte de Jacob contre l'ange), combien plus contre l'homme !



de la fraternité, égalité ; [de là la] Révolution française qui, pour avoir été troublée, torturée par les résistances, n'en est pas moins un évangile. . . .

[Il nous reste à] chercher l'égalité vraie, la fraternité vraie, la mesure du droit. et la mesure d'aimer, c'est d'aimer sans mesure. Il faut un grand élan religieux ; non le mélange avec une religion contraire, dont le sol est encombré, stérilisé, mais la conscience pleine du principe nouveau : le droit ; et le droit, non accepté seulement, mais aimé. L'Orient de l'Europe a donné l'exemple...

. . . . . . . . . . .

---

Cours de 1849 second sem. Mercredi 29 mai 1849

4e leçon 60 r



La foi, le droit

—

« Oui, disent-ils, vainceu; la foi dans les sciences physiques; mais dans les sciences morales, le doute, l'incertitude. Babel...»; elles entassent des systèmes, [qui tous échouent]...»

Rechûtes! Non, marche très-ferme; seulement ici l'obstacle est plus grand. [Il est] non [dans] la tyrannie extérieure, dans les supplices, les prisons, les Sibéries, mais [dans] la tyrannie de l'amour, [dans] la notion fausse que le moyen âge nous en imposa.

Aujourd'hui, l'absurde opposition subsiste: l'armée du saint, l'armée du juste. Les deux forces vont se heurter.

Ce qui fait les forces de l'absolutisme, ce qui fait la faiblesse de la France c'est plus qu'aucune autre chose, cette masse de personnes, de femmes surtout, qui croient que la Révolution, ou la réclamation du droit, est une chose contre Dieu. Des masses immenses restent dans cette erreur, et l'éducation morale appartient dans toute l'Europe à ceux qui enseignent cette erreur; et si elle s'ébranle, on n'y substitue rien.

Que ne puis-je trouver une montagne assez haute pour dire à l'Orient et à l'Occident: Non, le droit n'est pas contraire à Dieu, le droit n'est pas contraire

au droit. Hommes crédules, qui venez du bout du monde combattre la Révolution, femmes crédules, qui, à notre foyer même, minez, énervez la Révolution, comprenez donc enfin que Dieu ne peut vouloir en l'homme qu'une image de Dieu, c'est à dire une personne. Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme? Pour avoir quelqu'un à aimer; or, on n'aime qu'une personne, et toute personne a droit; les choses seules n'ont point droit. L'idée de droit est tellement inhérente à l'idée de personne, que le moyen âge, dans la personnalité la plus indistincte, celle des animaux, reconnaît un quasi-droit.

Que demandons-nous donc, ô Cosaques, qui venez à nous, la lance à la main; et vous, ô femmes, qui faites à la Révolution une guerre bien moins dangereuse? Nous vous demandons que vous vouliez bien croire que vous êtes des personnes, non des choses, et qu'à ce titre vous avez un droit.

O femmes, je vois bien ce qui arrête votre tendre cœur. Vous craignez d'amoindrir l'idée de l'amour; vous ne voulez le concevoir que comme l'absorption de l'objet aimé; vous ne voulez pas lui laisser sa nature propre! Voulez-vous qu'il devienne femme, cet enfant, ce fils? Non, vous voulez qu'il soit homme qu'il garde sa nature, et son droit d'homme; eh! bien, pourquoi imaginez-vous que la Raison éternelle, déraisonnable par amour, absorbe l'homme, et nie

le droit dans lequel elle l'a créé.

Le droit, dites-vous, le droit, n'est-ce pas la séparation, la limitation? Ne sont-ce pas les lois d'airain, les tribunaux, les procès? — Ce sont là les entraves du droit, les moyens obstacles du droit, mais ce n'est pas là le droit. Le droit, c'est la réclamation éternelle, contre Dieu? nullement; c'est la réclamation de Dieu même, par l'homme, contre l'injustice de l'homme.

Aussi, je n'aime pas que l'on pose le droit sous forme critique et polémique. Le beau mot de Rousseau,
(3e leçon) déjà cité : « on dit que Dieu ne doit rien à ses créatures; je dis qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être ....» (Vicaire Savoyard), a le tort de poser le droit comme un contrat débattu entre Dieu et l'homme. Débat, grand Dieu! et pourquoi? C'est Dieu qui veut que l'homme ait droit, et que son droit réussisse. Il le veut bien plus que l'homme. C'est un malheur pour la vérité qu'elle arrive sous forme de dispute.

Dieu va toujours créant le droit; comment? Crée-t-il le droit éternel? Non, mais des ayants-droit, c'est à dire des personnes. Qui a droit? La personne. Ici se place l'insolence des absolutistes, qui disent à des millions d'hommes : « vous n'êtes pas des personnes » — Pourquoi? — La science vous manque. — Mais si nous avons la réflexion! — Non, la réflexion

vous manque. Mais si nous avons l'instinct de la nature, l'inspiration de Dieu? Cela seul déjà nous constitue comme personnes.

Approfondir l'idée de personne, c'est approfondir l'idée de droit. Oui, Dieu va créant des personnalités de plus en plus ~~remarquables~~ capables de révolte, mais aussi d'amour, parce que, pouvant désobéir, ils sont susceptibles aussi d'obéissance volontaire, d'union volontaire, qui est l'amour même. Ainsi, à mesure qu'il y a progrès dans la personnification, dans le droit, il y a aussi progrès dans la possibilité de l'amour. Donc le droit et l'amour [ne sont] nullement contraires: le droit est de Dieu, l'amour est de Dieu.

Nulle opposition entre la Révolution, ou réclamation du droit, et la religion véritable. Chaque nation monte au droit en devenant une personne.

~~Chaque nation monte au droit en~~

Aspect sublime de l'Europe, où les nationalités qu'on croyait finies se caractérisent, se posent comme des personnes, en reconnaissant, leur identité? non, leur amitié!!

Nous savons maintenant que, là où il y a personne, il y a droit, où il y a droit, il y a Dieu. Les premiers dans la bataille du droit, qu'ils vainquent ou qu'ils succombent, nous les bénissons au nom de Dieu!

---

63v

Leçon 5
Cours de 1849 – 2e semestre.

Mardi 29 mai.

64r



Préludes de la leçon.

Qu'ai-je à faire, et dans le monde, et dans mon petit monde à moi, qui n'est pas moins grand que l'autre, celui du cœur ? Poser la base de la foi moderne, disons mieux : de la foi.

Après avoir montré dans les deux premières leçons que l'éducation des lettrés est flottante, sans principe ni foi ; que l'éducation de nos lettrés était une foi idolâtrique qui ne se comprend pas elle-même, j'ai posé le principe de la foi moderne : rien de raisonnable contre la raison, point de droit contre le droit.

La question posée par Descartes : la raison a le droit de juger de ce qui est raisonnable ; la pierre de touche et l'autorité fournies par la victoire de la raison humaine dans les choses les plus incontestées : ce qu'on voit et ce qu'on touche, ce qu'on calcule, ce qu'on crée soi-même (Galilée, Newton, Lavoisier, etc.). Si la raison humaine a eu raison contre ses accusateurs dans ces questions claires, nettes et incontestées, pourquoi lui refusez-vous de l'autorité dans les choses du cœur, de la moralité, du droit ?

Le domaine de la raison est un ; prenez-y garde ! Vaincus dans la sphère de la nature, du calcul, etc, vous ne restez pas vainqueurs et maîtres dans la sphère morale. La raison est une, Dieu est un ; le Dieu des mondes est celui du cœur.

1849. 2e semestre
5e leçon

Jeudi 30 mai 1849.

65 r



# Reconstituons l'unité de l'homme.

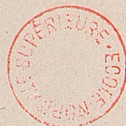
Quatre leçons d'introduction pour montrer la nullité de ce qui est, le droit de la raison moderne à créer dans celle-ci, le sujet même : éducation humaine, et spécialement française. La France a tendance à l'universalité ; à elle de reconstituer l'unité de l'âme humaine.

La défaillance, la diminution d'énergie inventive dans les ~~sciences~~ choses morales a tenu à l'esprit de spécialité. Voulez-vous savoir la vie ? Demandez ce que fait la mort. Qu'est ce que l'esprit des Jésuites a cherché ? la spécialité bellétriste. Qu'est-ce que l'aristocratie anglaise a ~~[illegible]~~ encouragé ? La spécialité industrielle...

Messieurs, nous sommes ici entre nous ; distinguons nos âmes, voyons si, à l'intérieur, elles ne sont pas difformes de spécialité. D'abord [les] intérêts généraux, [les] sympathies générales [ont] cherché autour de cette chaire ; puis le temps a manqué, on s'est rué sur une proie, sur un métier lucratif...

Dans l'ancienne Grèce, nulle spécialité que celle des peuples. Athènes est le sophiste, l'artiste ; Lacédémone, le cynique, le stoïcien, le soldat ; Thèbes est la gymnastique, la Thessalie, l'hippiatrique. mais chacune est au complet ; chaque Athénien disserte, juge, combat, rame même ; le Spartiate est philosophe.

Eschyle, de la guerre, arrive au théâtre, Xénophon, de la philosophie, va à la guerre.




. . . . . .

L'homme de lettres commence, sans profession que d'écrire, il écrira toujours, il mêlera toujours à chaque chose tout ce qu'il sait. Voyons comment ils vont travailler le christianisme. Saint Paul a dit: « aimez et croyez », puis l'on a écrit ces aimables évangiles; mais il faut que les grammatistes, les sophistes, y mêlent, et tout ce qu'ils savent, et tout ce qu'ils raisonnent.

Fusion très-imparfaite peu adroite, comme dans une cristallisation imparfaite on voit, sous l'enveloppe dure et transparente, flotter telle goutte de liquide non durci, qui va, vient, réclame encore. Quelle enveloppe a tout contenu, tout maintenu? La forte et charmante légende, la plus belle que fut jamais.

~~Belle~~ Entreprise étonnante, étrange, de donner, dans ce vase charmant de légende la potion prodigieuse de l'absurde oriental, dans la subtilité grecque! Belle entreprise, donner le tout à tous! Mais est-ce le tout? Non, le tout serait organique, vivant. Est-ce le tout? Non, beaucoup d'éléments ~~restent~~ dehors; et puis, est-ce bien donner? Faire répéter des lèvres, cela change-t-il le cœur? On supplée au texte incompris par le gouvernement personnel, par l'individu,





La doctrine ne suffisant pas, nous aurons un homme-doctrine. Ici, la spécialité fatale où était tombé l'Empire romain reparaît plus dure.

Le moyen-âge affirme qu'en le prêtre est la sagesse, qu'il contient, représente tout ; mais n'est-il pas très-spécial pour le genre d'habitudes que l'on crée en lui ? Dira-t-on qu'il renferme le militaire, qu'il renferme l'ouvrier, le Prométhée moderne ? Non, il méprise la nature, il craint la liberté de l'art. N'est-il pas très-spécial par le texte même qu'il a reçu, qu'il transmet, ce texte auquel il est assujetti ?

La spécialité du prêtre impuissante pour mener le monde, des spécialités profanes s'élèvent contre elle. Bel essai de la chevalerie pour unir les deux esprits, [du prêtre et du soldat] ; mais [elle est] impuissante, et sèche d'aristocratie . . .

Non, le cœur, la morale, ne sont pas une spécialité professionnelle. La spécialité ne peut tomber que sur le détail inférieur. Un homme vient créé par une éducation spéciale, [il est] bossu, difforme. « Ma spécialité est le couteau, ou la serrure ou l'épingle » — « C'est bien, mon ami, j'achète ! » Un autre homme vient : « ma spécialité c'est de gouverner le cœur de votre femme, d'enseigner la vertu à votre fille, de la diriger dans les choses des sens, que je ne sais pas moi-même. » — « Merci, mon

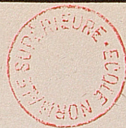
68r

ainsi! Mais comment vous chargez-vous de cela? Savez-vous que vous prenez là une besogne très-dangereuse?", — "Ma raison, dit-il, c'est que la raison humaine est faible, et la vôtre en particulier. Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà!", — "Quoi! n'avez-vous pas honte d'altérer par de telles interprétations la voix concordante de l'humanité? Etudiez un peu plus! Vous connaîtrez l'identité du cœur et de la moralité humaine." Tout l'édifice fantasmagorique porte sur ce cercle vicieux: sacrifiez la raison! — Pourquoi? — La raison le veut ainsi!



. . . . . .

Vous êtes une aristocratie de science? Il y paraît peu... Je vois des montagnes de sciences dressées à côté de vous, contre vous. Mais quand il en serait ainsi, l'instinct a droit, en présence de la science. Oui, sous votre main tyrannique, sous la tyrannie de Rome et de Naples, un pauvre Italien a posé le droit de l'instinct et de la nature. Vico a dit: l'humanité, sous les auspices de la Providence, a fait l'humanité. ... Lisez Bossuet, vous trouvez une sorte d'astr[onomie] historique qui fait tout tomber d'en haut. Lisez Vico, vous trouvez une sorte de [ ] chimie humaine, qui, selon les lois de Dieu, brasse profondément la vie; elle n'en






est que plus divine.

Science véritablement nouvelle, où tout [était] à créer. Voyez les prêtres modernes, non seulement catholiques, mais saint-simoniens et autres: ils viennent toujours travailler d'en haut, ils ne se fient pas aux forces de la nature. Pour nous, nous appelons tout [le monde], dans la religion, dans la cité, dans l'éducation; nulle spécialité exclusive.

Reconstituons l'âme de la cité, d'instinct et de réflexion, d'inspiration et de science. Reconstituons l'âme de l'individu; appelons-le à se créer tout entier: tu es né créateur, sois ouvrier, artiste; tu es né créateur d'âme, sois artiste d'âme, prêtre; tu es aimant, tu donneras ta vie pour les autres, tu seras soldat. — Tous artistes, tous soldats, tous prêtres.

Tous prêtres; le sacerdoce dans la famille: que ceux qui te voient de près te révèrent, sentent en toi l'énergie de Dieu, tellement qu'ils se confient à toi, au besoin, même contre toi, surs de ta magnanimité naturelle. Ceci impose d'être digne, heureuse nécessité! et d'être pur, et d'être complet, d'être homme. Ce mot homme signifie proprement, le prêtre de Dieu!

Sacerdoce universel dans la cité: l'esprit de sacrifice. sacrifiez sur l'autel, … et tranchez la question sociale (elle ne se dénoue pas), par la magnanimité!

. . . Le sacerdoce dans le monde. La France a gardé l'esprit d'universalité. qu'elle redevienne elle-même. Plus elle est humanité, plus elle est France, humanité! c'est à dire artiste, soldat, et prêtre. Prêtre du droit dans l'Europe, la sacrée balance à la main, l'épée nue devant les faibles; soldat de la justice et de l'humanité; artiste en ce grand oeuvre qui commence, en cette chimie profonde de la vie nouvelle.

A elle, désintéressée et pure sans esprit de conquête, de jeter au creuset les membres du vieillard, et d'en tirer le jeune homme. Un moment grave lui appartient: les armées de la tyrannie une fois refoulées, comme elles le seront tout à l'heure, l'Europe se met au creuset. Pendant qu'elle s'impose cette opération, qui veillera l'épée nue? Car, voyez, elle sera sans défense. Il faut un prêtre armé, l'ange même armé de l'épée de feu. Arrière, barbares! Respectez cette grande transformation. Arrière, profanes, nous vous permettons de regarder, d'envier; eh! bien, si cela vous tente, devenez des hommes, et faites comme nous autres; nous ne demandons pas mieux!




---

Cours de 1849 Second Sem.
6e Leçon

6 juin 1849



Comment la vie se refait dans l'unité de l'âme.




—

. . . . . . . . . . . . . .

Associer plusieurs ? mais d'abord y a-t-il un homme associé avec lui-même ? Reconstituons l'unité de l'âme, et refaisons l'homme. Car nous avons fait des machines ; là, nous a menés la spécialité de notre Occident...

Messieurs, il y a encore de l'air ici, nous respirons la généralité des sciences, mais faisons deux pas : voyez ce grand et ténébreux collège de Louis le Grand ; là des enfants de dix ans étudient la grammaire, ce qui était difficile pour Aristote et Platon, ce qui couronne dignement la langue et la littérature. A quoi pensent-ils ? Aux vacances, à la chasse aux papillons. — Que j'aille un peu plus loin, j'entre dans une église. Je vois un cercle de très-jeunes filles, un prêtre... ; elles veulent plaire, elles répètent fidèlement la plus abstraite métaphysique, le symbole de Nicée ; à quoi pensent-elles ? Aux fleurs de juin ; peut-être à la soeur aînée qu'on a mariée ces jours-ci. — Tout près, à l'Ecole de droit, [sont] des professeurs illustres ; mais le texte est abstrait, pris en lui, non dans la vie qui l'a faite ; à quoi pense le jeune homme, dans sa petite chambre, en face de l'affreux petit volume à cinq tranches

tout tissu d'abstractions? Au bal du soir, à tel objet de passion, moins encore, à la partie de chasse où il croit briller.

Est-ce que vous ne sentez pas que tout ceci est une cérémonie, un semblant? Ne sentez-vous pas que ces méthodes de résumés abstraits sont impuissantes, qu'elles peuvent terminer, jamais commencer?



L'homme moderne, l'homme occidental, est coupé en trois, comme un malheureux serpent. La division aristotélique l'a divisé comme science; il a perdu de vue la vie d'unité dans les choses de l'esprit. La division chrétienne l'a divisé comme cœur et comme famille [en mettant] la femme à part, et [en créant] une classe d'hommes qui a la spécialité de diriger le cœur des femmes. La division industrielle l'a divisé comme activité, l'a fixé sur un genre limité d'occupation.

Chacune de ces divisions est une torture. Observons le martyre de l'homme moderne: au fond d'une grande nécropole, Paris ou Londres, saisi par la spécialité du métier, il fait effort pour étendre ses ailes, il rencontre la spécialité abstraite des sciences, et s'il veut étendre son cœur, il trouve dans la famille un obstacle: la fille honnête qu'il épouse a déjà le cœur dans la main d'un homme qui a cette spécialité.

Alors il s'écrie: unité de l'âme, ô paix! Unité de l'âme, puissance! Orient, noble unité de

72v






l'arbre de la science ! Un seul arbre qui est aujourd'hui, hélas ! une forêt, et où est le rameau d'or ?

O fleuves du Paradis ! Voisins d'abord, ils étaient féconds, mais depuis, les uns ont disparu sous la terre, les autres ont approfondi leur lit jusqu'au gravier [et sont devenus des] torrents, les autres, divisés, subdivisés, sont devenus impropres à la navigation.

Que faire ? Abattre la forêt ? Non, trouver le rameau d'or d'où tout le reste a germé. Désespérer des fleuves, boire dans le creux de sa main ? Non, trouver la source. Eh ! bien, moi, je vous dis qu'en courant ainsi vous ne trouverez jamais ; pourquoi ? Parce que le rameau l'arbre, parce que la source est en vous. La Genèse a oublié une chose, c'est que l'arbre et les quatre fleuves sont sortis du cœur d'Adam.

Si tu sais que ces sciences ne sont que des facultés de ton esprit, si tu les regardes sortir de toi, de ta ~~féconde~~ profonde unité ; si tu sais que ces langues, ces religions, ces jurisprudences sont tes œuvres, que ces rameaux sont tes rameaux, que ces ruisseaux infinis ne sont autre chose que les divisions des grands fleuves sortis de ton cœur, alors tu ne pleureras plus, tu ne souffriras plus du vertige et de la dispersion.

Deux choses sont nécessaires : 1° que ces choses que tu fis dans la vie te soient rapprises dans la vie, sous forme vivante, dans l'amour où tu les fis. 2° que ces choses soient replacées dans ton unité, d'où elles sortirent.

Que signifie ce latin, s'il n'est considéré dans sa source

sacré comme fils de l'Inde, sacré comme créateur des langues modernes, imposant comme langue de l'empire universel, éternel ; oui, éternel, puisqu'aujourd'hui vous obéissez au droit de cet empire ? — Qui comprend cette religion, si elle n'est envisagée comme le remède de la grâce qui vient suppléer au droit insuffisant de Rome, préparer le passage au droit nouveau ? Et qu'est-ce que ce droit, s'il n'explique qu'antérieur et postérieur au christianisme il n'existe qu'à condition de le dépasser en justice.

« Mais, si nous isolons ces trois spécialités, c'est pour faciliter plus tard.... » — Non, l'abstrait n'est pas facile. La vie comprend mieux la vie ; le chemin n'est nullement plus court par l'aridité du désert. Non, le spécial isolé, non mis en rapport avec le général, est certainement faussé. Le latin est enseigné comme un absolu, et l'on n'y enseigne pas le plus original : le latin du droit, des inscriptions ; le christianisme [est enseigné] comme absolu, et l'on en cache l'essence : la doctrine de la grâce, qui est son rapport au monde. Le droit est enseigné comme un absolu, et l'on en cache l'essence : la Révolution !



Cours de 1849. 2e semestre
8e Leçon.



21 Juin 1849.
75 r

Récapitulation de 1845, 46, 47, 48, 49.

Fichte, après Jena, enseigne le bonheur; moi, après Juin, j'enseigne : aimez encore! J'ai posé l'idée de l'amour, non intéressé, comme au moyen-âge, qui voulait absorber [mais l'amour] désintéressé, qui respecte l'individu, le droit, la personne. — Mais reprenons de plus haut.

Vers la fin de 1845, j'allai voir Béranger, Lamennais. « Un gouvernement de quinze ans; le jour où la cataracte s'ouvrira, que ferez-vous? » [J'ai] demandé la réunion de la presse, expliqué la dispersion. ... — « Non, la presse est trop dispersée. » — « Alors nous serons surpris par l'événement. »

Moi seul donc, dans ma sphère.

Une chose spéciale : mon cours de déc. 1847 : du divorce moral et social, du remède de l'union. M.M. Guizot et Duchâtel se trompèrent : ils crurent que je pensais à Février, non, je pensais à Juin. — Et deux choses générales : 1° reconstituer la véritable tradition révolutionnaire, 2° préciser le but nouveau du monde. La question sociale sortira de la question religieuse; un point de départ, un but : le coeur et l'idée.

Mai 1848. Là s'élevait la question : le Christianisme et la Révolution sont-ils identiques? Le Christianisme part de la liberté, mais pour la soumettre. Très élastique, [il] ~~peut~~ prête aux républicains son élément juif aux royalistes son élément proprement chrétien. Mais

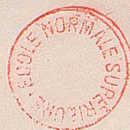
consulter son génie propre : se soumettre à l'autorité, reconnaître les élus, les favoris de Dieu, définir l'amour par l'imitation, l'absorption.

1849. Religion de l'amour ? Oui, mais il faut comprendre l'amour. Le premier degré, intéressé, est d'aimer qui nous ressemble ; le second, désintéressé, d'aimer qui ne nous ressemble pas. J'avais posé ceci, dès 1845, dans le livre du Prêtre. Ainsi l'amour n'est plus seulement ce que dit le mystique : Ne sais-tu que l'amour change en soi ce qu'il aime ? Oui, l'amour change, mais non exclusivement en soi. La femme faible ne veut pas que son fils soit une femme, elle veut qu'il soit un héros.

Ah ! si nous portions cet esprit dans la cité !

Fini par montrer que les socialistes ont oublié le grand devoir ...

Eloge des proscrits




---

Cours de 1869 second semestre

Mélanges!

Lundi 23 avril 1869.





L'Éducation. Forme profonde de l'amour...: préparer, non pas pour soi son remplaçant, son ennemi [peut-être], la génération qui va mourir aidant celle qui va vivre à l'achever.

Là est le sublime de l'éducation : la vie forte et mure aidant la vie jeune et faible à la rendre faible elle-même, à l'ensevelir, au moins relativement; et alors, quand ce mort est bien mort et enterré (Voy. préface des Origines du droit), on commence à s'apercevoir que sa place est vide sur la terre. Le survivant remplace-t-il? Oui, il dépasse et vaut mieux; non, il ne représente pas ce que le mort eut de plus légitime, ce par quoi il était plus profondément lui, et profondément vivant, et profondément immortel.

Exemple, l'Empire romain prépare le Christianisme. Comme vainqueurs, il lui donne le mélange des nations, l'unité du monde. Comme vaincus, il lui donne le désespoir, le renoncement à l'esprit de révolte, la résignation, le pardon de la victime au tyran (Virgile, Térence), l'amour de celui qui hait et blesse, le bien pour le mal.

Le Christianisme en retour maudit l'Empire, il méconnaît ce qu'il lui doit; il lui dit : je ne suis point né de toi; je suis né d'une création expresse, d'un fiat, d'un coup d'état de Dieu; je suis un monde, un

absolu; je n'ai rien de relatif. Qu'ai-je besoin de ta justice? Je me moque de ton prétoire; je brise les tables de loi. Meure la loi, vive la grâce!

Le monde suit le Christianisme dans la voie de la grâce, dans l'approfondissement tout nouveau de l'âme. Il y trouve un monde intérieur inconnu à l'antiquité; mais enfin ce mot « Meure la loi! » n'a-t-il pas été un blasphème du Christianisme lui-même, que va-t-il faire, quand la société gouvernée par lui, sa pupille, son élève, sa pénitente, à genoux, lui dira: si vous voulez que je vive, rendez-moi l'ordre et la loi. Car enfin, la loi est pour une société ce que le pain est pour l'homme; l'aliment que vous me donnez est exquis, c'est le pain des anges, mais est-ce bien le pain de l'homme? J'ai beau en manger, je meurs!

Alors le Christianisme est embarrassé; alors il se prend le menton, s'appuie sur le coude, et songe. Il lui arrive, comme au fils qui s'est brouillé avec son père, qui s'est éloigné de lui, et qui l'a perdu, et qui l'a oublié longtemps; puis les malheurs sont venus, et les embarras, la vie a pesé. Il se dit, bien tard! « ah! mon père eut souvent raison, et moi, peut-être ai-je tort. » — Ainsi le Christianisme commence à se dire: j'ai trop maudit l'Empire romain; ces grands juristes, les apôtres de l'équité, n'étaient-ils pas, en un sens, les précurseurs de la grâce? L'Empire, mon père, Rome, ma mère, où

êtes-vous ~~à~~ maintenant? Et qui me donnera de retrouver, pour le salut du monde que je ne puis sauver seul, ce qui est dans vos tombeaux?

Alors les mains mêmes du prêtre, qui enterrèrent le droit romain, vont l'exhumer pieusement. On le trouve, ce droit immortel, non couché comme les morts, mais, comme on trouva Charlemagne aux tombeaux d'Aix la Chapelle, on trouve le droit romain assis dans sa chaire curule, toujours siégeant, prêt à rendre ses oracles aux nations.

Le père, qui est le droit romain, et le fils, qui est le Christianisme essaient de s'embrasser. et le christianisme est ému, et tremble. « Ah! qui vous savait si vivant dans le sépulcre? Ce prétoire, que j'ai cru briser, reste encore debout, vainqueur, le vrai juge des nations...

Ainsi vont alternant, s'oubliant et se retrouvant, les générations d'empires, de sociétés, de religions, chacune préparant son fils, son ingrat, son remplaçant qui ne le remplace pas. Et ce fils lui-même, au bout d'un temps, s'en aperçoit, de lui-même, il retourne à son père.

Observons le même rapport dans les générations, non d'empires, mais d'hommes.

Ici, c'est ton cœur, ô homme, c'est toi et moi qu'il nous faut interroger; confessons-nous l'un à l'autre... Je me confesserai pour toi.

Oui, j'ai eu (tout fils a eu) des mouvements

injustes, impies, où j'ai cru à ma sagesse, où j'ai, non pas ri, mais souri de la folie de mon père. Ainsi le Christianisme a ri de la folie de l'Empire romain; ainsi le fils de Noé rit du patriarche, quand celui-ci vient de donner un bienfait au genre humain, un principe nouveau de force et de joie, et qu'il lui est arrivé, au pauvre Noé, comme il arrive pour tout principe nouveau, d'en prendre beaucoup, et trop.

Voilà ce qui arrive au fils pour le père. Il ~~fournit~~ sourit, s'éloigne, non sans dédain pour celui qui l'a rendu assez fort pour s'éloigner; et quand il s'est bien éloigné, il se souvient de la famille; quand les années ont passé, il se souvient de ce temps-là. Et alors, à certaines heures de nuit et de solitude, il entend, tout près de lui, des voix basses et douces, les voix paternelles du passé qui semblait mort, qui réclame sans aigreur, assez pour dire qu'il n'est pas mort. en sorte que celui qui se croyait seul, attendri, éperdu, se retourne à ce mot: mon fils!



---

24 avril 1849.

Aujourd'hui, mardi, 24 avril, je communiquai à m'amie, comme j'avais fait hier, le progrès de ma pensée: la nécessité où j'étais, trouvant le public préoccupé des fausses idées des utopistes sur un type invariable





d'éducation, de montrer et d'établir que l'éducation doit varier, selon le but que chaque société doit se proposer, selon la mission que telle société, tel âge du monde, se sent. Les utopistes (Rabelais, Fénelon, Rousseau, etc.) ont bien vu que l'éducation était l'acheminement de l'homme par l'homme au bien. . . . L'idée diverse que chaque société, civile ou religieuse, se fait du bon et du bien, la succession de ces idées diverses du bien, l'éducation diverse par laquelle chaque société croit mener au bien, la succession de ces éducations diverses; cette diversité d'idées et d'éducations, de but et de voies, n'est pas une diversité vaine, fortuite, c'est, quand on sait y regarder, l'ensemble d'un grand système, le développement très systématique de la nature humaine au moyen de formes et de routes différentes. Développement ~~sans~~ aveugle, et sans amour? Non. C'est la voie profondément cherchée, voulue, désirée, par laquelle l'amour éternel, la cause incessante qui aime et engendre l'homme, a cherché à le produire, le couver, le développer; mère ardente, inquiète nourrice, qui, devant la faible créature, lente et paresseuse, place le but de plus en plus haut.

Et à chaque éducation, quand elle en voit le défaut, elle donne une éducation contraire. Ainsi l'Inde va s'associant à la nature, se transformant avec elle, mais si bien, qu'elle s'absorbe. Alors la Perse surgit, qui coopère à la nature, produit avec elle comme

le mal, engendre le bien, laboure, plante, sème avec une force héroïque, économise sa force. Entre ce sobre héroïsme de la Perse et l'Egypte débordée dans l'amour et l'amour physique, la Judée rêve et couve l'invisible ; si bien que, de mère en mère, elle accouche du visible, donne le Messie.....

—



Cours de 1849 - 2e semestre
Mélanges

Mardi, 21 mai 1849.



Le christianisme brise le monde du droit, mais Dieu réclame pour le droit (Préparation aux leçons 4 et 5)



Je voudrais, de la pensée d'amour qui remplit mon cœur, évoquer la pensée que le moyen-âge a déclaré la plus contraire à l'amour, la pensée du droit.

—« Quoi donc ! L'amour absolu permet-il au droit d'être encore ? Le droit, n'est pas la séparation, la limitation, ce qui ~~permet~~ isole les êtres, les met en contraste non en contraste symétrique seulement ; mais le droit les met aux prises. Le droit, ce sont les lois d'airain, les tribunaux, les procès, les supplices ; le droit, ce sont les classifications sociales, les limitations politiques ; ce sont les murs, les haies, les fossés ; et derrière chaque fossé, un homme armé jusqu'aux dents. Malheur au pauvre Rémus qui saute, franchit le fossé ! Romulus l'attend. »

Un matin, le christianisme arrive, renverse le prétoire, brise les lois avec les Dieux, arrache les haies, renverse les murs : « à quoi bon ? Nous sommes frères ; ces murs, ces limites, ne sont plus rien que des obstacles pour le monde qui va s'embrasser. — Et quand ces biens n'auraient pas l'inconvénient de nous diviser, sont-ce des biens, réellement, en présence du bien éternel ? Quel bien éternel ? L'amour universel de Dieu, l'Océan qui n'a ni fond ni limites, dans

lequel on ne peut planter de barrières. Vous avez beau faire, vous ne mettrez ni haie, ni fossé dans le Paradis.»

Cependant la société tombe en pièces. L'Empire romain se dissout. Toutes choses sont abandonnées et ne se renouvellent plus; le désert se peuple, mais de monastères pour le célibat, l'éternel veuvage; les remparts des villes s'écroulent, ou se couvrent d'herbes, de mousses. Arrivent de nouveaux frères, les Barbares, rudes enfants qui ne savent pas beaucoup cette fraternité nouvelle. Il leur faut des siècles pour l'apprendre, des siècles de barbarie, où cesse toute culture de l'esprit, où les forêts s'épaississent, les forêts aussi de l'intelligence.

Lenteur terrible, avec laquelle les heures du Moyen âge ont tombé du sablier! Ah! ce ne sont pas là les vraies allures de l'Esprit. L'Esprit a des ailes de feu; l'esprit vole, rapide et fécond.

Écoutez donc cette voix, longtemps humble et basse, la réclamation timide du droit et de l'équité! C'est celle aussi de la pitié. Elle réclame du fonds où vous l'avez senti le moins, du fonds de l'amour, des profondeurs infinies de la tendresse de Dieu. C'est Dieu réclamant contre Dieu, et disant lui-même: j'ai voulu que Jacob, dans sa lutte, fût fort, même contre l'ange; j'ai voulu que Job, dans son épreuve, eût raison, même devant moi; j'ai voulu que l'Empire, dans sa mort, gardât droit contre mon Christ; j'ai voulu que la Révolution eût droit contre tous les âges antérieurs.

845

Cours de 1849 2e sem

Mélanges



Mercredi 20 Juin 1849.

85 r

Récapitulation du cours de 1849.

Voulant récapituler demain tout le cours, je le parcourus ce matin, rapidement.

Le but n'était pas indigne de la grande circonstance où il m'apparut, vers la fin de 1848. C'était après Juin, au plus fort des haines ; mais moi, grâce à Dieu, j'aimais ! Et je voulus que les hommes aimassent encore. C'est le sujet même du cours : au premier semestre, j'ai marqué ce but ; au second, le moyen de l'atteindre ; l'initiation, l'éducation.

De même, le grand professeur Fichte, après la défaite d'Iéna, et le suprême malheur national de son pays, ouvrit son cours sur le bonheur. Moi, je n'avais pas besoin d'une grande force stoïcienne pour marcher ainsi, à l'encontre de mon temps. Ce temps, je l'ignorais presque ; ses haines, je ne les sentais point. J'avais trouvé dans l'amour un admirable alibi. La meilleure part de ceci revient à la chère et charmante femme qui, dans cette sombre crise du monde, me voila le monde et tout, et me cacha dans son sein.

Je trouvai là, ou plutôt j'approfondis une idée qui était en moi, et que j'avais indiquée à la fin de mon livre du Prêtre : que l'amour n'est point l'absorption de la personne aimée, comme l'a cru le Moyen-âge, mais qu'au contraire il veut l'

augmentation de cette personne, le développement de sa personnalité. Donc, l'amour respecte le droit d'être soi; l'amour n'est point contraire au droit.

Exemple dans la religion: Dieu, qui aime l'homme, respecte en lui le droit d'être homme; bien augmente ce droit de l'homme. La religion est une éducation de l'homme par Dieu! — Exemple dans la politique: le sage, le lettré, le riche, doit respecter le droit en celui qui n'est rien de tout cela; lui permettre d'être homme, l'aider à être homme de plus en plus, à passer de l'instinct à la science; et lui-même, il enrichit sa science des trésors de l'instinct du peuple. L'État est une éducation mutuelle.

Le principe de l'éducation au moyen âge est intéressé; c'est l'absorption; le principe de l'éducation, aux temps modernes, est désintéressé: c'est la formation d'un être dont on respecte le droit, l'existence propre et l'indépendance.

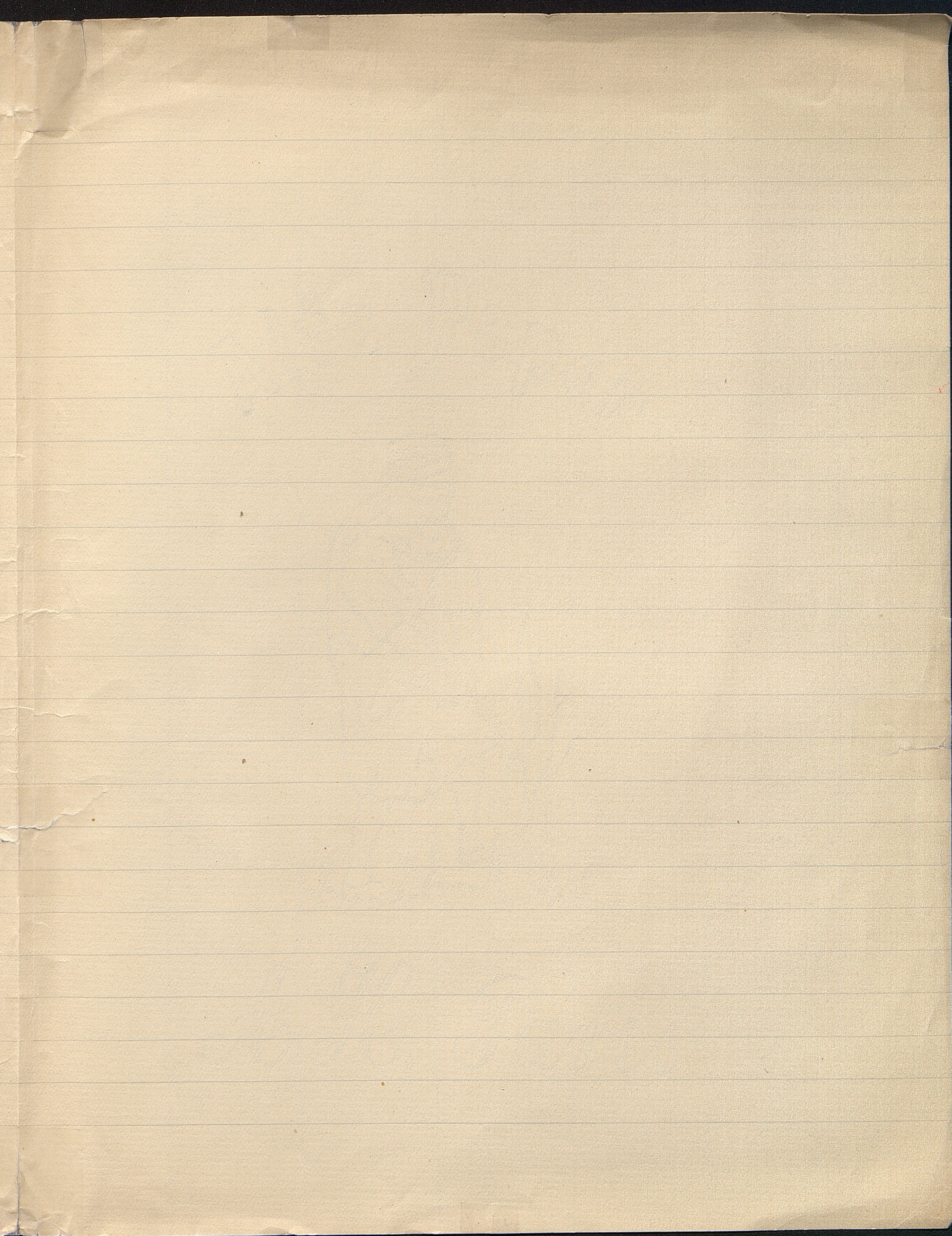
Ainsi l'idée du droit, le respect du droit, dans l'amour, dans l'éducation, c'est l'originalité des temps moderne. Maintenant, quel est le but et le moyen de l'éducation moderne? Je l'ai posé dans le second semestre. Le but: faire un être qui ait le droit d'être, qui soit vraiment une personne; la personne seule peut avoir droit. or la personnalité suppose l'unité de l'âme. L'âme qui n'est pas une, n'est pas une personne, c'est une chose. — Le moyen:

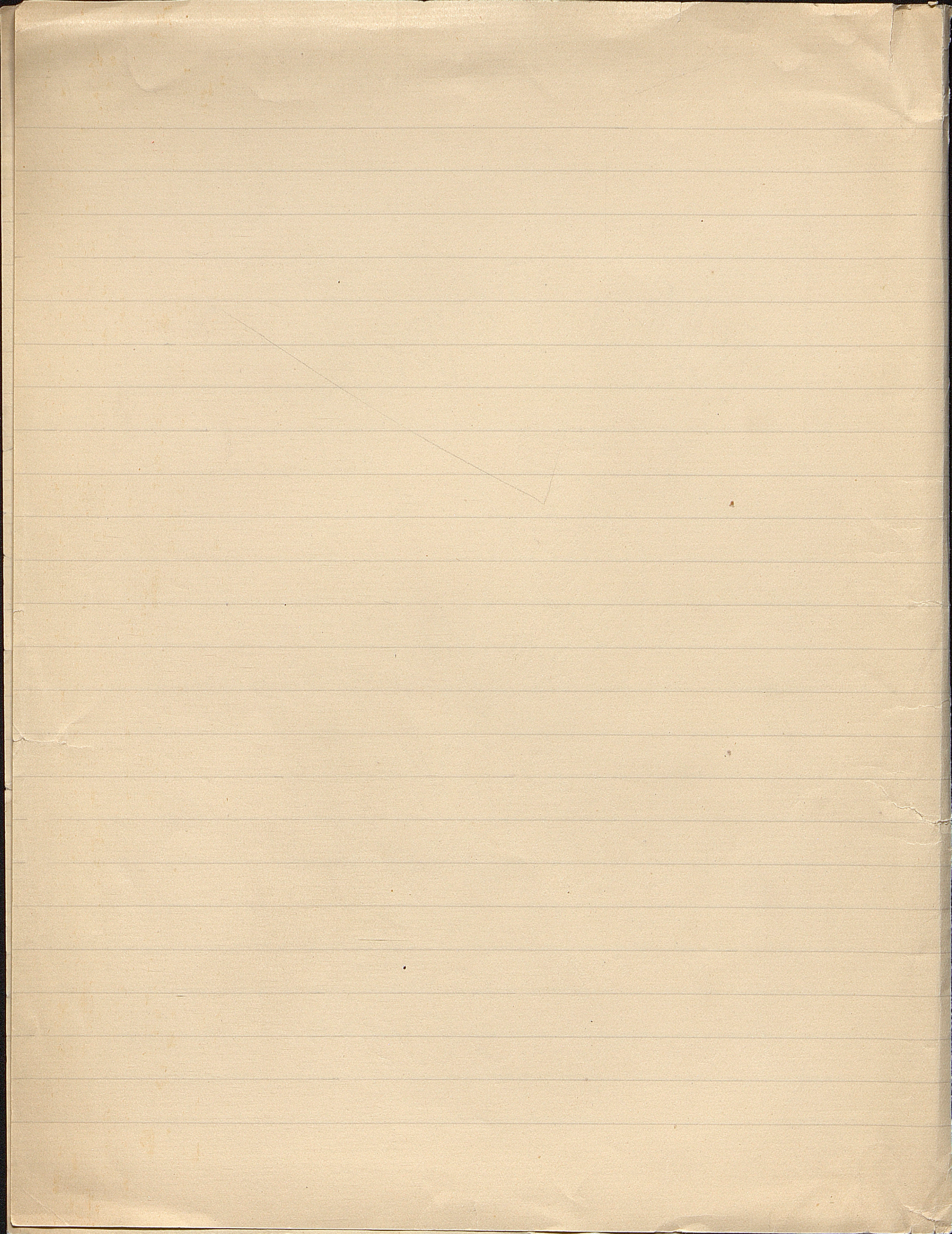
fortifier l'unité de l'âme, reconstituer cette unité, c'est le moyen principal de l'éducation moderne.

Ma vie a été ainsi, pendant six mois, fortement tissue d'une idée, et d'une idée très féconde, à laquelle, chaque jour, j'associais celle en qui j'ai mis mon cœur. Mon âme aurait eu un haut degré d'unité, par conséquent de bonheur, si l'histoire ne m'avait bien souvent forcé d'en sortir, si mon amie eût joui d'une santé plus égale, si j'avais pu l'associer plus profondément encore au mouvement de mon esprit. La variété infinie des sujets y faisait obstacle. Je ne suivais en rien avec elle une marche graduée d'éducation, d'initiation; mais chaque jour je lui versais mon cœur comme il était ce jour là, la traitant en camarade à qui l'on dit tout. Elle même m'avertit pourtant qu'il ne fallait pas lui tout dire, ne pas trop lui troubler l'esprit. Le temps en effet est un élément dont il faut tenir compte dans toutes les choses humaines. Amour, est ce l'unité subite, absolue, ou bien l'initiation lente et progressive? Grand problème! Nul autre n'est peut-être plus important pour le bonheur.

---

8715





Collège de France

Cours de 1850.
de Michelet



Cours de 1850
1re leçon.

27 déc. 1849

1

Unifier son cœur, concentrer ses forces, avant les Révolutions.




—

L'histoire est un sacerdoce, l'enseignement une magistrature. Nous n'avons point à errer dans la fantaisie ; le devoir planes commande, divise pour nous la vie d'une manière impérieuse.

Au milieu

1/2

2r

pas, on ne simplifie pas une science qui n'est pas encore. Il vous a bien fallu creuser chaque branche spécialement, avant de saisir l'esprit commun qui les unit, leur souffle de vie morale.

Avec quelles difficultés [s'accomplit] ce grand travail des sciences et de la libre pensée ! Tous les inventeurs poursuivis par vous, pris, par force, acceptés de vous, jusqu'à ce que la science aille indifférente.

Aujourd'hui, grande, forte, victorieuse, elle cherche et l'unité de son principe moral, et sa popularisation.

Nous sortons de notre études nous regardons le monde ; qu'en avez-vous fait ?

Depuis des siècles que vous n'avez plus vos deux bases d'autorité, ni la sciences ni l'abstinences vous n'en gardez pas moins l'éducation morale des campagnes. Qu'avez-vous fait de ces âmes ? Nous venons en demander compte. Vous avez établi un mur solide d'ignorance entre eux et nous ; comment percerai-je ce mur ?

Les intérêts le font tomber chaque jour, le paysan devient rusé, mais les idées pénètrent-elles ? y arrivons-nous par la Presse ? Nullement, elle n'atteint qu'un million d'âmes ; — par le théâtre ? Nullement, il atteint à peine cinq cent mille âmes. — par les lois ? Elles ne sont pas comprises, ou elles sont maudites.

Ainsi, non seulement diversité d'idées, ce qui serait guérissable, mais dualité d'éducation.

Chose incroyable pour les temps à venir : ceux qui n'ont pas le secours des lettres ont, pour toute éducation, le

2r.

symbole de la métaphysique byzantine. Comment le leur explique-t-on? [Par le péché original], Mais cela est faux, de plus, horriblement immoral. Vous prêchez contre l'immoralité de ceux qui accusent la volonté, et vous enseignez cet étonnant fatalisme, c'est à dire que vous prêchez contre la morale. Elle porte sur la notion d'une personnalité responsable devant le devoir.

Que deviendrait la société si ces choses étaient crues?

Il faut que nous nous éveillions. Nous avons trop de sécurité. Nous croyons trop à la puissance de la raison, sans artifice; nous nous exagérons l'influence de la presse. Des gens d'esprit disent: laissez faire la raison! Insouciance, paresse, mollesse de cœur! Non, nous ne pouvons nous laisser étouffer ainsi, et par quoi? Par un néant; tellement rien, que dans leurs questions ils ne peuvent rien que par nous. L'architecture du moyen-âge ? Moi, la réponse à Strauss? Quinet,

N'est-ce pas une chose douloureuse, cet état d'une nation sans langue commune? Le paysan, sans secours, laissé aux seules questions d'intérêts; l'ouvrier, plein de défiance, ayant quitté une religion et n'en ayant pas une autre, éloigné chaque jour par des systèmes cosmopolites de la vraie religion de la France; nous enfin, étrangers aux masses.

Est-ce que vous ne vous sentez pas étouffer dans cette prison? Est-ce que vous ne voulez pas aller au-devant

(mercredi 25 déc. Noël 4

Voilà cet enseignement, voilà cette corruption, voilà cette coupe de Circé où l'on verse le poison.

Et moi, je dis : « Buvez hardiment ; buvez, jeunes gens, car c'est le vin de l'honneur. Profitez largement du temps qu'on vous laisse pour les libertés de l'âme ; demain, au nom de l'argent, au nom du métier, on vous garrottera. Félicitez-vous d'être à Paris, cette grande école du monde ! C'est elle qui vous parle dans cette chaire. Vous y êtes, profitez-en. »

Il y a de la corruption à Paris, deux corruptions : hélas ! la misère à vendre ; puis les acheteurs de conscience.

Ceux-ci sont bien forts, ils sont les honnêtes gens. Ils sont trop souvent soutenues des familles ; ils vous leurrent, vous promettent de vous protéger, dans dix ans, quand ils vont tomber demain !

Quant à l'autre, la misère à vendre, tout homme qui a l'âme haut placée s'en défend plus aisément ; il n'est pas dupe des sourires qui couvrent le désespoir ; il n'est pas assez aveugle pour confondre la faim et l'amour. C'est là aussi, il faut le dire, que la grande ville vous protège contre elle-même : la grandeur qui est partout défend des basses pensées. Celui qui aurait toujours le sentiment de Paris y serait en sûreté.

Ville grande entre toutes, tragique entre toutes, qui vous relève sans cesse aux hautes pensées. Le soir, brisé d'ennui, vous traversez [Paris], vous allez

aux vulgaires amusements. Vous voyez dessiné sur le ciel cette montagne de gloire et d'histoire qu'on appelle l'Arc de triomphe, la grande armée elle-même qui vous dit : « non, tu n'iras pas plus loin. Reste grand de cœur, car tu es la France ; et si la jeunesse de la France se dépense en vain, que deviendra donc le monde ? Que deviendront tous ces peuples qui, du fond de leur esclavage, tendent les bras à la France ? »

Tournez-vous sur cette rive-ci ; ~~elle~~ [vous y verrez] plus que l'arc de triomphe, la victoire de la pensée, la tombe de Rousseau, de Voltaire...

Il faut bien prendre garde ~~que~~, dans une telle cité, que dans une danse vulgaire, vous pouvez réveiller les morts. Il y a tel bal, au Luxembourg, sur la tombe du maréchal Ney ; allez plutôt danser sur le champ de Waterloo ! Il y a tel bal à Mousseaux, le cimetière de la Révolution [où sont] confondues les cendres de Danton, de Robespierre, de Vergniaud.

Noble ville, hospitalière, la plus fraternelle du monde ! Qu'est-ce que vous lui rendez pour tant de nobles pensées ?

Vous la trouvez diminuée, humiliée ? Hélas ! la misère à vendre ne vous avertit que trop de l'excès des douleurs. Soyez généreux, respectez la grande cité, défendez la du désespoir, défendez la des haines ineptes, de ceux qui lui reprochent les fureurs du désespoir et de la faim. Soyez généreux, et donnez gratis ; malheur à qui exigera de honteux retours !

Donnez une obole à votre grande mère, la noble ville de Paris. Autrefois, l'on faisait ici des quêtes; [c'est devenu] difficile; que chacun suive son cœur, surveille ses bienfaits pour être utile.

Voici ce que vous ferez; vous le ferez pour vous, pour moi : vous trouverez une famille sans ouvrage, vous demanderez [~~donnez~~ ?] ce dont vous n'avez que faire, et vous ne marchanderez pas. Vous pouvez même donner; ce moment de l'année permet l'étrenne de la fraternité. Et, faisant cela, vous aurez payé une dette. Vous direz : c'est le tribut de la reconnaissance à ma mère, la ville de Paris, la mère de la liberté pour la France et pour le monde.

---



Cours de 1850
2e Leçon

Jeudi 3 janvier 1850.

7

Comment la femme doit recomposer la famille.

—

. . . .



« Les femmes? mais [elles ont] si peu de suite, un tel besoin d'~~épanchement~~ amusement!... le cœur amoindri par des fatalités ... » — Oui, [elles sont] flottantes, et par cela même, non rivées dans le mal; le cœur n'est pas irrémédiablement rétréci. Telle prendrait de la grandeur dans les grandes circonstances. Elles ont encore une passion : elles aiment leurs enfants; par là, on a prise sur elles.

Je suppose que, le lendemain d'un bal, d'une soirée, dans la matinée, un peu tard, avant les visites, elle est lasse, triste et seule. [Entre] un homme grave, le médecin; non le médecin pressé, mais le vrai médecin observateur, causeur, confesseur. — Oh! Monsieur, je suis malade. — Non, Madame, vous ne l'êtes pas. Le pouls est irrégulier; vous avez un peu de fièvre; pourquoi? — Je m'ennuie. — Ce sont vos enfants qui vous manquent. — Mais comment les élèverais-je? Mon fils est au collège, ma fille au couvent. Quel inconvénient à ce que le fils soit élevé dans un système, la fille dans l'autre? Oh! ils sont bien élevés. Sans doute, si mon mari avait été un autre homme!... — Est-ce qu'il n'aime pas

ses enfants? — Beaucoup; mais il est tout entier à ses affaires. Il rentre si froid, si triste!

— Froid et triste, madame? Est-ce bien le froid du dehors, ou qu'il trouve le foyer froid? Il rentre tard, reste peu, craint d'être chez lui; pourquoi? Ne serait-il pas qu'il n'y trouve personne qui entre dans ses pensées? Il vous trouve absente d'esprit, indifférente, quand il rapporte le poids du jour. Prenez garde! Vous vous ennuyez déjà; et pourtant l'âge sourit encore. Vous retomberez demain sur ce foyer que vous aurez glacé pour toujours; vous retrouverez ~~un~~ votre mari, étranger, votre fils dur et sceptique; votre fille? Au couvent, elle aura une autre mère. Quant au monde, vous avez dès aujourd'hui trop d'esprit pour ne pas voir la froide et cruelle indifférence qui se cache sous l'admiration qu'on vous témoigne. Vous essaierez alors du monde de la dévotion, mais en y portant un cœur sec.

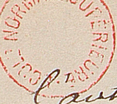
Aujourd'hui, vous êtes puissante, si vous le voulez; vous êtes la famille même. Vos enfants sont encore à vous. Votre fils, dans notre dure éducation, a tout son cœur vers vous, comme protection et asile. Il retiendrait de vous bien plus que de tous les maîtres, et il garderait à jamais, comme ceux qu'une femme sérieuse a formés, le souffle charmant de la grâce. Votre fille, c'est vous-même. Si vous la tenez près de

vous, vous ne devez qu'une chose, c'est qu'elle vous copie en tout. De là, la nécessité d'être digne; mais quel charme n'est-ce pas, pour une femme, de voir ce second elle-même, sa jeune image, aller, venir, s'essayer au ménage, aux affaires de la maison, s'inquiéter déjà, s'informer, devenir une personne!

Votre mari est sec et froid? Pourquoi? Au retour, il est silencieux, chargé d'ennui, ne sachant à qui le dire. C'est là le moment de la femme. Si c'est la femme elle dira: dis, parle! S'il voit [en vous de la] sympathie pour [ses] affaires, vous reprendrez [votre] influence pour les choses morales. Il est ennuyeux? Pourquoi? [Parce qu'il est] homme spécial, et de métier; de métier, pourquoi? Parce que votre luxe l'absorbe. Toute femme doit ~~respecter~~ estimer la force. Nulle force sans spécialité. Supportez-donc, estimez cet effort, car c'est pour vous."

La première chose que la femme doit à l'homme, c'est d'augmenter sa liberté, par le sacrifice personnel (diminuer sa dépense); la seconde, de participer à ses affaires, d'entrer dans ses pensées. et alors, viendra la troisième: l'entente sur les choses morales.

Quelle foi aura notre enfant? — Mais, pour répondre à cette question, il faut qu'ils se disent: quelle foi avons-nous nous-mêmes?






Lui à elle : crois-tu au christianisme, à l'autorité, à la grâce ? — Elle à lui : crois-tu à la Révolution, au droit, à la liberté ? Ils croient un peu tous les deux, c'est à dire dans les choses où l'intérêt, la passion, ne sont pas en jeu. Ils jugent ou veulent juger d'après les deux systèmes ; mais ils n'osent trop y entrer, de peur de trouver leur condamnation.

Le mari n'insiste pas ; pourquoi ? Il a peur d'être juste ; cela le mènerait bien loin ! « Une fois que j'aurais commencé, comment ferais-je cette affaire de Chambre, cette affaire de Bourse ? Si je dévoilais à ma femme que la Révolution veut faire droit à tous les hommes, faire de la charité le droit, elle me dirait : mon ami, puisque tels sont vos principes, pourquoi ceci et cela ? Non, je ne dirai rien, elle croira ce qu'elle voudra. Elle ira chercher celui à qui elle a confiance, qui l'enseigna toute petite, il la maintiendra à l'état d'enfance. Que deviendrais-je, si ma femme devenait une personne, un témoin sérieux de mes actes ? »

Ainsi la loyauté manque. Elle, pendant que la maison est négligée, les enfants élevés par d'autres, le mari rebuté, courant des affaires au plaisir, elle va trouver celui en qui elle a confiance, rêveuse. — « Je voudrais affermir ma foi ; je me sens pleine de doutes » — « Eh ! qu'importe ? Allez, vivez bien ; n'examinez [rien] ; toutes ces questions sont

disputes de la grâce, nous en sommes dispensés. »
Ainsi, concession énorme au principe de la Révolution.

Non, on ne vit pas ainsi, Madame, sur un principe qu'on ignore, on s'en écarte à chaque instant; on vit au hasard, on varie, selon les guides. Il faut, sinon pour vous, au moins pour vos enfants, regarder quel sera le principe de conduite.

Un homme politique célèbre, dans un article de la Revue française, dit : Catholiques, protestants... tout peut s'arranger. Entendons-nous. — C'est à dire : « il n'est jamais de mal en bonne compagnie ». Non, il ne faut pas faire semblant de s'entendre. L'équivoque tue, stérilise. Il faut un glaive d'or entre le vrai et le faux.

Le principe du moyen âge est-il, ou non, mortel à la famille? Nous le croyons; le père y est anéanti. Le principe, c'est l'imitation, la terre calquée sur le ciel. Eh! bien, voyez la récente Histoire de Dieu; [c'est une] véritable suppression de Dieu le père. Voyez sur l'autel les tableaux de la sainte famille, où est-il, le père? Et la mère même, est-elle mère moralement, est-ce elle qui enfante Jésus? La mère berce, elle n'influe pas; le père nourrit, il n'influe pas; le père [est] renvoyé au temporel, spécialité fâcheuse.

C'est là précisément ce dont nous nous plaignons,

1-1v

Si le père est renvoyé au temporel, il y en aura un autre, le confesseur ou l'ami. Deux tendances diverses, et plus de famille ; le foyer [est] brisé.

L'enfant en souffre ; livré aux mains indifférentes, il mourra. Mais si la femme l'élève ? [Il deviendra] féminin, subtil. Le père et la mère en souffrent ; ils n'ont pas besoin de se respecter. Le père, renvoyé au temporel, se matérialisera de plus en plus. Il faut que la mère, pour être mère, associe le père au spirituel, à l'éducation de l'enfant ; qu'elle obtienne de l'homme un effort. Il refusera, d'abord, puis cèdera, et y gagnera.

Comment y parviendra-t-elle ? En méritant le respect de l'homme, en lui rendant une part de sa liberté, en fermant la main aux dépenses privées, et l'ouvrant aux dépenses du cœur et de la justice.

La désunion de la famille contribue aujourd'hui à celle de l'État. A Rome, le mari fut payen, la femme chrétienne, et l'État périt. Ici, le mari est faiblement progressif, la femme est souvent rétrograde, et l'État périt. [S'il n'y a] désordre, [il y a] au moins suppression des mouvements, paralysie avec surabondance de force.

. . . . . . .

Conseils ——

passées. Les disputes de la grâce, nous en sommes dispensés. » Ainsi, concession énorme au principe de la Révolution . . .

Non, on ne vit pas ainsi sur un principe qu'on ignore ; à chaque instant on s'en écarte ; on vit au hasard, on varie, selon les guides.

Conseils pratiques pour elle : s'examiner soi-même, vouloir se sauver et se dire : désormais, on ne se sauvera pas seul. Vouloir se sauver, non pour aujourd'hui ou demain, mais pour toujours, pour la vie à venir, et pour cela, vouloir être juste, repousser la tradition de la grâce, de la fatalité, du caprice, tradition qui parle au nom de l'amour, et qui est le contraire de l'amour. Être juste chez soi d'abord, se concentrer, diminuer les dépenses inutiles pour augmenter les dépenses utiles. Faciliter à l'homme la diminution de dépense physique et morale, la concentration de ses puissances au profit d'un noble but. S'unir dans la généra[lité], la charité de justice. Si elles ont le cœur tendre, qu'elles songent que toute la terre souffre n'a de voix qu'ici.

Et conseils pratiques pour lui : se ressaisir, se reprendre en son principe la Révolution ; se défendre des accidents qui obscurcissent, s'observer en son essence, et faire dominer ce principe, dire : oui,

je serai juste; ma fortune, je veux l'appuyer sur la fortune publique; ma femme, je veux l'élever, l'agrandir, la fortifier, c'est là le vrai mariage; lui montrer comment son cœur doit s'étendre, l'informer de l'état réel du monde, lui dévoiler le tableau de la servitude universelle, l'associer à ces douleurs voisines ou lointaines, tant d'hommes dans les cachots, tant de peuples dans les fers!




---

Cours de 1850
3e leçon



La femme, qui est la grâce, doit apprendre la justice par la famille.




—

(Fin de la leçon)

Jeudi 10 janv. 1850

Nous avertissons les femmes que généralement elles suivent une mauvaise route. Elles sont, la plupart, l'obstacle, elles doivent être le secours.

En présence du danger de l'Europe, il faut qu'elles effacent les résistances intérieures. Si la famille périt, l'État périt; et alors elles pleureront. Cela dépend d'elles. Il faut sortir du mauvais divorce et des vains amusements. Il faut, non seulement permettre à l'homme de se concentrer, mais l'y aider, l'y pousser, l'y contraindre, lui dire : non, tu ne peux pas me mener ce soir à de vains amusements, quand l'univers est en deuil; nous ne pouvons danser sur le tombeau de la Hongrie, de l'Italie. Non, tu ne dois pas disperser tes forces, la veille où la nécessité va les rendre utiles.

Il faut serrer puissamment et la famille, et l'État, serrer la famille par l'économie, réconcilier les classes par la générosité. . . . .

Je prie les femmes de songer que, si la République a péri, c'est par elles; et nous avons été, de victoire en

victoire, à 1815. Je dois leur dire encore que si la Pologne a péri, c'est parceque la famille avait faibli. Les Cosaques firent expressément ce reproche aux Polonais ; la galanterie et le luxe envahirent toutes les classes. Les femmes montrèrent beaucoup d'élan et d'héroïsme au péril ; elles l'auraient bien mieux écarté si, par des habitudes austères, elles avaient songé à le prévenir.

Elles aiment leurs enfants. Elles aiment, même les plus légères, cette position honorable... eh ! bien, qu'elles songent aux revirements du sort ; qu'elles songent que toute la terre est couverte d'exilés, que les plus grandes dames du monde, sont devenues sous un autre nom, blanchisseuses, et qu'elles n'ont pas d'ouvrage — et des personnes qui avaient montré une générosité admirable.

Qu'elles voient, d'une part, les barbares, de l'autre, la guerre sociale. La seconde, qu'elles l'empêchent, qu'elles soient près de leur mari des intermédiaires. La première ! Qu'elles disent bien aux jeunes gens, comme nos femmes d'Angers le disaient en 89, que ce n'est point par des mœurs molles, inertes, par l'adresse de cacher la faiblesse sous le scepticisme, qu'on peut agir sur les cœurs ; que les femmes ne peuvent aimer que ceux qui vraiment

sont hommes ; qu'elles veulent, exigent et commandent que tout jeune Français devienne héroïque.

Elles sont, à leur insu, la seule puissance sacrée qui reste en ce monde. L'excommunication, elles l'ont seules encore. Elles ont, contre les âmes paresseuses, intéressées, égoïstes, une chose qui, de la femme à l'homme, restera toujours infaillible et redoutable : l'excommunication du mépris.

---

Cours de 1850 16 Janvier 1850.

4e Leçon 18

La famille, pour la femme, est une éducation de justice.



---

La justice de la famille est l'apprentissage de la justice dans la cité . . .

Les femmes sont toujours tendres, souvent magnanimes, rarement justes.

Elles ne le sont, ni en beauté : si on disait à la femme : « c'est votre belle âme qui a formé votre beauté ; c'est le sentiment de l'ordre, c'est l'habitude du sentiment affectueux et doux, c'est la bonté, la pitié, qui ont mis ce charme en vous », on ne serait pas toujours bien reçu. Elle dirait : « non, telle je suis née, et cela m'est naturel ! » — Ni en amour : maintenant, il s'agit de choisir celui qu'elle doit aimer. Dites-lui : « apparemment vous avez entrevu en lui une nature élevée, grande, un homme puissant par le cœur, productif en œuvres et en actes, et vous avez dit sans doute : je l'ai choisi comme le plus digne. » Elle répondrait : « peut-être ! Je l'ai pris, parce qu'il m'a plu. »

Dieu, comment l'imagine-t-elle ? Comme elle a choisi son Dieu du cœur. Demandez à la femme « qui sera sera sauvé ? » — « Ceux qui auront plu à Dieu ! »

— « Et ceux-là, comment seront-ils sauvés ? — Il a plu à Dieu de se donner pour eux, et gratuitement, pour rien ; bien plus, de donner sa justice pour leur injustice. « Je t'aime, parce que tu es pécheur ; je te préfère, parce que tu es indigne. » Dès lors, pourquoi craindrait-on de démériter ?

C'est tout son code : je plais, je suis belle, la beauté est tout. — Il me plaît, je l'aime... parce qu'il est indigne. — Il ou elle plaît à Dieu, sera sauvé, parce qu'il est pécheur. Le terrible code de la femme [est] adouci par sa tendresse, sa grâce, sa douceur ; mais douceur n'est pas bonté.

Appliquons-le dans la cité : il est pécheur, il est injuste ; donc, dira le juge, c'est mon homme, qu'il soit nourri aux frais de l'État. Il est riche, c'est bien ; je le ferai plus riche encore. Il n'a pas mérité ; tant mieux, il tiendra tout de moi.

Appliquons-le dans la famille. J'ai un homme, dira la femme, très-méritant, très-laborieux, qui se consume, abrège ses jours pour me soutenir, moi et nos enfants ; si je le rendais heureux, ce ne serait que justice, ce serait selon le devoir, non selon le choix. Eh ! bien, en voici un autre qui n'a rien mérité, qui ne fait rien et ne fera rien. Celui-là, s'il est l'objet de ma préférence, ce sera à coup sûr un effet

de mon libre choix, un acte de grâce. Il m'aimera mieux peut-être, parce que je lui aurai fait grâce, sans lui devoir rien. — Ainsi la famille est détruite, sans qu'un autre lien se forme, car l'ami, ~~et~~ choisi par caprice, se détache par caprice.

Quelle est l'éducation de la femme? Est-ce initiation à ce qui doit faire le mérite de l'homme, à la justice, en paroles? Non, en actes. Il faut que la femme voie en vous une si haute image de justice, [il faut] qu'elle vous voie si juste dans l'état, dans l'accomplissement de ~~votre~~ tout devoir, qu'elle avoue que la justice est belle, qu'elle sente votre beauté. Voilà la garantie de la famille: que ~~Dieu~~ le mari apparaisse éminemment digne, que la femme soit gardée, environnée de sa justice, du respect qu'elle a pour lui.

Croyez-vous que la femme n'errera pas au hasard du caprice injuste, et ne brisera pas la famille, si elle vous voit, par l'injustice, briser la cité? Quelle autorité morale garderez-vous près des vôtres, si vous ne connaissez point de morale dans vos rapports de citoyens? La justice est, ou n'est pas; si la cité est injuste, la famille sera injuste.

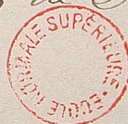
La femme demande à s'appuyer. Qu'elle trouve

une main ferme et juste, qu'elle se plaise à dire : « faible femme, je suis la femme d'un homme fort, fort de cœur et magnanime, fort contre lui-même quand le droit commande. Je l'aime, il est la raison ; je l'aime, il est comme la loi, ferme et immuable ; je l'aime, il est comme Dieu, en ce qu'il veut suivre Dieu . . .

Ainsi, la cité soutient la famille, et la famille la cité ! Elle mettra l'idéal de justice en son mari, l'idéal de grâce en son fils . . .

Demain, des circonstances plus sérieuses viendront ; les périls pour les uns, les sacrifices pour les autres, et chacun n'y portera que la force qu'il aura acquise, amassée aujourd'hui.

Il faut arriver aux événements net et fort comme une épée ; ƒ [il faut] pouvoir dire : j'ai fait ce que je devais, voilà pourquoi je suis fort. J'ai accepté, voulu telle privation, fait telle action lorsque j'étais libre d'agir. Voilà pourquoi je me sens fort, au jour de la nécessité ! Le principe et le devoir accompli qui reviennent au souvenir, sont le pain des forts et le vin de Dieu dans les grands circonstances.



. . .

~~La raison pour laquelle nous ne nous entendons~~

Nous demandons.

21v



Nous demandons à la femme la cessation de l'arbitraire, en ce qui touche son pouvoir, qu'elle passe de l'arbitraire à la justice.

Qu'elle ne dise pas : « je serai bonne aujourd'hui pour celui-ci, je ferai du bien cette fois, car cela me plaît. » ; mais : « je veux le bien, et aujourd'hui, et toujours, je trouve bon que la loi, cette charité constante, cette providence sans caprice, frappe mon luxe, mes dépenses inutiles, et soit magnifique pour moi.

Qu'elle soit juste pour les personnes, dans le choix de la personne à qui elle associe sa vie ; qu'elle ne dise pas : il me plaît parce qu'il me plaît, mais : il me plaît parce qu'il mérite, parce qu'il apporte en dot des actes ou des œuvres, parce qu'il sera utile aux autres, autant et plus qu'à moi.



Nous lui demandons pour cela un grand mouvement du cœur, de sentir la situation, de songer que la famille sera perdue ou sauvée avec la société tout entière

Que manque-t-il ? Il manque tout ! Il manque ce texte d'enfance, qui nourrit et qui soutient, comme étaient Homère, la Bible, etc., — l'enchaînement, le cours annuel, des fêtes, qui associent les femmes au Dieu de la cité et de la cité du monde,

qui sortent de la solitude, de l'égoïsme ; — la légende légende héroïque planant sur ces fêtes, — l'incubation solitaire de ce qui est le but de la femme, l'idéal héroïque et saint de celui auquel elle doit s'unir dans le sacrifice, pour le salut de la société.



. . .

La résurrection de la société est bien moins dans les lois que dans la sanction mutuelle que les deux sexes donneraient au véritable idéal : un idéal de justice.

L'homme disant ~~non~~ : « non, je ne veux pas être aimé par hasard ; je ne veux pas d'un caprice. Je veux pénétrer une âme du sentiment d'enthousiasme qu'inspirent les grandes choses, ou les grandes volontés. Misérable, pauvre, borné au plus dur métier, je puis, par la patience, la gaité héroïque contre la douleur, par l'esprit du bien et de l'amé-lioration, je puis être grand, être reconnu pour tel par une âme digne de moi, qui sente qu'à mon établi, sans feu, mangeant du pain noir, je suis empereur ; et qu'est-ce que l'empereur Marc-Aurèle a eu de plus grand que moi ? J'ai, comme lui, l'âme d'un monde. »

Et la femme pourra dire : « Le plus digne c'est le mien. Sa gravité naturelle, dans la plus intime

intimité, sa générosité royale, quelle que soit sa condition, est une couronne pour moi. Il sera tout pour le bien, ou pour moi, c'est la même chose. C'est le bien qu'il aime en moi. Chaque jour, je me sens étendue de sa pensée; lui, chaque jour, il est ranimé, ravivé de la mienne. Invisible aux autres qui le croient pauvre, ne voyant pas sa richesse, il est connu de moi dans sa grandeur. La famille est pour nous, non un engourdissement, un sommeil dans l'égoïsme, mais une attente, une initiation, pour embrasser et comprendre la famille universelle à laquelle nous sommes prêts tous deux de nous sacrifier."

---



La raison pour laquelle nous ne nous entendons plus avec les femmes, et n'avons plus de langage commun, c'est que nous avons abandonné, dans la science, ce que veut le cœur de la femme, ce qui est le cœur du monde, le sentiment de la cause, du moteur universel. Nous observons des faits et nous formulons des lois, nous ne nous occupons plus de la cause; nous ne suivons plus dans la nature la circulation vivante de l'énergie divine.

Le pourquoi des femmes et des enfants est un mot très scientifique, un besoin sérieux, respectable. Ils disent tous : pourquoi? et nous répliquons comment. Fatal divorce de la science et de la religion!

La Philosophie y a lâchement consenti. L'éclectisme a dit en 1828: « la religion commence où la science finit. Serviteur à la religion! Nous ne nous en mêlons pas; chacun chez soi, chacun pour soi! Que nous importe Dieu? Nous ferons la révérence à la religion, pourvu qu'elle se tienne à distance; il faut être poli avec tous! »

Nous, nous répondrons à M. Cousin : Non, nous ne pouvons reléguer Dieu dans un coin. En tout phénomène, il y a à la fois la science et la religion, Dieu ~~fait~~ partout, la grande cause partout, partout le règne de l'âme . . . . »



Cours de 1850
5e Leçon

Jeudi 24 janvier 1850.

26 r

La femme doit prendre l'initiative dans l'état actuel du monde.



—

Le rôle des femmes est grand : nous les appelons à la justice, et par delà la justice. Cela est peut-être plus aisé ; il est dans leur nature d'être magnanimes encore plus que justes.

Il faut que par la justice, l'ordre, les vertus d'intérieur, elles ramènent l'homme à l'unité : qu'elles ne lui fassent pas obstacle ; à la sérénité : qu'elles le fassent rougir de son découragement. Qu'elles prennent modèle sur les femmes du peuple, providence énergique de la famille, qui défendent la famille contre l'homme, l'homme contre lui-même. qui, seules aujourd'hui, empêchent Paris de tomber dans le désespoir.

Cela suffirait ~~pour~~ dans les temps ordinaires ; alors la femme peut s'enfermer dans la famille. Aujourd'hui, elle doit la sauver, et, pour la sauver, voir au-delà. Qu'elles sachent bien que la famille n'est en sûreté si la nation n'est en sûreté, et qu'est-ce qu'une nation en sûreté ? Une nation une et forte moralement.

« Sachez-le, Madame, votre fortune fuira, vos enfants ~~seront~~ tués... Votre mari ne voit pas cela. Il lit les journaux, mais seulement la dernière






lignez la Bourse; mais vous, qui êtes dans votre maison, qui, le matin, avez des heures [pour réfléchir], songez, prévoyez. Ne vous trompez pas sur les distances : le péril est aussi pour vous."

L'affaiblissement commun des deux principes d'autorité, de liberté, a produit un abaissement moral du genre humain. Le pays de l'unité, le seul qui soit organisé, centralisé comme un être vivant, la France, est attristé, découragé; il doute de lui-même. Les pays de diversités, [comme l'Angleterre, les États-Unis, la Russie], augmentent leur diversité, deviennent des monstres de plus en plus...

Ah! Les femmes peuvent beaucoup, en bien et en mal. Si j'étais la femme russe, je dirais: "Halte! assez! Fortifions-nous au lieu de nous étendre. Avançons doucement dans la justice, au lieu de tomber..."

— Si j'étais la femme américaine, je dirais: "Vous allez de plus en plus au midi, au pays de l'or, des esclaves. Vous étiez une nation, vous ne serez plus qu'un empire, faible politiquement. Le meilleur côté, la famille, en recevra une atteinte; vous serez corrompus et vieux avant d'être adultes."

Ainsi le principe vital est ébranlé partout: les moeurs aux États-Unis, la foi en Russie. Et en France, le pays de l'unité, abattement, glace, mort du coeur, doute de soi.

Mais pourquoi douter? Tous [l']imitent : l'Allemagne

[par] la liberté, l'Italie, [par] l'unité. Elle-même avance enfin: le suffrage universel, .. nécessité d'éclairer tous, .. république et majorité ... nécessité de se gouverner soi-même .. Quoi! un homme de vingt et un ans ne veut pas être majeur? Voilà ce que tous doivent voir, ce que les femmes elles-mêmes doivent voir ...




Quand vous voulez aider une famille, alors vous mettez beaucoup de grâce à faire contribuer les vôtres, vos amis, tout le monde. Vous vous faites belle, vous trouvez des paroles aimables et flatteuses. Eh! bien il s'agit d'aider la grande famille humaine. Il faut exiger des hommes, de tous: de vous, d'abord pour reprendre la juste autorité morale de la femme dans la famille, de votre mari, lui montrer que son intérêt lui commande d'être juste, largement juste, généreux; de vos amis: ne pas souffrir des amis légers, sceptiques, inertes, renvoyer les agréables à leur nullité; il faut des hommes; de votre fils surtout. Il faut l'envelopper, le préserver des autres femmes. Une femme tendre et d'esprit a cent moyens pour prévaloir près de celui qui l'aime déjà. Il faut l'envelopper, non l'étouffer, ne pas lui ôter l'éducation commune, mais y mettre l'esprit de vie, le cœur, le cœur le cœur!

(La leçon en réalité s'arrête ici. Ce qui suit sont des fragments qui rentrent dans la donnée générale de cette leçon et de la précédente.)

Il faut que les maîtres, les livres, soient subordonnés

28v

à l'influence de la mère. Il faut qu'elle devienne forte, se refasse jeune pour son fils. Elle ne peut lui montrer les voies, mais toujours le but : la haute et grande charité, la patrie, le genre humain, marcher ferme dans la grande voie, en donnant la main aux autres.

La fille ! Même chose, au fond. [Elle doit être] élevée pour que plus tard elle fasse un homme elle-même. Une fille, une femme, qu'est-ce que c'est ? Une puissance de Dieu pour faire des héros.

. . . . . . . . .

Quel regret, quand on songe que cette jeune fille, si elle eût gardé sa puissance, eût pu soutenir l'homme dans les plus grandes épreuves ; que peut être, pour la mériter, il eût fait de grandes choses. Il ne faut pas rire d'un rire de vieillard comme si l'on ne savait pas ce que peuvent de telles inspirations sur les jeunes cœurs.

Que faut-il ? Ne point détourner le cours de l'égalité. Laissez la épouser son égal. Il faut aider en ceci le triomphe de la justice : les hommes, en s'abstenant de faire une injuste concurrence à ceux qui méritent et qui n'ont contre eux que la pauvreté ; les femmes, en s'occupant des femmes, en aidant la jeunesse pauvre, en favorisant les mariages. Ce que les femmes peuvent faire de plus grand en ce monde, c'est de relever les femmes, de leur rendre la dignité possible, de les replacer dans l'idéal et la poésie, de leur rendre ainsi leur puissance salutaire. C'est en restant pures et poétiques, en devenant saintes et sacrées, qu'elles peuvent commander l'héroïsme.

Cours de 1850
6e Leçon

Jeudi 31 Janvier 1850

30r



# La femme comprend-elle l'égalité ?

---

[Ce cours est un] cours pratique ; [les] circonstances [sont] si graves ! Ce n'est pas le cœur brisé de tant d'événements, que nous nous amuserions dans les rêves. Non, chaque jeudi, [j'ai] songé à ce que vous et moi nous pourrions déjà pratiquer le jour même.

Rentrons en nous. Nous avons été injustes ; je parle ici des meilleurs ; quand je repasse ma vie, déjà longue, je ne m'absous point. Occupés de bâtir la nouvelle cathédrale des sciences et des lois, nous ne l'avons point ouverte, nous l'avons laissée sans portes. Nous avons laissé errer autour les classes instinctives, inspirées.

[Nous n'avons] rien fait pour le peuple, délaissé celui des camps à la légende militaire, celui des villes aux utopies d'avenir. Rien fait pour les femmes, [nous les avons] laissées en plein moyen âge, dans la grâce, le caprice, l'arbitraire, ignorantes de la justice.

De là, punition : la guerre ; la guerre sociale par malentendu ; et même dans la famille : si la femme n'est la guerre elle est l'obstacle. Pourquoi ? Parce que nous la laissons ~~en~~ ~~dehors~~ hors de ce qui fait notre vie, hors du vrai et hors du juste.

Nous nous adressons à elles, à elles si malheureuses ! à elles, généralement ennemies de la Révolution qu'elles ne connaissent pas. Nous leur demandons une

chose, même aux plus malheureuses, aux plus humiliées, c'est de se prendre au sérieux, de ne point souffrir la légèreté, la risée, de mépriser les moqueurs et les sceptiques, de savoir qu'elles sont toujours la poésie de ce monde, qu'elles sont toujours redoutables, en ce sens qu'on craindra toujours leur mépris.

Il faut, dans leurs besoins, qu'elles s'adressent aux femmes, leurs alliées naturelles. En attendant des asils vraiment libres, non soumis à la tyrannie religieuse, le cœur des femmes doit être l'asile des femmes, le moyen d'attendre une position, une famille.

Toute femme qui a une position a un devoir pour celles qui n'en ont pas. Il faut que la femme riche aide l'autre à attendre, qu'elle la conseille et l'empêche de se méprendre.

Que veulent-elles? L'amour, le plaisir, l'aisance? [Elles veulent] surtout être posées, assises dans la vie; la maternité veut un nid. Instinct touchant et respectable; cause d'erreur pourtant.

Elles ont cru à l'égalité. Des trois mots de la Révolution, c'est celui qu'elles ont [le mieux] compris. Avant 89, elles savaient que le noble ne pouvait épouser [une fille d'une condition inférieure]; mais depuis, le riche, pourquoi [ne l'épouseraient-elles] pas? [Il y a une] difficulté, pourtant, et réelle, et grande, dans la différence d'éducation. Cette différence disparaît un moment, puis reparaît avec force: la meilleure fille n'est pas toujours éducable. Là est pour

tous deux une cause grave d'erreur. Au moment de l'exaltation, l'égalité apparaît; elle est même réelle, car la jeune fille, dans la passion, trouve une élévation qui supplée aux manières, aux lumières; et après ce moment, la vulgarité peut reparaître.

Lorsque la mère commencera mieux la fille, lorsque l'État fera son devoir, c'est à dire, aura donné à l'enfant une culture supérieure de nationalité, de patrie, alors les mariages des classes diverses seront de plus en plus possibles, et formeront l'un des plus forts liens de la cité.



Qu'arrive-t-il aujourd'hui? Tous veulent la famille. Elle aussi veut la famille, et la veut solide; et cette solidité, elle croit la trouver dans le riche. Si elle épouse un des siens, le chômage l'épouvante, car le travail s'interrompt, et la nourriture des enfants ne s'interrompt pas. Elle ne sait pas que si le travail du pauvre est variable, la volonté du riche est plus variable encore.

Cette prévention pour le riche tient aussi à d'autres causes, au besoin de douceur, d'art, de civilisation. Elles n'aiment point l'égalité. Elles regardent en artistes, par les formes extérieures, où les hommes sont inégaux. Elles veulent que celui qu'elles aiment soit le premier, mais paraisse le premier, qu'il le soit extérieurement. Elles ne sentent pas que l'égalité si elle existait, créerait une nécessité très-belle d'inégalité morale, de distinction intérieure, ou même extérieure, dans les actes héroïques, car l'égalité que nous souhaitons n'est pas cette égalité monastique

qui nivelle en supprimant les plus hautes facultés de chacun.

Ainsi elles méconnaissent souvent le jeune homme du peuple, de là cause de guerre sociale, haine aveugle des travailleurs, et même contre leurs amis. Elles ne connaissent point l'héroïsme, sinon militaire, quoique dans les ~~m~~ travaux, les souffrances, dans la seule volonté, ils puissent éclater. Elles ne distinguent pas assez l'énergie, qui est richesse du cœur, et plus richesse que l'or.

Il faut qu'elles deviennent justes, qu'elles estiment mieux les leurs, qu'elles apprennent l'égalité, qu'elles se défendent d'un sentiment bas, et aristocratique : l'admiration de la richesse. Elles reprendront une position forte et digne.

Hélas ! dans quel moment disons-nous ceci ? Lorsque chaque jour la dignité leur devient plus difficile.

—



Cours de 1850
10e Leçon

Jeudi 28 février 1850
34r

La légende leur manque. Qu'elles entrent avec nous dans la pensée pure.



Martin Luther a dit : si Dieu n'est pas dans le ciel, alors mon affaire est mauvaise. Nous aussi, [nous dirons] : si le droit n'est pas le droit, [alors votre affaire est mauvaise].

Vous savez le premier mot de la Révolution, prononcé par Mirabeau : le droit est le souverain du monde ! — Adieu, la fatalité antique, la grâce, mot doucereux ! Point d'élus avant, tous après, par le mérite de leurs œuvres !

Dans Fénelon, et même dans Rousseau, on sent ces époques mourantes où l'homme craint le mariage. ~~chaque fois qu'il vient une nécessité nouvelle d'être juste, et grand on dit : plutôt mourir~~ ! Il ne faut pas consentir à de telles tendances, mais dire au mourant : levez-vous ! Vivez ! Car, voyez-vous, votre laisser-aller, votre abandon de la vie, n'est qu'une infirmité de cœur, une manière de dire : j'aimerais mieux mourir que changer. Ainsi, dans Fénelon, l'ancienne société semble dire : « j'ai cru à l'élection, et que la puissance a le droit divin, que les puissants sont élus. J'ai cru que moi-même, noble et riche, j'étais élu. Eh ! bien, je rentrerai dans cette croyance ; j'aime mieux mourir que de m'améliorer. » A chaque fois qu'il y a une nouvelle nécessité d'être juste et grand, beaucoup disent : « nous aimons mieux

mourir que nous amélior[ons]!"

Cela est mauvais; mauvaise tristesse, mauvaise mélancolie! Le parti de la vie, c'est le parti de Dieu; Dieu veut qu'on vive!

Nous avons un principe de vie. Ce principe, c'est la justice. Eh! bien, nous la suivrons partout où elle nous mènera; nous ne dirons pas: mourons! Nous ~~sommes~~ enfonçons, nous sommes en pleine décadence. . .

Voyez si vous êtes morts. Vous avez le cœur faible et malade; pourquoi? Ce principe, l'idéal vous ont manqué. Votre principe, c'était la religion de la justice commencée par vous en 89. Ce principe devait enfanter un idéal; mais quel? Un idéal de justice, un héros de justice. C'est à lui que Beethoven dédia la symphonie héroïque. Est-ce bien là l'idéal que vous avez adoré? Vous avez adoré la victoire, le succès, la force, toutes choses étrangères au droit; et quand la victoire a été vaincue, vous vous êtes trouvé le cœur faible. Vous avez dit: nous mourrons! Pourquoi? Parce que vous aviez abdiqué votre principe de vie. Ce principe cependant triomphait par toute la terre.

La difficulté pour tous, pour les femmes en particulier, c'est qu'il leur faut toujours des dieux. Il leur faut un principe-homme, une idée-chair, et si on ne leur donne quelques faux dieux à toucher, à manier, voilà qu'elles pleurent, elles sont mortes!

Toute âme religieuse, tout cœur citoyen, voit

35v

avec bonheur finir le règne des idoles ; en sorte que pour la cité et pour le monde, il n'y ait de autre Dieu que Dieu.

Maintenant, nous disons à la femme : Venez avec nous, suivez-nous, ou devancez-nous. Nous allons par une voie âpre, digne de tenter la grandeur de votre cœur. Votre grandeur, devant Dieu, n'est autre que de marcher dans la justice, à côté de l'homme.

Nous avons le combat de la vie, les devoirs périlleux, les rudes travaux, et cela est bien. Mais que serait-ce, s'il nous fallait, dans la marche difficile que nous commençons, dans la carrière de sacrifice où nous voulons entrer, s'il nous fallait disputer dans l'intérieur, pour tout sacrifier ce que nous faisons à l'extérieur, vaincre et l'intérêt égoïste qui réclame, et les obstacles étrangers, et la résistance de la famille ? Que serait-ce si, quand nous votons, écrivons, combattons, selon la conscience, nous trouvions en rentrant la tentation de Job, la femme qui dit à l'homme : maudis et meurs !

Non, femme, vous parlez comme une insensée. Voyez vous-même si la légende à laquelle vous vous confiez a pu créer un monde selon le Dieu de justice. Cette légende brisa l'épée de justice au nom de la grâce ; elle dit à l'Empire : remets ton épée dans le fourreau, et l'Empire périt !

Elle ne pouvait lui donner le défenseur, l'homme

de paix. Tout d'abord, le soldat chrétien déclare qu'il ne peut être soldat : il s'en va aux monastères. Le juge déclare que les jugements sont finis, il descend de son tribunal, et s'en va aux monastères.....

Maintenant, où est la difficulté ? Les femmes sont plus que justes ; elles sont généreuses, charitables, pourquoi ne seraient-elles pas justes ? La difficulté est grave ; c'est une difficulté, non de cœur, mais de méthode.

La femme, née pour enfanter, et pour incarner, a besoin que tout principe dont elle part soit un principe incarné ; je veux dire un principe-homme, une idée sous forme humaine. La légende lui est nécessaire. Elle prend peu sous une forme abstraite, beaucoup sous une forme concrète, vivante, historique.

Mais quelle légende a-t-elle qui la soutienne ? Celle du Moyen âge a pâli, non seulement parce qu'on en a abusé, mais parce qu'on a senti peu à peu confusément qu'elle était insuffisante. Le doux idéal anti-militaire, qui parut vers le temps d'Auguste, fut dès lors convaincu d'impuissance sociale, en ce que l'Empire romain en fut énervé et désarmé devant les barbares. Au Moyen-âge, on essaie de le mêler d'un élément héroïque, de faire le chevalier-chrétien, être bizarre, impuissant, qui ne pouvait vivre : le ~~chevalier~~ chrétien est anti-~~chrétien~~ chevalier ; le christ dit au chevalier Pierre : remets-ton épée au fourreau.





Et la légende moderne, la légende de justice a-t-elle nettement remplacé la légende de la grâce? Non. En cette légende, l'homme ne remet pas l'épée au fourreau; il a l'épée nue, mais pour la justice; c'est le glaive de justice, autant que celui de guerre. Le héros, ici, est le juge.

Mais ce héros, ce juge, où apparaît-il dans sa pureté? S'il ne paraît bien nettement, la femme ne le reconnaîtra pas; il n'aura pas sur elle d'influence morale.

Saint Louis et la Pucelle furent deux héros de la justice, mais mêlés de l'esprit antique. St Louis est un juge, lorsque, malgré la sentence de l'Église, il rend une province à un excommunié; il l'est lorsque, le vendredi saint, il fait justice d'un seigneur malgré les évêques. — La Pucelle est un juge, lorsque, simple fille, avant de prendre les armes, elle décide dans son cœur pour la cause de la France, et qu'à sa mort, elle préfère son jugement intérieur à celui de l'Église. Tous deux condamnent le moyen-âge, mais ils en ont encore les traits.

De nos jours, l'idéal héroïque de justice s'est trouvé: ou vague, indécis, par exemple Kosciusko, [qui] regardait vers la France, et n'en recevait pas de lumière assez précise. — ou mêlé d'autres éléments, souillé parfois: exemple nos hommes de la Révolution, Mirabeau, Danton, nos généraux même de la République.



6 39 r

Ainsi ceux qui ont besoin d'incarnation, de l'idée-homme, de ~~la~~ perfection vivante, ne trouve point ceci chez l'homme de la Révolution.

La Révolution elle-même, qu'est-ce? L'île volcanique qui surgit du fond des mers, hideuse et terrible lave? Oui, mais cette mer, stérile jusque là, va se couronner d'arbres, de fruits et de fleurs.

Femme, apprenez à juger les choses sur leurs résultats. Et vous aussi, vous devez savoir les crises de la nature, par quels déchirements terribles elle enfante ses plus heureux fruits. Oui, la Révolution est sanglante; oui, elle fut achetée par d'inexprimables efforts, par un monde de douleurs; mais en elle-même, que fut-elle? Ce que vous voulez tous les jours vous-mêmes. Seulement, votre charité arbitraire, capricieuse, elle l'a écrite dans la loi.

Ainsi vous n'avez pu changer, et revenir en arrière, hier bienfaisante, demain égoïste. Est-ce là ce que vous regrettez? Ainsi vous n'avez pu être injuste par moments, est-ce là ce que vous regrettez?

Sortez ~~[illegible]~~ du caprice; venez avec nous. Nous ne sommes point soutenus par ~~[illegible]~~ la tradition; [il nous] reste l'idée pure.

Variante des pages 4, 5, 6.





de paix. Tout d'abord, le soldat chrétien déclare qu'il ne peut être soldat : il s'en va aux monastères. Le juge déclare que les jugements sont finis, il descend de son tribunal, et s'en va aux monastères.

C'est malgré le christianisme et contre l'Église que la société pour vivre organise un essai de milice chrétienne, la chevalerie, si souvent anathématisée. — C'est malgré l'Église que se fait l'essai d'un roi-juge, arbitre entre le pape et l'empereur, qui juge même le Vendredi saint. — C'est malgré l'Église [que] l'apparition du peuple, juge dans sa cause, la Pucelle qui, entre évêques et évêques, docteurs et docteurs, juge pour la France et déclare préférer ses voix intérieures au jugement de l'Église.

Ainsi, sous les formes du moyen-âge, apparaît le principe moderne, l'attribut de l'homme moderne que le christianisme n'a pu forger, l'épée de justice. Maintenant, vous faut-il un héros, pour porter cette épée ? Le dernier héros, ce fut tout un peuple, non un homme. Adieu le Messie ! Le Messie de justice n'a pas paru, et ne viendra pas, sinon en tous, sinon en toi, à qui je parle, si tu veux, en ton propre cœur.

Nous ne sommes point soutenus par la tradition. Reste la ~~pensée~~ idée pure.

La femme, jusqu'ici soutenue par la tradition et par la légende, obligée d'entrer avec nous dans le monde de l'idée, grand progrès.





~~de l'idée, grand progrès!~~ — ~~Ton~~ Votre idéal était étroit, même le plus vaste idéal; et par suite exclusif, intolérant. ~~Ton idéal~~ il était variable, changeant, comme est l'esprit de l'homme; car ce n'~~est~~ était pas un véritable idéal; c'était toujours un nuage brillant, c'est à dire une ombre encore, qu'on prenait pour la lumière.

— « Comment entrerai-je dans l'idée pure, dans le sentiment du devoir en soi? Comment marcherai-je, n'ayant plus mes petits Dieux qui me soutenaient? Comment aiderai-je mon mari, ma fille, n'étant plus aidée moi-même? Je ne suis pas une savante. »

— Ne faisons pas semblant de nous méprendre. Chacun sait très-bien ce qu'il doit sacrifier. Il n'est pas nécessaire pour cela de se reporter à telle ou telle histoire de telle année de Tibère. Il n'est pas nécessaire d'étudier la philosophie allemande, de chercher chez Kant l'impératif catégorique.

Voyons, quels sont vos projets? Vous êtes riche, vous allez acheter une terre qui a un titre; telle forme d'impôt vous dérange, je le conçois; « Cela ne peut plus aller, mieux vaudrait mourir! » Le mari est paralysé. — Vous allez lancer votre fils, en faire un homme considérable; il ne sera qu'un citoyen dévoué, un vaillant soldat, un héros, peut-être!.. « La société périt! » Vous vous retranchez dans votre égoïsme.

— Vous êtes la femme d'un marchand, et je vous ai vu






il y a trente ans, renouveler vos robes chaque année, ou tous les six mois. Aujourd'hui, [vous avez un] besoin infini de variété, de luxe; sinon tristesse, aigreur, désespoir; nécessité pour le mari d'efforts insensés.

Vous savez parfaitement ce qu'il faut sacrifier. Ne dites pas, comme Colbert: « on ne peut plus aller! » Non, on ira tout de même, si on a la simplicité de mœurs, le dévouement, la conscience. C'est déjà beaucoup que la famille ne soit pas un obstacle.

« Mais moi, je suis étrangère aux affaires; je ne puis, ni aider, ni entraver mon mari. » — Vous pouvez beaucoup! Comment? Quand l'homme a fait une chose selon sa conscience et contre son intérêt, qu'il trouve sa joie au foyer! Voyez ce petit marchand: sa meilleure pratique lui dit: votez ainsi! mais il suit sa conscience. Il ne faut pas qu'il trouve une femme triste, aigre; mais qu'elle lui donne la main, qu'elle lui dise: merci! — Si la fille voit cela, si elle le comprend bien et qu'il lui vienne des larmes, tout est bien, c'est l'éducation. Celle qui voit souvent de telles choses prend un cœur royal, et ce n'est pas assez d'être roi pour la mériter.

A l'approche des grandes crises, il faut se serrer, Messieurs, unir la famille, concentrer les forces, élargir les cœurs. Nous ne laisserons pas les femmes

à l'arrière-garde, à la garde de l'ennemi. Nous les emmènerons avec nous, dans la voie nouvelle.

Que voulons-nous? Être justes, grands dans la justice; rien de plus, rien de moins. Qu'elles laissent les petits pénates de pierre et de bois, qui ne sauveront personne, aux temps qui approchent. Qu'elles viennent avec nous, leurs maris, leurs pères, c'est leur place dans les dangers. Alors, nous remercierons tous ces ennemis lointains dont on nous menace; nous remercierons le péril, s'il finit ce triste divorce, s'il nous rend l'unité de la famille, sans laquelle nous n'aurons jamais l'unité de la patrie. Merci, excellents ennemis! Sans vous, peut-être, nous serions restés languissants, divisés d'esprit. Nous n'aurions pu retrouver ni la solide amitié fraternelle, ni le foyer, ni l'amour.

—

Cours de 1850
11e Leçon.



6 mars 1850

44 r

Contre la Fantaisie.

La légende a peu servi ; mais, au défaut de légendes qui a fait l'idéal poétique ? Les grands poètes aussi sont les précepteurs du peuple.

Entre les époques de foi (le Moyen âge, la Révolution), qui n'ont pu donner la légende, il y a une longue période intermédiaire : la Renaissance, le triomphe de la fantaisie. La première Renaissance, Dante et Pétrarque, la seconde, Shakespeare et Cervantès n'ont-ils pas, au défaut de ~~précepte~~, donné un idéal dont les préceptes peuvent être déduits ?

La fantaisie est-elle identique à l'art ? Non, beaucoup d'artistes ne sont pas fantaisistes. Un trait particulier [distingue] ces grands hommes : [ils] sont hommes de lettres, chose inconnue aux époques fortement vivantes, harmoniques : Eschyle [n'était] pas un homme de lettres, [mais] un grand citoyen ; Beethoven [n'était pas] un ~~grand~~ musicien seulement, mais un grand citoyen, comme on a dit dans un livre naïf et profond, qui m'est trop cher pour en parler.

La fantaisie [est-elle] identique à la liberté ? Voyez ces hommes de liberté ; qu'ont-ils créé ? Comment

ont-ils fait et refait la femme? [Par la] fantaisie.
Voilà Dante aux solitudes du Frioul, Pétrarque à Vaucluse, Shakespeare aux forêts de Robin Hood: [sont-ils] libres? Non. La fantaisie prend le fil des mains mêmes du christianisme.

Le christianisme, pour transformation dernière en 1200, a donné la Vierge. Dieu le Père est oublié, le Christ éclipsé, et la Vierge est tout. Eh! bien, la fantaisie va commencer par la vierge. Le Christianisme donne son poème en 1300, dont le Dieu n'est pas le Christ, mais une femme, une Vierge, identique, comme fut le Christ, à la raison éternelle.

Un professeur catholique a parfaitement ~~démontré~~ établi que Dante est le poète de St Thomas, poète orthodoxe et catholique. L'Eglise a donné Marie en 1200, et Dante donne Béatrix en 1300, Béatrix, ~~la~~ raison éternelle, lumière et béatitude, Béatrix, ~~d~~ Portinari, aimée de Dante à 12 ans, morte à 25. Il y a donc aussi la seconde face en elle, l'individu, la passion individuelle. Ainsi la fantaisie entre dans son royaume, non par surprise, mais par la grande porte légitime, par la porte de la grâce, qui est la fantaisie de Dieu, si j'ose dire.

Dieu a choisi, élu, une vierge de Judée; il l'a mise sur l'autel. la femme non la famille. La „sainte famille " est un mot impropre: l'homme

ici n'est point le mari ; l'enfant n'est pas le fils de l'homme ; ce n'est pas une famille.

L'élue de la fantaisie, la femme a aussi sa fantaisie, ou comme femme ou comme vierge. Vierge, elle aura la fantaisie de l'être de plus en plus ; elle ira, sublime et stérile, se perdre dans l'éblouissement de la lumière éternelle. Femme, elle aura la fantaisie d'aimer hors de la loi, de faire un élu, et le choisira indigne du moins inférieur de condition [(Béatrix, la dame de Coucy)].

Vous sentez ici le glaive, la famille divisée. Jamais vous ne fonderez ~~se~~ une société sur ce qui est le divorce. . . . . .



Echappés de l'Eglise, ils s'enfuient très-loin ; ils ne s'arrêtent pas dans les foules ; ils ne sentent pas Dieu dans la cité, ils fuient aux forêts, au désert.

Dante a fait la sienne Dieu, il l'a perdue au ciel, et il ne s'en console pas.

Pétrarque, battu d'un vent éternel, va, errant, d'Italie en Provence de Provence en Italie, suivant le noble idéal de la beauté harm[onique] d'ici-bas qu'il a vu aux jours de Pâques entouré de son mari, de ses enfants, et il ne se console pas :

« Cruelle, ingrate servitude; j'ai brûlé tant qu'elle a vécu, et maintenant, je vais pleurant sa cendre.

Mais voici aux forêts du Nord, sous la feuillée de Robin Hood, une fraîcheur nouvelle, qui va, ce semble, enfanter la vie. Qu'est-ce que Shakespeare y voit, y cherche? L'illusion, la maïa. Quel principe? Il chante la victoire du protestant sans être protestant. Quelle nationalité? [Il est] anti-anglais. La nationalité elle est dans l'industriel solitaire (Robinson); la nationalité, elle est dans Milton, dans les mémoires du Long Parlement, dans la dure famille de Clarisse Harlowe, cette longue et terrible histoire que Richardson écrivit dix ans, sans desserrer les dents. Shakespeare a créé pour l'humanité, non pour l'Angleterre.... Il ne pleure pas, mais il est triste .... C'est qu'il n'a pas fondé encore.

Plus de lumière dans Cervantès. Nulle équivoque; pureté, lumière. Voyez lorsque Cardinio rencontre Dorothée, la femme du grand seigneur qui lui a volé la sienne, il la protège et se fait son chevalier. Nous sommes ici à la porte d'une société meilleure . . . .

Ils n'ont pas [l']autorité; nous avons [l']

l'autorité et le droit de la foi nouvelle. Point d'élus avant les œuvres; mais chacun, par ses œuvres, ~~a été~~ devient élu. L'antique fatalité, déguisée sous le mot doucereux de la grâce a été brisée, et cette pierre de la société moderne a été posée: le droit est le souverain du monde.

Ainsi la fantaisie, une fois sortie de la religion fantaisiste de la grâce, fuyant de l'église, s'est enfuie aux forêts! Elle a délaissé l'autel domestique, les murs sacrés de la cité! Nous, nous y rentrons, avec des objections graves contre les fantaisistes.

Deux choses nous y ramènent: la justice et la générosité. Non, non, point de joie solitaire, [point de] ces âpres plaisirs de moines, car ils sont moines encore. Dieu est aux forêts sans doute, mais combien plus parmi les enfants des hommes! [Combien plus] dans la cité, dans la famille! La fantaisie l'a cherché dans les trois mondes, et il était au foyer!

Mais le foyer, qu'est-ce que c'est? C'est la solide pierre où se trouvent et les pénates, et les dieux de la cité; c'est la flamme qu'une main de femme, sage et pure, nourrit la nuit et le jour. N'écartons point, comme les théologiens, la femme des choses du culte; elle est elle-même une partie du culte, la fleur qui pare le temple, et l'homme en est la lumière. Nous ne pouvons l'éloigner de l'autel, car elle est l'autel aussi.

Cours de 1850
12e leçon

Mercredi 13 mars 1850.



Ni famille, ni état, ni religion n'existaient. Elles vont commencer.

[Préludes de la leçon].



Qu'avons-nous voulu? Nous avons voulu, avant l'aube et l'heure du réveil, avant que la journée de travail se commence pour l'Europe, examiner les forces et le cœur de celui qui va travailler. Demain, [nous nous mettrons] à l'ouvrage; aujourd'hui, regardons si sa force est bien entière, si elle n'est pas divisée et dispersée, s'il n'a pas d'obstacle secret, une épine invisible.

Oui, il l'a, et près du cœur.

Tous nos côtés féminins, nos hésitations, nos lenteurs à nous mettre en route, ont un auxiliaire au foyer. Chaque fois que nous nous souvenions de nos pères, que nous serions près de suivre l'élan naturel de la France, le drapeau de la fraternité et du sacrifice, une voix douce et chère nous a dit : « Mon ami, réserve-toi. Attends seulement que ton commerce soit un peu prospère; attends que ton fils soit élevé, ta fille dotée; attends dix ans, attends vingt ans » — Et alors sans doute, quand tu ~~auras~~ as dépensé ton énergie, ta flamme,

dans les choses d'intérêt personnel, alors sans doute vieux, riche et lourd, tu auras le loisir d'être un héros.

« Tu veux le bien, d'accord, mais commence par les tiens. Tu vas t'inquiéter de ce qui est loin, songe au plus près d'abord. Qu'est-ce que tu vas chercher hors de ta maison ? » — Une maison solide, ô femme, la nôtre, s'écroule ! — « Que vas-tu chercher dans les champs, hors de ta ville natale ? et pourquoi m'entraînes-tu hors de ces murs où nous avons vécu, aimé ? » — Ces murs, cette ville, ô femme, retourne-toi, regarde ! Ta ville est en flammes, ton temple s'affaisse avec tes Dieux ruinés.

Qu'est ce que tu regardes toujours derrière toi, immobile comme une statue de marbre ou de sel, comme la femme de Loth ? Viens, regarde devant toi, appuie-toi sur moi. Marchons, voilà une lumière meilleure que les flammes de Sodome, voilà le vrai soleil qui luit, qui déjà illumine les murs naissants de la cité nouvelle. Quelle cité, quelle maison ? Celle de la fraternité !

La beauté du temps présent, c'est que personne ne peut se sauver à part des autres ; tous sont embarqués dans la même aventure pour périr ensemble, ou survivre ensemble. Nous ne pouvons plus,

chacun dans un coin, dire pendant l'orage les patenôtres égoïstes de l'intérêt et de la peur : « Seigneur, sauve-moi tout seul ! ». Non, seigneur, sauvez-nous tous, et sauvez les autres encore avant moi !

Ainsi parlera l'homme ; il essaiera d'enlever la femme aux vains regrets du passé. Il n'y a ni passé, ni présent. Il y a Dieu et la Justice, qui ne changent pas. C'est à quoi il faut s'attacher.

Ce regret du passé, est-ce uniquement tendresse, excellence de cœur ? Dans une spirituelle esquisse de Véronèse qui est au Musée, je vois au loin la femme de Loth, et de près la fille, appuyée sur l'ange, et qui se traîne, qui s'arrête encore pour remettre sa chaussure, pour ne pas marcher. Elle ira, bon gré, mal gré ! Ce qu'elle regrette, n'est-ce le plaisir ? La terre brûlante qu'elle foule, est-ce bien par amour du passé, qu'elle ne veut pas la quitter ? Non, c'est le plaisir encore qui l'attache ici.

Ainsi, pour parler plus clair, cette religion du moyen âge, que vous opposez à la foi nouvelle de la Révolution, est-ce la croix que vous y regrettez, les austérités, les macérations ? Non, c'est un certain ensemble de mystères et de rêveries ; c'est




le plaisir qu'a la femme de parler d'elle-même et, dans une humilité coquette, de montrer son cœur; c'est le côté mystérieux de la fantaisie et de la grâce. Élue, environnée de la grâce d'élection, agréable à Dieu selon ou contre la justice, elle agit selon ce principe, elle aime un élu du caprice. La grâce du moyen âge, étrangère à la raison; la fantaisie de la Renaissance, qui diffère moins qu'on ne croit de la grâce, voilà le royaume de la femme. C'est par un effort qu'elle arrive à la justice. Vouloir n'être aimée que pour son mérite, et n'aimer que celui qui le mérite, là est son grand sacrifice. C'est pour elle changer de nature que d'admettre ce principe souverain de la Révolution.

La femme jusqu'ici est contre-révolutionnaire. elle aime tout don fatal: la beauté, la noblesse. Mais quoi! elle ignore donc qu'on peut se faire sa beauté, qu'on peut se faire sa noblesse? Voilà la différence de l'ancien monde et du nouveau: l'ancien dit: fatalité, être fatalement; le nouveau dit: liberté, agir librement. Dieu a dit dernièrement ((c'est le sens de la Révolution): Non, je ne suis pas un tyran qui crée pour qu'on n'y change rien; je suis un père, qui vous donne plus que l'être, qui vous donne la faculté de vous créer vous-mêmes.

Cours de 1850.

Jeudi 15 mars 1850.





Qu'ai-je dit, qu'ai je voulu dans nos derniers entretiens? Parler contre l'art et la Renaissance? Nullement. J'ai dit seulement que la fantaisie de la Renaissance, son caprice, avaient continué le moyen âge.

Tout cela est fini; adieu! Salut à la réalité! Nous avons passé la portes des songes [après avoir] longtemps resté sur le seuil; mais enfin [nous l'avons] passé; et il n'en coûte pas un soupir à nos cœurs...

Non, femmes, ne restez pas là! Cette ville, ce temple, cet autel, vers lequel vous vous tournez, regardez comme ils s'affaissent; la ville est en flammes. Ne restez donc pas, comme une statue de marbre ou de sel, à regarder ce qui périt. Regardez plutôt la lumière qui éteint les fausses lumières, la lumière qui illumine les murs naissants de la cité nouvelle de justice, de fraternité.

Convenez d'ailleurs qu'en ce moyen-âge, vers lequel vous tournez encore les yeux, ce n'est pas la croix, l'abstinence, que vous regrettez; ce ne sont pas les côtés lumineux que vous regrettez dans l'église ce sont les angles obscurs.

Venez plutôt dans la lumière dans le jour de la loyauté. Le foyer brille honnête et pur; la place publique, inondée de lumière, appelle les fêtes nationales; venez, soyez la bienvenue, et que ce soit pour toujours! Passez, vous aussi la porte des songes

Vous aussi, ne regrettez rien.

Qu'est-ce que nous regretterions? Voilà qu'au moment où tant d'hommes languissaient, penchaient la tête, soupiraient la décadence, un monde jeune, immense, invincible, sort du sein inépuisable de Dieu. Dieu dit : « vous avez cru avoir la famille, la religion, la cité ; eh! bien, non ! à peine une ébauche de tout cela, une ombre obscure. Tout cela va commencer. »

La famille, vous en avez deux choses, le matériel, à savoir : le ménage, la race. mais la vraie famille, nullement. Le Christianisme, ne sachant élever la femme, s'en était défié, l'avait écartée, en sorte que, plus délicate et plus raffinée, la famille chrétienne était devenue moins nette et loyale que la famille antique. elle s'était nuancée de teintes romanesques, encore plus que poétiques. Et quelle femme, parmi ces subtilités dangereuses de la confession, de la direction, osera prendre la devise antique : j'ai vécu pure entre deux flambeaux !

Non, la famille n'est pas sérieusement commencée. la base de la famille, c'est la confession mutuelle des époux, étrangère au monde chrétien, c'est l'éducation mutuelle, la communication complète du meilleur de l'être, de l'âme.

Quelle sotte aristocratie de tenir l'homme à part dans la région des choses de l'esprit, et la femme à part [dans la région des choses du cœur] ! Division

impossible ; l'esprit a toujours son jeu libre et son action. Cette personne que vous croyez tenir aux soins du ménage, sans préoccupation des idées, elle aura ses idées, à elle, les idées, les inquiétudes qui mènent à la passion. Si ce n'est l'amant, c'est le prêtre. — « Elle n'ira que de la maison à l'église » — Mais c'est bien assez !

Et comment voulez-vous, s'il n'y a communauté d'idées, qu'il y ait communauté de vie morale, d'efforts ou de sacrifice ? Comment s'entendront-ils sur l'éducation des enfants ? Elle tirera en arrière, lui en avant. Comment s'entendront-ils sur la mesure des sacrifices, du patriotisme ? Cette femme qui ne sait pas qu'elle a une patrie, et ce que la patrie a le droit d'attendre, comment verra-t-elle sans douleur ce que son mari fera de bon, de désintéressé, de grand, aux dépens de la famille, pour la famille commune ? Non, le mariage, c'est l'union complète, absolue, des idées, des sentiments ; mais, pour que deux êtres aussi différents que l'homme et la femme arrivent à un même but, il faut une éducation très-spéciale pour chacun d'eux, spéciale dans ses moyens, identique dans ses fins. Tant que cette éducation pour assimiler d'avance ceux qui doivent être unis, n'est pas trouvée encore nous n'avons qu'un commencement d'union, une ombre de famille. Maintenant, le premier pas, c'est d'avoir l'idée précise, le second, c'est d'avoir les

moyens; L'idée, c'est le droit égal, l'égalité des deux êtres; les moyens, c'est une éducation dirigée vers un tel but.

Si la famille n'était pas, la Religion était elle jusqu'ici? Les religions, [oui ?]; mais la Religion était impossible, pourquoi?

La Religion est une bénédiction, et elles se maudissaient toutes. A tort: toutes ont vu une face de Dieu, et chacune a droit encore, ainsi l'Inde par l'amour de la nature inanimée, par la victoire du Bien [sur le Mal]; être pur pour être fort. — La Religion n'était pas fondée sur la justice. On croyait que la justice était un accessoire inférieur de la sainteté; qu'elles pouvaient être en opposition l'une à l'autre; mais une sainteté non-juste est une sainteté non sainte, un néant. Par exemple, la doctrine qui damne tous pour un seul, et sauve tous par un seul est une religion non juste, donc une religion non religieuse, ou une religion non-religion.

Si la justice est la base unique de toute perfection humaine, sans quoi nul homme, loin d'être parfait, ne peut aspirer aux moindres mérites d'hommes, combien plus est-elle la base de toute perfection divine! Former cette supposition hardie, téméraire, impie, que Dieu peut se passer de justice, c'est avouer que Dieu est vide du premier élément divin, que Dieu n'a pas même la moindre trace

de divinité, négation vigoureuse de toute idée de Dieu, attaque violente contre Dieu et sa suppression réelle, athéisme au nom de Dieu !

Mais, grâce à lui, cette ferme pierre du droit, sur laquelle est bâti le monde, le monde de la famille, de la religion, de l'État, cette base universelle, sans laquelle tout est tremblant, cette pierre, cette base, nous l'avons, ces jours-ci, exhumée de la terre, ce rude laboureur, la Révolution, l'a trouvée dans son sillon.

Elle n'a pas bâti, la Révolution, mais elle a trouvé la pierre sur laquelle on bâtira. La famille est possible, maintenant, et la religion est possible, et l'État est possible !

Ayant cette bonne pierre solide nous pouvons mettre dessus, sans crainte que l'édifice bouge, et le foyer, et l'autel, et l'autel de la cité ! Toutes les sociétés du monde avaient été bâties sur l'idée de classes. Celle de 89 est la première bâtie sur l'identité de l'homme, sur son droit égal ; c'est la première société juste ; donc, la société, car la société n'est que la justice dans l'ordre civil.

Juste, ou du moins la première qui ait voulu être juste. Volonté, effort immense vers l'égalité, impuissant encore, parce qu'elle ne savait pas bien son principe ; impuissant, parce que la France, ayant trop devancé le monde, comme les anciens prophètes, fut traitée comme les prophètes. La France n'échappa à la






mort que par une terrible convulsion où personne ne reconnut plus ~~ses~~ principes la justice. Dans ce violent possédé qui se tordait, on ne distingua plus ce qu'il avait pourtant encore, la vraie image de Dieu. — Impuissant, parce que combattue de toutes parts au dehors, l'homme de la Révolution eut un combat plus cruel encore au-dedans. La Révolution eut contre elle, au foyer, la révolution domestique : la femme n'avait pas été associée aux pensées de l'homme. La société recueillit les fruits amers de ce divorce ; elle avait été injuste en tenant la femme à l'écart ; elle en fut punie, en ce qu'elle ne put lui communiquer la lumière de la justice. La femme se rejeta violemment en arrière vers le monde de la grâce, de l'arbitraire, du caprice. Les saintes et héroïques maximes de la Révolution : à chacun selon ses œuvres, elle ne la comprit pas.

Ainsi la famille, ainsi la religion, ainsi l'État sont restés jusqu'ici également impossibles ; [ils ont] toujours [été] bâtis faiblement, bâtis comme en l'air, étayés à droite, à gauche ; mais au-dessous, quoi ? Peu, ou rien.

Nous, c'est le contraire. Nous n'avons pas l'édifice, mais nous avons la solide pierre qui lui sert de fondement. C'est la famille d'abord qu'il y faut poser, Messieurs ; la famille juste, et tendre





parce qu'elle est juste. La justice dans la famille, c'est la communication complète qui, de deux êtres, en fait un seul, communication, échange, et confession mutuelle de la pensée civique, et religieuse. C'est l'unanimité de cœur qui rend possible le sacrifice aux idées. Sacrifice impossible aujourd'hui : regardez bien pourquoi l'homme ne peut pas marcher : c'est qu'il n'a pas sa force entière ; à chaque pas en avant, une main chère et douce le tire en arrière. Regardez bien, il a un obstacle en lui, une épine, et près du cœur.

C'est une erreur d'autrefois d'opposer la justice et la tendresse. La famille n'est tendre qu'autant qu'elle est juste, c'est à dire, autant qu'elle implique la communication de tout sentiment, de toute pensée.

Que doit faire l'homme ? Dire : je serai juste ; juste envers moi-même, ma femme, qui est moi aussi, lui donner ce que j'ai vraiment, mon âme, ma pensée, mon idée sans réserve. Oui, je serai juste, et, la rendant juste, tout me ~~sera~~ deviendra facile. Ma fortune, je l'appuierai sur la fortune publique ; mes enfants, j'associerai leur sort à celui de la patrie. Nous ne voulons pas être sauvés seuls, mais bien avec tous. Nous nous embarquons sans réserve sur le vaisseau de la France ; nous faisons au dernier vivant avec la France





Ce qui retenait ma femme dans les voies moins élevées, c'était sa tendresse limitée aux enfants, à la famille. Eh! bien, cette tendresse, elle s'étendra et s'agrandira, quand je lui aurai montré le tableau douloureux du monde. Quel cœur de femme ne serait ému, et quels yeux vides de pleurs [ne se rempliraient], en voyant toutes ces nations enchaînées tendre les mains à la France en voyant de Hongrie en Pologne, en Sibérie, jusqu'au Kamtchatka, tous ces hommes, l'oreille ~~penchée~~ à terre pour tâcher d'entendre de loin un petit bruit d'espérance un léger souffle une voix de la France réveillée?

Je me figure que dans ces régions de la mort où le soleil, pâle comme l'esprit des tombeaux, apparaît à peine, sous l'implacable vent du Nord qui blesse et déchire sans cesse comme le fouet des bourreaux, qu'il y a peut-être quelque compassion dans les bourreaux même et qu'un de ces misérables esclaves attachés à la garde des proscrits se hasarde, en bravant les plus horribles supplices, à venir la nuit leur dire la nouvelle, cette parole : la France n'est pas morte encore; ce jour là, quels que soient vos sacrifices, n'en serez-vous pas payés?

Messieurs, dans les grandes circonstances où nous sommes appelés, j'espère que, nous et les nôtres, nous emporterons comme un talisman, un tout puissant viatique, ce que la responsabilité du monde

60v

~~pèse~~ pèse encore sur nous. Prenons de grandes pensées, dignes de vous, des pensées de justice et de générosité. Elles vous suivront, vous soutiendront et vous rendront invincibles. Et si, le soir, avant la bataille, comme à la veille de Jemmapes, la nourriture manque, le pain, la justice de votre cause vous affermira et conservera vos forces. La justice, c'est le pain des forts. S'il vous faut un cordial, la générosité, la pitié pour les maux du monde, vous ranimeront le cœur. La pitié généreuse, héroïque, c'est le vin de Dieu.




---

Cours de 1850 . Sec. sem.
1ère Leçon

18 avril 1850.



p. 62 x

Nulle révolution solide, n'ayant pas atteint la famille.

—

Pour comprendre le mouvement, il faut n'y pas être. Ce n'est pas du fonds du tourbillon qu'on juge le tourbillon, qu'on en observe l'effet, qu'on en calcule la vitesse.

Qu'ai je fait? J'ai jeté l'ancre au fonds de la Révolution, époque profondément sincère, époque creusée profondément, qui a dévoilé au soleil les fonds inexplorés de la nature humaine, et de là, remontant, descendant, j'ai pu observer le courant qui nous entraine.

Oui; chaque fois que je vous quitte, que je me sépare de cette scène mobile et vivante, je retrouve cette base fixe; et me raffermis. et chaque fois que j'ai affermi mon cœur à la base des principes, je reviens avec bonheur rêver au milieu de vous. Cette vie mixte est heureuse, et j'en remercie la Providence. Seul et travaillant toujours, je me courberais sous l'influence exclusive d'une spécialité; toujours mêlé à la foule, je laisserais ma vie aux occasions du jour, elle m'échapperait comme le mercure que vous pressez dans la main; il fuit, et si vous aviez de l'or dans cette main, vous le retrouvez brisé! Ici, par un rare bonheur, c'est le peuple, ce n'est pas la foule; je veux dire: un peuple complet, une lyre où toutes les cordes humaines

sont représentées. Aussi, Messieurs, votre présence, vos communications, ne me produisent nulle dispersion d'esprit; je vois ici l'unité humaine.

Vous aussi, Messieurs, venant au Collège de France, vous y trouvez des éléments considérables pour unifier votre esprit. Les grands hommes qui l'ont fondé ont trouvé le monde double, et ils l'ont fait un. Double de méthode: une pour les sciences naturelles, une pour les surnaturelles; ils ont tout ramené à la nature. . . . .

Oui, Messieurs, c'est ici la capitale de l'unité et de la libre unité. J'ai pris soin de lui conserver ce caractère, en assujettissant l'histoire à la philosophie. L'Histoire est la servante de la philosophie; l'intérieur doit dominer l'extérieur. Un des mauvais symptômes de la Restauration, c'est la prédominance de l'Histoire; époque matérialiste. Moi, je n'y consentis jamais, et je protestai pour l'accord de l'idée avec le fait, par mon vieux Vico d'abord, comme traducteur; vingt ans après, par mon livre du Peuple, où j'ai été moi.

L'intérieur, Messieurs, l'intérieur! Laissons les surfaces, entrons, pénétrons, labourons profondément.

Vous dirai-je ce qui me frappe? C'est le caractère extérieur et superficiel de nos révolutions. Chacune amène à la lumière, à la vie sociale une classe nouvelle d'hommes; une idée surgit, nouvelle ou sous






une forme nouvelle ; mais le cœur, a-t-il changé ? Cette idée s'exprime en lois au profit des nouveaux-venus ; mais ceux-ci sont-ils véritablement des hommes nouveaux ? J'en doute : je les vois s'empresser de revêtir la défroque de leurs devanciers, leurs idées, leurs vices. Des nobles, messieurs, toujours des nobles, voilà le fruit de chaque révolution !

Si nous essayions, cette fois, de ne plus refaire de nobles ! Comment ? Par des lois, par une nouvelle forme politique ? Oui, mais surtout par notre propre législation intérieure, en réglant plus sérieusement la république de notre âme.

Le caractère du noble, c'est de vivre noblement, c'est à dire de ne rien faire. Ici, dès qu'on a quelque épargne, on vit noblement. Le caractère du noble, c'est de courir de haut les surfaces, et de n'appuyer sur rien, c'est à dire de rester superficiel, inutile. Le caractère du noble, c'est de ne pas vouloir raisonner, mais tout d'abord d'en appeler à la force, à l'adresse, sinon au courage, et de tirer en sûreté.

Cette classe fleurit toujours en France. Je vois des gens qui font peu [de chose] le dimanche, rien le lundi, qui, le mardi, ont peine à se remettre à l'ouvrage ; ces gens là, ce sont des nobles. Je vois des gens qui sont à Paris pour étudier et qui se





proviennent, et fument, sauf un mois, [où ils donnent] un coup de collier. ces gens là, ce sont des nobles. Et cela, du plus haut au plus bas. Je vois, parmi nos amis, des hommes généreux, prêts au sacrifice, cependant [ils font] peu de travail, [ils sont] incapables de sacrifier telle habitude élégante, tel plaisir aristocratique. Ceux-là, ce sont encore des nobles. Et dans le plus bas aussi : une chose à observer chez les domestiques, c'est, malgré l'envie qui leur est naturelle, l'admiration de la richesse. Voyez l'homme qui a servi, qui rentre sous-officier seulement, est-ce un citoyen qui rentre ? Le plus souvent, c'est un noble ; c'est la noblesse d'épée.

Allez maintenant, faites des révolutions ! Si vous n'atteignez pas le fond, vous n'aurez rien fait. Elles restent, ces révolutions, non seulement stériles, mais boiteuses et faussées.

Quand la liberté de penser commence à poindre, la ~~femme~~ femme n'avance pas, la femme avance ; la famille est brisée, le prêtre [est] plus absolu peut-être sur la moitié qu'il a gardée. — Quand les bourgeois des villes achètent les seigneuries, [il y a un] progrès sans doute ; une classe plus nombreuse arrive à la propriété ; les fiefs plus divisés, moins puissants, permettent l'ordre ; mais ces nouveaux seigneurs, moins haut placés, pèsent de plus près, et

plus lourdement peut-être. Lisez les Mémoires de Fléchier : Barbarie terrible de la petite féodalité avant Louis XIV ; au siècle suivant, mœurs effroyables d'un seigneur breton. — La Révolution arrive, proclame le droit et le réalise, distribue la terre. Voilà les bandes noires qui dominent les ventes ; les ligues des gens d'affaires ou achètent, ou prêtent à l'acheteur, l'épuisent et restent maîtres. [De là] une classe immense de nobles propriétaires, à quoi l'Empire ajoute ses nobles d'épée, 1820 ses nobles manufacturiers, 1830 ses nobles de banques, de chemins de fer, etc.

Maintenant, verrons-nous surgir une société plus fraternelle ? Si elle est encore dans les lois seules, non dans l'âme, dans les principes et l'éducation, cette société ne sera que l'ancienne plus étendue. Si cette société ne devait avoir pour principe qu'un désir d'amélioration de fortune personnelle, elle n'avancerait pas beaucoup. Nous avons vu, dans les derniers temps, des revirements incroyables : des hommes, par cent mille, voter dans un sens, et tout à coup dans un autre. N'est-ce pas là un sujet d'étonnement ? Visiblement, l'âme est flottante ; elle n'est pas fortement assise. La Révolution de 89, malgré ses variations, n'a pas offert un tel spectacle.




Nous avons encore un moment à nous pour nous reconnaître, descendre en nous, nous assurer d'une base morale. Ne croyons* pas que nous mettrons l'ordre dans une société, si l'ordre n'est pas en nous. En nous: je n'entends pas par là l'individu, j'entends le cœur double, l'homme et la femme, la famille. L'homme doit toujours être pris double, pas autrement.

Il ne s'agit pas d'une réforme à part, d'un progrès à part, mais d'avancer l'un par l'autre. Vous n'aurez pas l'unité du cœur, ni le pouvoir de réunir vos forces aujourd'hui dispersées; vous n'aurez pas le pouvoir de mettre l'unité dans l'Etat par l'établissement d'une société vraiment fraternelle, si d'abord vous n'écartez l'obstacle que vous avez en vous et chez vous.

Eh! malheureux, que parlez-vous de mettre la fraternité entre les classes d'hommes? Vous ne l'avez point chez vous, votre foyer est brisé Je vais vous voir le dimanche; où est votre femme? A son temple — Vous n'avez pas le même Dieu. Pourquoi ne vous suit-elle pas? Ne serait-ce pas qu'en effet elle ne voit pas en vous un principe à suivre? Comment suivrait-elle votre étoile? Vous ne la voyez pas vous-même.

Eh! bien, je vais vous la montrer, qui brille

là bas, et vous n'avez qu'à marcher; et votre femme vous suivra si elle peut dire: « mon mari suit Dieu ».

L'étoile du monde moderne, elle s'appelle la Justice. L'astre douteux du moyen-âge, la Grâce, l'arbitraire de Dieu, s'y est absorbé.

Il faut lui dire: je vais entrer, par des sacrifices infinis, et sans compter, dans un monde de justice. Je n'ai pas suivi encore, je vais suivre la grande voie de Dieu et de la raison. Viens, toi aussi, et sois juste. Comment croirais-tu te dispenser de justice, en suivant à ton caprice le vieux sentier demi-obscur qu'on t'a nommé celui de la sainteté?

Voilà ce qu'il faut dire à la femme, et elle le comprendra. Rien sans elle, et tout par elle. Nul changement dans l'État, sans changement dans la famille, et celui dont elle a besoin aujourd'hui, c'est d'exister.

La femme est le grand médiateur, dans la vie et dans l'idée. Il ne s'agit pas pour elle de fuir au couchant, quand l'homme va au levant, de s'obstiner sous les voutes du temple qui croule. C'est à l'homme à la prier de répondre sa puissance. Qu'il ne se flatte pas de fonder une société sans elle. Il dépend d'elle, et par l'amour, et par le gage politique qu'elle a dans les mains, par l'enfant qui est l'avenir. La société à venir est dans la main

de la femme, et l'homme n'y peut rien que par elle. S'il ne regagne la femme, il reste sans action, sans efficacité sociale; toutes ses révolutions sont vaines. Comment la regagnera-t-il? En devenant digne, grand par le cœur, vénérable pour elle, lui prouvant que Dieu est en lui




---

Cours de 1850 5e Sem.                                   25 avril 1850.
9e leçon





La femme moderne doit au foyer trouver la prière.

---

Il ne faut point d'endormeurs en révolution, point de gens qui flattent les tendances molles et oisives. Le plus grand hommage que vous rendrez à l'égalité, c'est de faire comme les travailleurs, c'est de travailler.

Je persiste dans les conclusion de ma dernière leçon quelque peu agréable qu'elle [puisse être]. Il faut, dans le temps où nous sommes, que chacun en se levant prenne les sentiments d'un bon et sérieux maçon qui veut, cette fois, bâtir. Or vous ne bâtirez rien au dehors sans bâtir en vous. Est-ce que vous ne voyez pas que, chaque fois, le vent emporte le meilleur de vos constructions? Vous construisez en sable, en misérable pisé, des constructions gigantesques que la pluie emporte.

Chutes terribles, immédiates, et dans la société, et dans les caractères! Le lendemain de chaque révolution, les plus avancées au progrès deviennent les plus rétrogrades. J'épargne le nom des vivants que vous nommez tous: le girondin Isnard, le montagnard Jean Bon St André, deux hommes en qui le fanatisme a été sincère, sublime, deviennent le lendemain les sous-préfets de l'Empire. Le caractère est ardent, la passion fermente bouillonne, et parfois jusqu'à l'héroïsme; les âmes ne sont point fondées.

Beaucoup de gens qui se croient les amis de la liberté semblent se dire tranquillement le mot absurde

88 mystiques : il faut attendre en attendant, c'est à dire ne préparons rien, et ne fesons rien ; nous serons héros à tel jour. Pour ceux qui n'ont point fortifié l'esprit ni le caractère, ce jour là ne vient jamais.

Je l'ai dit, et je le répète : nous trainons le mauvais héritage de l'ancien régime. Le gentilhomme est toujours au fonds de l'âme française, le gentilhomme, c'est à dire l'homme né et doué, l'homme en qui la nature fait tout, le favori de la nature, le fils de la grâce, qui n'a nul besoin de la justice.

Les misères de ce caractère sont celles-ci entre autres, de remettre beaucoup au hasard, de supprimer le temps ; précipitation et fatuité. .

Laissez moi le dire franchement : cette précipitation générale que l'on porte en tout ne tient pas seulement à la légèreté ; elle tient aussi à un sentiment fataliste qui nous reste du vieux monde : « la nature a ses favoris, tel je suis, et sans travail ; je l'emporterai dans tout, par mérite naturel, par force naturelle et fatale », c'est à dire que l'on se fie à l'extérieur, à la nature, à la fortune, à la grâce, non à soi, à ses efforts, à sa pensée intérieure. .

Toute pensée forte exige une incubation . . . .

Le lieu propre à l'incubation, c'est le foyer, s'il est digne de ce nom. Le foyer n'est pas seulement l'abri du cœur et le repos après le travail, c'est le lieu du travail pour l'homme et le penseur. Là [est] la personne sûre, unie de cœur et d'intérêt . . . . celle qui

71v

est moins dans le métier, plus dans le sentiment et dans la nature; à qui [l'on doit] tout dire, hors les basses pensées. Contre les pensées du monde et des affaires, elle fournit la pensée de morale et de solitude. ... « Mais ne donnera-t-elle pas des conseils de faiblesse ! » — Non, si vous ne l'enfermez pas, si vous lui laissez voir la lumière, si vous lui révélez le monde. Elles aiment le grand, les résolutions généreuses; elles seront hommes par le cœur, en restant femmes par les mœurs. Bien loin d'exclure les femmes de la pensée publique, je crois que leurs défauts actuels tiennent à ce qu'elles sont loin de cette pensée. Elles sont charitables : pour le peu qu'elles voient, qu'elles voient le monde, elles prendront le grand esprit de fraternité. Elles aiment l'enfant : elles voudront qu'il ait une grande patrie, elles le destineront, le prépareront à cette patrie. Elles sont religieuses : elles prendront une foi plus haute à la grande cause qui crée et fait toujours le monde, quand elles la verront, par le sang des nouveaux martyrs, créer les nations, y fonder la patrie, lui donnant la légende, des saints, des dieux nationaux.

C'est là, Messieurs, au foyer même, que commence le culte. La femme le commence, et savez-vous comment ? [Le mari] revient des affaires, du monde, ou léger, distrait, ou soucieux pour tel intérêt personnel, minime. Elle, elle a lu, songé; et elle lui dit la légende du temps, les douleurs

volontaires, les sacrifices honorables. Tel patriote a péri, en Hongrie, tel en Italie... Voilà un homme qui revient à lui-même, oublie les pensées égoïstes, légères, qui se replace dans la pensée du monde, dans la pensée divine

Cette heure d'épanchement religieux, ce moment du mariage, comment, au moyen-âge, l'auriez-vous appelé?... Récit de la légende et litanies des saints. C'est dire assez qu'une telle convers[ation], c'est un acte de culte.

La femme a, dans le culte, la moitié, et plus que la moitié. Elle est une harmonie complète; l'homme est toujours une spécialité; toutes les fois qu'il perd l'idée de l'harmonie divine, il la trouve en la femme. Elle est toujours religion, soit, comme jusqu'ici, lui représentant la nature dans un miroir magique, soit, comme elle fera désormais, lui rappelant le monde moral, le monde du cœur, les douleurs des hommes. Elle est l'autel, elle est le temple.

Nous essaierons ~~de~~ plus tard de deviner quel sera, dans l'avenir, le culte public, et jusqu'à quel point la voix de la patrie deviendra celle de Dieu. Remarquons toutefois, dès aujourd'hui, qu'à côté de la prière générale et publique doit se placer de plus en plus la prière spéciale appropriée aux diversités.

Le progrès du temps est celui-ci : quoique le

monde avance dans la solidarité, l'individu et la famille vont se personnifiant. ~~Il faut~~ Imposer à cette personnification diverse une prière identique, générale, vague, c'est rendre l'attention même impossible, c'est réduire la prière à un vain murmure. Quand même on parviendrait à faire attention, ces prières sont étrangères au temps, empruntées, copies de copies, traductions de traductions. Ces prières sont éloignées de nous par le principe même qui les dicta, principe contraire au nôtre. La prière ancienne est une demande; elle attend tout du ciel, même la bonne résolution; la prière moderne est une promesse à Dieu.

Le moment, l'occasion naturelle, c'est celui où deux personnes unies de vie et de pensée se retrouvent après les soins du jour et leurs travaux divers, et s'unissent dans la haute pensée du monde et du bonheur du monde. Quand l'homme a donné ce qu'il doit au travail, à la subsistance, quand la femme lui ~~a donné~~ sert la nourriture du corps, elle doit trouver aussi un mot pour nourrir l'âme, relever l'homme en haut, obtenir de cet homme abattu peut-être, dont le travail aura déprimé l'âme, un retour aux hautes pensées, aux idées généreuses. Et c'est alors que son âme reprend vie, chaleur, fécondité.

Quelle eût été la prière dans les idées anciennes! « Seigneur, accordez nous de voir la liberté du monde! » Et la prière moderne : « Seigneur, nous la ferons. »

---

Cours de 1850 2e semestre                2 mai 1850.
9e Leçon





. . .

Imitez la nature; la fraternité suppose la paternité. Paternité mutuelle, patronage mutuel entre les égaux; échange mutuel des enfants...

L'apprentissage est mauvais aujourd'hui, n'étant pas un échange d'enfants. Ce système étendu sera la guérison du plus grand fléau du monde, la domesticité. Elle devient très-difficile [à cause du] progrès de la dignité humaine; elle deviendra inutile; la mère de famille fesant ses affaires elle-même emploiera utilement ce domestique volontaire, le jeune adopté, avec ses enfants...

Base excellente du compagnonage, dont on a dit tant de mal. Le tour de France, excellent, l'apprentissage, excellent, s'[il se fait] par échange d'enfants. On sait la mère des compagnons; mais on ne sait pas aussi bien le rôle que la mère a joué dans les corporations étrangères au compagnonage...

Cette quasi-maternité a eu des résultats étonnants. Tout le monde sait que Luther ~~qui~~, dans son violent génie, eut la chaleur et la tendresse, un sentiment très-vif des arts, de la musique surtout; eh! bien, ces qualités, il les dut à sa mère d'adoption, une bonne femme, veuve et riche, très-pieuse, très-vertueuse qui

nourrissait à sa table de pauvres étudiants. Tout le coeur de Luther se soulève dès qu'il prononce son nom — Les femmes, les mères, qui recevaient chez elles l'étudiant, l'apprenti, le compagnon, contribuèrent souvent beaucoup à adoucir les hostilités, les haines et les envies, le mépris mutuel des professions.

A ceux qu'elles nourrissaient ensemble elles donnaient un commun esprit ; mères de la famille naturelle, elles fondaient sans le savoir la famille artificielle.




. . . .

—

Cours de 1850 2e Semestre
4e leçon

Jeudi 16 mai 1850.

p. 77 r

[L'homme doit] retrouver pour la femme l'harmonie de la science.



---

Pourquoi les hommes vivent-ils à part des femmes ?
Voici un salon, on ne se dit rien le soir, mais on va se voir le jour, c'est-à-dire qu'on supprime les rapports d'idées ; on garde les autres.

Voyez au contraire, au XVIIIe siècle, la puissance des femmes, des salons. [Ce ne sont pas de] simples littérateurs [qui] viennent, mais les savants. Ils subissaient les interrogations des femmes, et leur répondaient ; ils y gagnaient de mieux comprendre les besoins génér[aux] de l'esprit humain, de sentir la nécessité d'un langage clair, d'être appelés sans cesse à l'explication des causes, de la cause.

En ~~ce~~ ce sens, le XVIIIe siècle [a été] éminemment religieux. Qu'est-ce que la religion ? La recherche de la grande cause....... Oui, ils furent religieux, les uns, d'une religion inférieure, ~~ivre~~ de la nature, ne sentant pas assez la cause, mais du moins cherchant dans la nature un souffle de Dieu, les autres : Voltaire, Rousseau, Montesquieu, inaugurant sur les débris de toutes les idoles le trône de la Providence.

Pourquoi furent-ils religieux ? Parce ~~qu'ils~~ que,

[illegible]






s'efforçant de répondre au besoin de la société tout entière, ils travaillèrent pour tous, pour les femmes et les enfants, répondirent à leur pourquoi, gardèrent le sentiment de la cause universelle. Ils n'ont pas eu l'orgueil étroit des savants, leur esprit de caste.

Pourquoi aujourd'hui la conversation est-elle impossible avec les femmes et les enfants ? L'éducation manque aux femmes. ~~& leur~~ Faut-il leur donner la nôtre ? Nullement. Faut-il leur donner une spécialité forte ? J'en doute. Elles ont deux forces, en quoi elles nous sont supérieures : elles sont fortes comme sentiment d'harmonie, fortes comme sentiment de la cause, elles veulent que tout leur soit présenté, non comme fait, comme phénomène, mais comme cause et cause vivante, comme génération et amour.

Le besoin des causes [est] un besoin sacré, le fonds de l'esprit, le fonds du cœur, [aucun n'est] jamais moins satisfait.

J'ouvre au hasard un livre du moyen-âge. Je suis satisfait : [il montre] d'abord l'origine du mal, [il applique] un remède à l'instant sur la blessure même. Il est vrai que ces ~~exploits tout~~ explications sont absurdes et n'expliquent rien, qu'elles se résolvent à chaque ligne par l'arbitraire, la partialité et l'injustice de Dieu ; mais enfin la bouche est fermée, croyance et silence. Pourquoi donc satisfaction ? Parce qu'il y a là harmonie quelconque d'un monde, et réponse

au besoin de cause... J'ouvre un livre municipal de telle ville du midi; [j'y trouve vois]. 1° l'Evangile, 2° l'histoire de la ville 3° ses privilèges; 4° son droit civil, en ce qui n'est pas romain... Voilà un homme très-instruit; mal instruit sans doute, mais l'âme contente et calme. Maintenant j'ouvre un livre moderne un livre de droit, je suppose. Nul sentiment de cause, ni cause logique, qui eût seule fondé, vivifié, ni cause historique, qui eût seule interprété. [J'ouvre] un livre de physique, d'histoire naturelle, de chimie: des faits, et les lois des faits; mais les lois sont des manières d'être, non des causes; c'est le comment, et non le pourquoi.

Le sentiment de la cause, du moins de l'énergie vitale, est ce qui féconde les sciences; la curiosité n'y suffit......

Rétablir le sentiment des rapports, faire graviter les sciences vers la grande harmonie, démontrer l'enchaînement général des causes, c'est religion. Où je vois l'accord des sciences, je vois la religion. je sens, pour ainsi parler, la recomposition des membres de Dieu

Toute science doit rentrer, pour être féconde, dans le sein de la religion. Comment? Non en s'encadrant dans les vieux cadres brisés. Voyez aujourd'hui l'état bizarre des écoles gothiques: leur supériorité est de vouloir expliquer la cause, de vouloir harmoniser. mais chaque jour cela leur devient de plus en plus impossible; de gré

ou de force, un peu de science entre. Ils ont beau boucher les portes, et calfeutrer les fenêtres, un peu de jour entre. Ils sont obligés de coudre à leur majestueux ~~et fa~~ ignorance un mauvais petit lambeau de science qui, d'une meilleure étoffe, fait craquer le reste.

Je me souviendrai toujours d'avoir vu au Capitole, au lieu le plus tragique du monde, deux choses amusantes : le sénateur, commissaire de police municipale, et le professeur de physique sacrée, c'est à dire d'hérésie orthodoxe. Jamais je n'ai vu un homme plus malheureux, plus embarrassé ; il avançait, reculait, osait, n'osait pas ; il admettait Galilée, Newton, mais jusqu'à un certain point ; il haletait soufflait, était arrêté tout court au milieu de chaque problème...

Quoi ! rétrécir, défigurer la science pour l'accommoder sans doute à l'étroitesse de Dieu !



. . . . .

C'est une funeste division que celle de nos écoles. Quoi ! l'école de médecine n'a pas l'enseignement du droit ! Quoi, l'école de droit n'a pas celui des sciences de la nature !... Je voudrais, au centre même de l'école de droit ces saintes images de la mort, pour ~~rappele~~ ramener les esprits de la scolastique à la nature, les tirer des arguties,

des mauvaises subtilités. Dressez à l'école de droit le trône de la nature, dressez à l'école de médecine l'autel de la moralité.

Voilà de la religion... Et que les écoles ne soient pas seulement pour les jeunes gens; pourquoi pas pour tous? Sont-ce des choses de métier qu'on apprend bien vite? Non, toujours, toujours!

J'ai une passion violente; j'aime, je hais. Ouvrez-moi les temples, je soupirerai peut-être, mais ouvrez-moi les écoles. J'entre aux écoles des sciences de la vie et de la mort, je reprends le calme et la force au souffle de la nature éternelle. La mort m'enseigne et me dit: respecte la vie, et si ton cœur est malade, je te guérirai demain. J'entre aux écoles de justice. Là un homme convaincu me dit mon devoir, le droit de mon ennemi, le droit de la France sur lui et sur moi; il m'explique comment ma patrie a jeté en bronze ces belles lois, il me dit la justice reine des mortels et des immortels, reine des faibles et des forts; il me rappelle ces temps qu'on a tort de dire barbares, où l'animal eut son droit. Je sors donc des deux écoles replacé sur mes deux pôles, la nature et la société, rentré dans la religion.

Des temples à côté des écoles! Des portiques autour pour rêver! Des écoles dans les temples! On

enseigna Dante dans l'église de S. Maria del fiore. N'est pas dans le duomo de Pise que Galilée fit une de ses découvertes?

Mais cette harmonie, cette vivification des sciences, ne se feront qu'autant que vous les aurez pénétrées du même esprit : la recherche de la cause, le sentiment de la cause universelle.

Qui vous tient isolé des femmes, des enfants, des illettrés? C'est qu'ils ont conservé le sentiment de la cause, aujourd'hui si faible en vous. Ils disent toujours pourquoi? et vous expliquez ~~au~~ comment. Réchauffez votre science de marbre et de pierre ; laissez que la vie y circule, qu'elle redevienne vivante et simple, qu'elle se refasse femme et peuple. Car, encore une fois, ce besoin populaire de cause, c'est un besoin raisonnable et scientifique. L'unité de cœur, de foyer, de cité, vous la perdez, parce que vous avez perdu l'unité de langue, de science et d'esprit.

La vieille doctrine, professée naguère encore par les éclectiques, c'est que la religion commence là où la science finit ; mais la science finit partout ; la chose sûre, la chose obscure, c'est la cause. Je la sens en moi, je ne puis douter, et elle est dans tout. On me décrit son procédé ; mais

elle, on ne l'atteint pas. C'est le mystère permanent, et partout le même mystère.

Nul ne peut tracer la limite des sciences de la vie et des sciences de la volonté. L'avenir des sciences nous dévoilera la volonté dans les êtres d'en bas, dans ce que nous croyons des choses. Non, il n'y a pas de choses ; je sens la personne partout, l'énergie vivante. . . .




---

Cours de 1850 2e sem. Jeudi 23 mai 1850.

3e Leçon p. 84




La femme, c'est le cœur, et elle veut partout le cœur. Elle n'entend rien à une science d'où est disparu le cœur et la volonté. Elle demande à chaque phénomène une cause vivante, une cause morale; elle ne reconnaît point de choses, elle veut partout des personnes; le cœur qui réponde au cœur.

La voici entre deux hommes; à qui se confiera-t-elle? Elle n'est plus un enfant, elle a traversé les premiers orages, elle est dans un de ces moments de halte où l'on regarde autour de soi, où l'on se demande qu'est-ce que la vie, le monde, où l'on se pose le pourquoi universel.....

Le laïque: « Madame, rien n'est plus simple. Le monde est une machine à vapeur, ceci agit sur cela, etc. ... » — « Mais, Monsieur, votre explication n'explique pas, vous oubliez le moteur. Votre machine à vapeur a un défaut, c'est qu'elle n'a point de vapeur. Il me faut une cause, et pour cause, une âme. Je sens dans le monde une chaleur vivante infiltrée partout. »

Le prêtre: « Oui, Madame, vous avez raison, le savant a tort. Il est une cause universelle; chacun de ces mouvements, c'est la main de Dieu. »






Ainsi Dieu, dans ce système, ne fait rien par voie générale, rien que par des actions de détail comme un ouvrier maladroit qui, ayant fait une machine, et ne sachant la mettre en train, fait chaque mouvement à sa place par un acte spécial.

.... Embarrassé, en contradiction avec tous les travaux de la science, il finit par dire : « la nature est peu, la nature n'est rien. Ces milliards de mondes qui roulent autour de nous et que Galilée, Newton, m'ont forcé d'admettre, il ne faut pas en tenir compte. Défiez-vous de la nature, madame ; rien de plus dangereux ; elle est corrompue dès l'origine. Ces créatures, oiseaux, fleurs, prenez garde, elles sont des agents de corruption. Le lis n'est pas assez pur, défiez-vous. La fleur des champs la marguerite, paraît simple, elle ne l'est pas, défiez-vous. Si vous voulez marcher dans la voie de la pureté, si vous voulez assurer votre âme chancelante dans la ligne du devoir, venez ce soir, venez en tête à tête avec telle personne non mariée, à telle heure de l'après-midi ! »

Ce n'est pas le conseil que le sage donnera. Il dira : « non, Madame, ne vous fiez pas aux hommes, ne vous fiez pas aux sages. Fiez-vous, dans vos orages, à Dieu et aux oeuvres de Dieu. On vous

défend l'Évangile, on vous conseille l'Imitation; eh! bien, l'Imitation est dangereuse elle même. Ce tendre tête à tête avec un guide spirituel est peu fait pour calmer l'orage. Lisez l'Évangile, livre très-saint et très-doux; seulement il a sa langueur, la langueur du moment où l'humanité entrait dans l'Empire, dans l'impuissance et le découragement. Voilà pourquoi je veux voir dans vos mains un évangile moins rêveur, un évangile d'action, l'évangile vivant du travail incessant de la nature. La nature n'est pas, comme ils vous le disent, un dangereux charme, un prodige sous la baguette magique, un caprice de sorcier. La nature est un bon et diligent ouvrier moralisé par le travail. Son maître et son moteur, c'est Dieu. Vous voulez une discipline morale? Vous avez raison; il faut un soutien, un aliment, une règle; il vous faut une discipline, un bon maître, sévère et doux. Prenez le travail, madame; regardez à côté de vous le travail moralisant de la nature; son développement épique dans le cours de l'an (?) est admirablement combiné pour calmer le drame de la vie. Là, rien n'est artificiel; vous n'y trouverez point l'incertain mêlé au certain; prenez garde que si vous mêlez l'histoire qui passe à la




leçon de Dieu qui ne passe point, vous compromettrez la leçon de Dieu. Regardez à côté de vous, comme leçon de travail et de vertu, l'épopée charmante, austère du renouvellement de la nature. voyez, dès le printemps, cette maternité prévoyante qui produit les êtres à leur heure, dans la prévision de leur court destin : les plantes d'abord dans leur ordre, les insectes qui s'en nourriront, puis les insectes supérieurs qui feront disparaître ceux-ci, et purifieront la nature à l'automne, avant son repos d'hiver. Dès les premiers beaux jours, elle prévoit, elle prépare, elle avance, avec une incompréhensible gravité, vers son but, la mort annuelle — le sommeil plutôt, et l'heure du repos. Voilà une pensée sainte, voilà un saint compagnon dans une vie de devoir. Grande assurance pour le cœur de dire : je fais comme la nature ; elle travaille et je travaille ; nous sommes deux bonnes ouvrières, toutes les deux dans la main de Dieu. »

— « Mais, Monsieur, vous avez parlé pour une âme saine et calme, qui tout naturellement se trouve heureuse dans l'accomplissement du devoir. Moi, je ne suis point cette âme ; je suis troublée, je suis agitée, pourquoi ? Je n'en sais rien. Je m'ennuie. /

84v

parfois je me figure aimer. »

— « Ah ! madame, vous êtes riche, c'est un grand malheur ; ou bien vous avez les habitudes des riches, le travail ne vous moralise point. Il faut travailler. Choisissez bien votre travail. Vos enfants d'abord. Comment, vous les abandonnez à des mains étrangères ! Votre âme ensuite ; cultivez-la comme un enfant : un peu de science, elle calme ; un peu d'art, il harmonise. Mais choisissez ! Choisissez votre musique surtout. Vous vous plaignez de l'orage, et vous cultivez l'orage ! Vous voici dans un mauvais jour, dans un de ces jours difficiles où la pensée est errante, où la volonté n'est pas sure, où l'orage plane au ciel, comme au cœur ; qu'allez-vous faire ? »

— « Je ne puis rentrer chez moi... j'irai voir une amie. » — « Oui, une amie légère de conduite ? Je ne sais, mais tout au moins de paroles. Et cette amie n'est pas seule. Vous trouverez là une société plus légère encore, des hommes plus femmes qu'une femme, oisifs, inutiles, qui ne font rien, ne sont rien, tâchent de rire et de faire croire que toute chose grave n'est rien. »

« Eh bien, vous avez raison. J'irai ce soir visiter un homme grave. — Grave, madame ? Qui est sûr d'être toujours grave ? — Un homme d'expérience.

— Il en a bien moins que vous ; il fait profession d'ignorer le monde, et se charge de le conduire ; se conduira-t-il lui-même ? ~~Allons~~, Voyons, parlez franchement : est-ce bien pour vous calmer ou pour agiter un autre, que vous allez faire cette visite du soir ? Non, madame, n'y allez pas. Restez ce soir avec vos enfants, qui vous garderont de vous-même.

Si ~~vous voulez la lumière~~ c'est la paix que vous voulez, et non doubler votre orage, nous vous enseignerons une méthode plus sure, et plus pure, je l'ose dire. Il faut vous lever aux heures pures, au premier froid du matin, quand la lumière, encore vierge, n'a pas vu certaines choses. quand votre jardin est encore recueilli et mystérieux. Levez-vous, laissez dormir votre mari, vos enfants ; descendez, et regardez bien la première fleur à droite. Hier elle était fermée, aujourd'hui, elle est ouverte ; de sa profonde corolle, elle vous regarde passer. Ne la cueillez pas, madame, elle deviendrait muette, séparée du sein de la nature ; elle sècherait sur le vôtre, vous ayant seulement troublée, enivrée de ses parfums. Il faut la laisser sur son siège de Sibylle, dans ses harmonies naturelles, reine comme elle est sur son petit monde. Et alors elle parlera. Penchez-vous et écoutez ; voici ce qu'elle vous dit :

« Vous allez et vous venez ; moi, je reste ici. Vous êtes une créature mobile, je le sais, Dieu l'a voulu. Vous m'admirez dans mon calme, dans ma dignité, ma petite royauté de rose. Telle je suis, parce que je reste dans mes harmonies naturelles. Je suis l'œuvre patiente d'un grand travail de la nature, et je suis à mon tour l'ouvrier qui continue le travail. Je suis une chose sérieuse, une puissante énergie de vie, non un joujou, madame, pour mettre dans vos cheveux. Je n'ai pas de temps à perdre, la saison est variable, mon moment est court, j'ai hâte d'assurer une grande chose, la continuation de la noble race des roses, l'une des races qui glorifient le plus l'aimable puissance de Dieu. Savez-vous, madame, que tout l'Orient a vu l'infini dans la rose à cent feuilles ? Et ces mystères, j'en suis gardienne et dépositaire ; voilà pourquoi je suis une rose de Dieu. J'ai une tige, madame, j'y reste forte et majestueuse. Dispensez-moi, je vous prie, du stérile honneur de parer votre sein ; laissez-moi pure sur la terre, ma mère, dans ma famille de roses, au milieu de ma tribu. »

Voilà ce que dit la rose, et vous remontez. Vous retrouvez votre mari au travail, vos enfants dans leur berceau ; vous dites : « voilà ma tige, j'y resterai. Pourquoi, moi aussi, ne serais-je pas une rose de Dieu ? » Alors votre enfant s'éveille,

demande : donnez-moi ce fruit, dites lui : le grand cerisier que tu croyais mort l'Hiver, il dormait. Dès le printemps, il s'est éveillé, et, sans perdre temps, il s'est mis à travailler, car tout le monde travaille ; il a marié ses fleurs, petits hommes et petites femmes, et il en est venu la petite fille cerise que je te donne à manger.

Voilà les saintes pensées de la nature qui sanctifieront l'enfant, la mère encore plus, qui calmeront ses orages. Voilà le grand, le puissant, le souverain directeur.

Voilà le discours du matin ; mais le midi pèse, mais l'enfant part pour l'école, mais la femme est seule. Je suppose qu'elle est active, qu'elle a l'avantage de ne pas être riche, oisive, qu'elle s'occupe du ménage et de choses utiles. Cependant la solitude a souvent son trouble.

« Eh ! bien, j'irai voir mon amie . . . . » — Non, ce n'est pas une amie, qu'il faut voir, c'est un ami, c'est celui qui soutient le cœur, un ami grave qui vous dit le but, le mystère de la vie. Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes gaie. Eh ! bien, dans vos heures de solitude, ne dédaignez pas d'écouter l'ami sérieux qui donne de bons conseils. Quel ami ? la Mort ! Ne repoussez pas légèrement, comme une petite fille peureuse, les belles scènes de la mort qui

sont si vivifiantes, qui donnent si éloquemment à la vie sa règle et sa force. Souvenez-vous que Michel Ange, au milieu de sa carrière, se livra dix ans à l'anatomie, non seulement pour aider son art, mais surtout pour se fortifier lui-même, pour sculpter son âme du grand ciseau de la mort.

Eh! bien, si l'artiste austère entre tous, ce grand stoïcien eut besoin de cet appui, nous en avons tous besoin. vous en avez besoin, madame. Écoutez à votre heure d'orage ces grandes leçons, jetez un coup d'œil sur ces représentations éloquentes de l'anatomie, si la réalité vous est trop pénible. Vous aurez un moment de tristesse peut-être; puis vous serez mieux, votre front sera rafraîchi, votre sein battra moins fort.

Allez un moment à notre admirable cimetière de l'Est, beau d'histoire, beau de nature, plein de sublimes pensées, dominant d'un regard mélancolique et serein le volcan de vie qui fatalement lui viendra.

Allez, si votre mari peut vous y conduire, aux galeries d'ostéologie; vous serez saisie d'admiration, d'un fortifiant enthousiasme, devant cette étonnante mécanique de Dieu. Vous verrez sa providence magnifique et tendre pour tant d'êtres que vous croyez inférieurs.

Vous reviendrez pleine de pensées nobles et graves, d'une rêverie non pas molle, énervante, mais d'une rêverie virile, qui affermira le cœur sur la base du devoir.

Au soir, aux belles heures calmes, revenez à la nature, et, vous promenant avec votre famille, arrachez-vous aux pensées, aux passions personnelles et donnez une pensée à la grande famille souffrante du genre humain. Ces arbres, dont vous êtes entouré, doivent vous rappeler les nations absentes. Ces fleurs sont autant d'exilés. Dans un petit jardin, l'autre jour, je voyais toute la terre: l'Inde dans le maronnier, la Perse dans le lilas, la Judée dans la rose de Jéricho, l'Amérique dans l'acacia, l'Asie-mineure dans le cerisier, l'Afrique dans l'aloès. Ces exilés végétaux ne sont réunis ici que pour garder devant vos yeux l'unité sainte de la terre, pour vous rappeler aux pensées élevées et tendres de l'amour universel, qui seul peut guérir l'amour.

Ici, faites un effort. Au lieu d'arrêter vos regards sur vos fleurs et vos enfants, demandez à votre mari: „où en est la vie du monde? Telle nation vit-elle encore? Qu'est-ce que la France fait pour elle? ...„ Si vous avez le sentiment de ces grands infortunes, vous prendrez plus

aisément vos chagrins individuels ; vous entendrez moins le battement de votre cœur ; vous entendrez davantage la voix souveraine qui, du fonds de la nature, du fonds du monde social, vous dirigera mieux qu'aucun homme de chair n'aurait jamais fait, qui vous enlèvera à vous-même, vous fera participer à la force calme de la nature, aux pures et vivifiantes sources de l'Ame universelle rafraîchit sans cesse le monde.

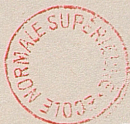


---

Cours de 1850
8e leçon

30 mai 1850

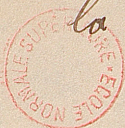

L'homme s'imagine savoir, la femme s'imagine croire. Recommencez Dieu en vous, en vous France, foyer commun des nations.




Une place immense est vide dans notre société moderne, celle de Dieu. Le sentiment de la cause universelle est généralement affaibli.

L'homme s'imagine savoir; il sait des faits, il induit les lois des faits, il n'a pas le sentiment de la cause, du moteur; toute sa science gît par terre, comme une machine à vapeur sans vapeur et sans moteur. La femme s'imagine croire; jamais elle ne fut plus loin de la foi; elle est idolâtre et payenne, peu croyante même dans l'idolâtrie.

Voilà le fonds: des deux côtés, Dieu a été perdu de vue. De là une société trouble et malade. Vous auriez demain les plus belles lois, qu'avec une science sceptique, ~~une~~ une foi impuissante, une famille désunie, vous resteriez toujours où vous êtes, absorbés dans l'intérêt, le plaisir, les faux bonheurs. Jamais vous n'aurez une révolution sociale sans révolution religieuse. Retrouvez d'abord




la pierre sur laquelle seule le monde est bâti.

. . .

L'éducation de l'enfant implique l'éducation mutuelle de la femme et de l'homme. Il faut qu'ils deviennent meilleurs l'un par l'autre, en vue de celui qui va venir.

Voyez ce foyer du soir. L'enfant est endormi, tous deux veillent. Là, ou nulle part, à cette heure ou jamais, Dieu peut s'éveiller.

Qu'il lui étende le monde ; qu'il brise le petit ciel de cristal, qu'il lui montre le ciel de Galilée dans sa profondeur infinie, dans ses mouvements réguliers. Elle deviendra pensive et entrera dans une religieuse meilleure ; voilà Dieu qui naît. — Qu'il lui étende le monde social ; qu'il lui dise : « tu es charitable quand tu vois un pauvre, eh bien ! regarde ce pauvre innombrable qui nous tend les bras, c'est le genre humain qui souffre, qui réclame du secours. » Elle sera émue, elle dépassera le sentiment de l'homme, elle se jettera à son cou, dans un mouvement de tendresse héroïque et de dévouement. Voilà ~~naît~~ Dieu qui naît encore.





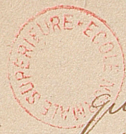

C'est ainsi qu'aux époques où l'autel de la cité est tiède, ~~et~~ refroidi, il peut se rallumer au foyer de la famille.....

La question spéciale de la religion domestique implique la question générale de la religion publique. Comment renaîtra la religion? Les précédentes sont nées de l'instinct; mais qu'une religion naisse en pleine lumière, en connaissance de cause, est-ce possible? C'est blasphémer Dieu d'en douter. Quoi! la vérité ~~craindrait~~ la lumière? Dieu ne voudrait naître qu'environné de ténèbres? Non, ce n'est plus la nuit de Noël qu'il veut, c'est le grand jour de Noël. Dieu, cette fois, veut naître à midi.

C'est à la raison elle-même que nous demanderons les premières lueurs de ce grand jour, à la raison seule.

Quelle méthode [suivrons-nous] en cette recherche? La méthode générale des sciences modernes: après les classifications artificielles, viennent les classifications naturelles, où toutes choses se classent, non plus par quelques caractères extérieurs ~~et~~, choisis accidentellement, mais par leurs caractères naturels, intrinsèques, invariables.

Appliquez ici à Dieu: à quel caractère le reconnaître? . . .






Supposez que je veuille vous connaître, vous qui m'écoutez ; comment atteindrai-je votre âme ? Directement, je ne le puis, mais je puis bien atteindre les manifestations de votre âme, les faits dans lesquels s'exprime son énergie. Il n'en est pas autrement de Dieu : la connaissance de Dieu, la culture de Dieu, la religion, n'est pas arbitraire. Elle n'a d'autre méthode naturelle que la contemplation et la connaissance des énergies de Dieu.

Son énergie au premier degré, c'est le monde physique ; toute science physique est une révélation religieuse, une partie de la religion. Son énergie au second degré, c'est le monde social ; Dieu a créé des créateurs, des créateurs collectifs qui sont les nations. Chaque nation est une énergie de Dieu.

Voulez-vous recommencer la religion ? Recommencez-la en vous, en vous, France, et comme France ; fondez le foyer de la France. Il ne faut pas un livre un système, une légende ; point d'édifice ; l'idée nouvelle étoufferait.

Il faut un lieu, vaste et circonscrit. Lequel ? Demandez à l'étranger. Où fut le foyer antique ? Sous le Capitole. Où est le foyer moderne ? A la Place de la Concorde.




Le lieu est très-digne : le pont [fait] ~~de pierre~~ des pierres de la Bastille, deux monuments grecs, le vieux palais tragique, l'arc bâti de notre sang. Otez-moi d'abord ce ridicule obélisque, mettez le dans un coin du Musée. Quoi ! [sommes nous] obligés de chercher si loin, jusqu'en Egypte, pour trouver une pierre ? Mais la moindre de nos pierres druidiques eût mieux valu. Quoi ! pas une pensée, un sentiment, un héros ! Il est vrai que le lieu est trop grand pour un héros. Mais apparemment cette pierre a un sens mystérieux ? Lequel ? Lisons dessous : des cordes, des poulies, des cabestans, images des forces mécaniques.

Qu'aurait mis là l'antiquité, entre ces belles eaux ? Une flamme peut-être, un feu éternel, où l'on aurait révéré le foyer du monde nouveau. Nous, qu'y mettrons-nous ? La France. Elle seule doit siéger là, soit qu'on la représente seule, soit qu'on mette une élite de nos héros à ses pieds ; surtout les héros de la paix : la guerre n'est que trop représentée à l'arc de triomphe. La France aimante, bienveillante, tendant la main aux nations, les conviant d'un geste sympathique à son hospitalité.

La France, adossée aux Tuileries, tendrait la main aux nations : 12 nations, 12 colosses,

La connaissance de Dieu, la culture de Dieu, la religion, n'est pas arbitraire ; elle n'a d'autre méthode naturelle que la contemplation et la connaissance des énergies de Dieu.

12 trônes dans les Champs Elysées. Expiations des glorieux massacres de l'Arc de triomphe : l'Italie à droite, l'Allemagne à gauche, et ainsi en montant.

[Il ne faut pas là de] vains images, de vains honneurs, mais une réelle et vivante hospitalité. Rappelez vous qu'au temps où la fraternité n'était pas, où [il n'y avait d'autre] lien que le commerce, les grandes cités de Bruges, de Venise, etc. accordaient à chaque nation un lieu à elle, un terrain à elle, où elle était chez elle, et disait : « je suis chez moi ». Et nous, quelle hospitalité donnons-nous à l'étranger ? les bureaux de la police, les ambassades ! Cela ne suffit pas. Nous devons aux nations de leur donner à chacune son foyer ici, un lieu d'hospitalité publique. Songeons que toute la terre respire par la France. Muette chez elles il faut que toute nation puisse parler et se plaindre ici. Si un malheureux étranger a une plainte à exprimer, où la porte-t-il ? Aux journaux. C'est beaucoup ; ce n'est pas assez. Recevoir ces plaintes du monde, c'est une magistrature de la France. Je voudrais que ces images ne fussent point de vains images, qu'elles eussent près d'elles, à leurs pieds, le foyer des nations, et que là il y eût toujours un Français pour écouter l'étranger.

J'aimerais que chaque nation fût autorisée

à se créer là son foyer, son asile moral, à s'y fonder son autel; foyer plus vrai peut-être, plus impartial que celui de la patrie, car là point de factions, ni politiques, ni religieuses.

Là, l'autel, et là Dieu même; un secours présent. — Asseyez-vous ici; vous êtes chez vous. Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous? Êtes-vous capable, habile, êtes-vous jeune, êtes-vous brave? « Si vous êtes digne, nous vous offrons l'abri des drapeaux de la France » (mot de Louis XIV).

Mais en voici un malade: que voulez-vous? assistance? — Non, je suis riche. — Mais quoi? — Rendez-moi la patrie! — Votre patrie, elle est ici (je suppose que c'est un Russe, un patriote exilé). Ce lieu où vous êtes ici, dont la forme rappelle celle du Kremlin, offre les images de vos héros, des glorieuses batailles de vos pères contre les Tartares; quand vous avez sauvé l'Europe. Nous n'ignorons pas en quoi la Russie a servi le monde, en quoi elle reste vénérable et sainte.

Il ne s'agirait pas de ces édifices immuables qui ne peuvent suivre l'esprit du temps, mais d'un musée renouvelable qui peut se changer en partie, dont les peintures iraient s'améliorant. Les douze palais des nations, moins coûteux que celui de l'Industrie; élevés par qui? Par elle et par nous, par






leurs artistes et par les nôtres, par nos dons volontaires. Je trouverai en grand nombre des artistes étrangers heureux de fonder ici le foyer de la patrie. Je trouverai en grand nombre dans nos généreux artistes, des hommes pour orner ces temples de la fraternité. Ils sauraient bien que leurs travaux auraient là une action immense, non le vain plaisir des yeux. Fonder pour le monde, l'amour et la paix! Ils sauraient parfaitement qu'ils sont les maîtres du peuple, ses docteurs, ses prêtres.

On ne sait pas l'avidité religieuse avec laquelle le peuple saisirait cet aliment. . . .

§ Imaginez l'intérêt de l'enfant qui, le dimanche, entrerait au foyer de la Pologne, et qui trouverait là ou un artiste, ou un vieux général polonais. — "Qu'est-ce cela? — Mon ami, c'est Sobieski repoussant les Turcs de Vienne, sauvant l'Europe et la France. — Et cela? — le sort les Polonais devenus Français; c'est le général Dombrowski; ceci, c'est Somo Sierra, les femmes seraient saisies, pénétrées de religion, en voyant comment tant d'hommes ont donné si libéralement leur vie. Elles feraient une prière pour tant de glorieuses morts; et, revenant ensuite à la place de la Concorde, elles comprendraient le rôle et le devoir de la France, elles lui tendraient les bras, elles l'aimeraient dans son sourire, appelant les nations pour les presser sur son sein

27 janvier 1996.

Le texte manuscrit qui se trouve à l'intérieur de cette "chemise improvisée" a été découvert entre les feuilles 55 et 56 des cours de Michelet de 1850 (Collège de France).

R.S.

De Gerando 27 déc. 1850 - Coll. de France



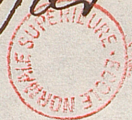
Au milieu du ~~désast~~ deuil immense dont les derniers désastres ont couvert l'Europe, nous avons consulté nos amis aujourd'hui morts, proscrits, ou presents ici. Voici la reponse unanime que nous en avons reçue. Quand la France s'abandonne comme aujourd'hui, c'est qu'elle ne se connaît pas elle même. Le plus grand service que l'on peut rendre à l'Europe, c'est de rendre à la France son veritable passé, l'histoire de la Revolution, obscurcie par les ennemis de la liberté, et il faut le dire par les recits d'improvisateurs brillants que le monde a crus. ~~Quelles que soient [illegible]~~, la cause du monde est toujours en France en quelque état que soit la France - c'est là que la bataille se continue toujours entre la lumière et les tenebres.

Nous avons persisté au milieu de nos epreuves.

Récemment encore, le 21 Juin dernier, je voyais sur ces bancs, au milieu de nous un jeune homme que nous avons perdu, Auguste de Gerando l'auteur de plusieurs ouvrages importants sur la Hongrie, mais qui a moins servi sa seconde patrie par ses livres que par sa mort. Je le nommerai de son triple nom de Gerando-Barberi-Teleki. Il était français de père, romain de mère, et par son mariage hongrois. (applaudissements)

Il a eu ce bonheur rare et singulier de se trouver un anneau entre le monde oriental et la France.

Cette gloire de Mickiewicz qui occupe cette place par la grandeur de son génie, le poète de



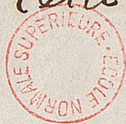
et par la publication de son cours

M. de G. un jeune homme a ravi cette place, c'est un beau hazard - plein d'élan, au lieu d'attendre la couronne, il l'a prise et il l'a gagnée.

Cette mort n'est pas à déplorer, mais tous doivent l'envier et dans ce temps où l'on dit que la jeunesse n'a pas de foi qu'elle est inerte, qu'elle ne fait rien, qu'elle ne veut rien, il est bien qu'elle donne à ses [illegible] d'éclatants démentis



MM. vous avez lu presque tous les brillants
articles qu'il a mis dans le National, mais vous
ne savez pas tous quelle fut cette courte carrière.
Je dois vous la raconter.




M. Auguste de Gérando a fait deux ouvrages
l'un sur la Transylvanie où il vivait, l'autre
sur le passé révolutionnaire de la Hongrie.

Dans le premier de ces ouvrages il nous a
appris un ~~peup~~ monde oriental que nous ne
connaissions pas, et dans le second que ce peuple
était nous, à savoir que dans une époque où
la Hongrie était entièrement inconnue de nous,
ce peuple héroïque sympathisait avec nous et
avec notre Revolution.

Quel peuple? Je sais ici vous tous les
objections qui arrêtent et la déplorable distinction
de race entre les hongrois ~~de Race~~ ~~maitres~~ et les
Hongrois Magyars, mais il n'en est pas
moins vrai que les Hongrois magyars maîtres
du sol depuis tant de siècles, ont fait dans ces
derniers temps les sacrifices les plus généreux,
les plus héroïques qui ont dépassé tous les rêves
des esprits les plus avancés. L'orient de l'Europe
s'est montré dès son début à une grandeur de
générosité que la France n'a pas encore atteinte
On a vu des hommes plus empressés de dépouiller
les honneurs et la richesse qu'ils ne sont en
occident de les conserver. (depuis 300 ans ils
demandaient à payer les impôts - ~~Dans~~ un
seul comitat de Hongrie 1300 nobles ~~paysans~~ et
1300 paysans

105v

M. de G. nous a appris tout cela et de plus une chose immense, c'est que là bas nous avons eu des martyrs, ~~et~~ qui se sont fait couper la tête pour la Révolution -

Les liens intimes entre les 2 peuples, il les a renouvelés non seulement par son zèle ardent, mais par la part active qu'il prit à la Presse parisienne - Disputant le terrain pied à pied, il répondit aux mensonges de l'Europe absolutiste

Enfin M. de G. malade, condamné par les médecins, poitrinaire, dans les dernières circonstances n'en a pas moins fait le dernier sacrifice. Nous ~~le~~ savions dans notre amitié virile qu'un homme de plus ou moins était fort secondaire, qu'il était plus utile ici, mais que sa gloire était là bas. - Il a choisi sans aucune influence de ses amis, comme il devait choisir. et il est mort de ses fatigues immédiatement après les derniers événements

Il est mort de la Hongrie, car il n'en a jamais douté. Il a fait brûler son drapeau sous ses yeux sans un moment de doute et il est mort ignorant la nouvelle dernière de la trahison -

Dans l'amitié virile que nous lui portions nous dirons qu'il a tout à fait rempli notre attente et nos vœux. Il mourut à 30 ans et chose rare et singulière, il eut le triple bonheur d'être homme de spéculation, de presse et d'action. Il aurait vécu 100 ans il n'aurait pas fait davantage -

106v

Collège de France

Cours de Michelet
d. 1851.



Cours de 1851.

Retour à la jeunesse, appel à l'École,
la Femme ayant tourné à la réaction



p. 2 ..

Travestissement
de la 1ère leçon du
Cours de
1851.



Pourrait être publiée
à la suite du texte
tel que le donnent
les papiers de M. Michelet

---

Cours de 1851
1ère Leçon

~~[illegible]~~ 26 déc. 1850. p. 3r

Mon droit et mon principe. Le collège de France. Paris.




Dans la recherche, que je poursuis depuis dix années dans cette chaire comme dans mes livres, je suis tout à fait dans mon droit.

Je ne parle pas exclusivement aux jeunes gens, mais à tous. Le collège de France a été fondé hors de l'Université. Ce n'est pas une école proprement dite, c'est l'enseignement européen de la liberté elle-même qui se parle et se répand. Tout ce qui se dit ici, se dit dans la haute et absolue liberté de la conscience.

Cette liberté n'a été frappée que trois fois, par le droit jamais, toujours par la violence : au XVIe siècle, Ramus a été poignardé ; au XVIIe, le savant Baluze rayé pour un crime qu'il n'avait pas fait ; au XIXe, le vénérable M. Tissot l'a été de même, toujours par la calomnie.

Devons-nous ajouter qu'en 1846 et 1847, les cours de Mickiewicz, de Quinet, le mien, ont été suspendus sous le ministère de M. Guizot ?

Voilà le Collège de France. Pour ma chaire, en particulier, nulle, à coup sûr, n'a droit à une liberté plus complète.

Le grand XVIIIe siècle, qui est notre père et notre mère, a très bien compris que, s'il créait ici une chaire de morale et une autre d'histoire on chercherait dans la spécialité des deux chaires un moyen d'en limiter les libertés, et il n'en a fondé qu'une, <u>la chaire de morale et d'histoire</u>, de sorte que c'est pour le professeur un

droit, un devoir, de chercher leurs rapports mutuels. Une telle chaire n'est pas moins qu'une magistrature un pontificat.

Quelque au-dessous que je fusse d'une si haute mission, j'y ai répondu, Messieurs, par un dévouement absolu, ne quittant jamais mon enseignement que pour le soutenir par mes livres, — et par une franchise absolue, la plus absolue qu'un homme ait jamais portée dans l'enseignement.

J'ai marché toujours dans la lumière, jamais dans le clair-obscur, jamais dans les demi-teintes, dans les nuances douteuses. J'ai toujours procédé par voie d'affirmation, d'énonciation complète, et jamais d'allusions

Pourquoi en aurais-je fait ? J'ai toujours enseigné dans la limite de mon droit : professeur de morale, j'ai cherché la base morale de la société. professeur d'histoire, j'ai montré par l'histoire que cette base ne se trouvait point dans la foi du Moyen-âge.



La société moderne ne connaît pas son principe. Rousseau ne l'ayant pas su, la Révolution française ne l'a pas su. Voilà pourquoi elle n'a aucune assiette morale, et se relève toujours pour retomber toujours.

~~Il a~~ Inutile de dire que les politiques n'ont rien su de ce principe : ni Sieyès, le roi de 89, ni Robespierre

le roi de 93, ni l'empereur Napoléon. Voilà pourquoi ils sont tombés.

1830 ne l'a pas vu; Février ne l'a pas su; voilà pourquoi ils sont tombés.

Le principe n'est point la question économique; grande question, mais secondaire. Vous pouvez être une nation supérieurement vêtue, nourrie, et n'en être pas moins une nation méprisable.



La dignité, la force, l'existence même, pour les sociétés comme pour les individus, c'est de se connaître soi-même. Autrement on ne peut agir; on ne sait pas ce qu'on fait; imaginez la pauvre situation d'un être qui ne saurait pas son nom, ni son sexe, ni son âge! Telle est la société moderne: elle reste dans un état ridicule, et méprisable, tant qu'elle ne sait pas son nom.

Voilà le sphynx assis, menaçant, qui dit à ses Œdipes, à ses sages: « je veux que tu me dises mon nom. » Et eux, les voilà devinant au hasard. — « Votre nom, c'est la famine ». — « Non, quand même j'aurais dîné, quand je t'aurais dévoré, je ne saurais pas encore mon nom. Quand je saurai mon nom, je saurai mon droit, mon devoir; j'existerai en droit, je saurai ce que je puis faire, et comment faire pour durer. »

Voilà, Messieurs, tout le sens de nos livres et de nos cours: nous avons cherché le nom de la société moderne; nous l'avons cherché avec franchise, ce que personne ne faisait.

Voilà comme on parle quand on est trop profondément atteint. C'est comme dans un duel ; le blessé dit : « ce n'est rien ». — « Je vous demande pardon, Monsieur, mais vous êtes mort ; vous êtes percé à jour, je vois à travers votre poitrine. »

Mais si l'on ne parlait pas tout haut, on parlait tout bas. C'était en 1847, la police sacrée allait dire à la police civile : « il a tué la religion » ; la police civile secouait la tête. L'autre alors disait : « il prêche l'émeute ». Voilà l'histoire de ma suppression en 1847 par le ministère Guizot.

Qu'ai-je fait en février, lorsque nous rentrions vainqueurs dans cette chaire ? Ai-je quitté mon enseignement pour demander ma part au gouvernement de ce monde ? Non, je suis resté ici, je vous ai préférés à tout. — Ai-je laissé la question morale pour les questions économiques, pour discuter la propriété ? Grande question, mais secondaire. J'ai enseigné que la Révolution n'était rien, si elle ne prenait racine dans le sacrifice, et que le sacrifice n'était ni facile, ni général, autrement que par la foi, et par la pensée de Dieu.

Voilà ce qui rend cette chaire redoutable aux ennemis de la pensée ; c'est qu'elle n'est point politique, qu'elle touche plus loin que la politique, à la base profonde qui porte toute vie civile et religieuse.

Ainsi en 1848, j'ai fondé la morale religieuse, et dans mes derniers cours j'ai raffermi la famille en montrant qu'elle ne portait pas sur une ruine, sur la base ~~économique~~ écroulée de





croyances du Moyen âge.

Enseignement dangereux, Messieurs, et très-dangereux. Si je pouvais prendre la liberté d'interroger ceux d'entre vous qui viennent ici pour la première fois, j'en tirerais, j'en suis sûr, le loyal aveu qu'on ne leur a nullement conseillé de venir ici. Ils sont venus, conduits par la généreuse imprudence de la jeunesse qui n'est pas fâchée d'entendre pourtant celui qu'on aimerait mieux leur donner comme condamné d'avance. «Eh bien, ont-ils dit, s'il y a du péril, nous voulons en faire l'épreuve.»

On leur a dit: «Mon enfant, tu vas affronter bien jeune les séductions de cet horrible Paris. J'aurais bien voulu te garder dans une honnête petite ville de province, innocente et sans scandales (les derniers procès l'ont prouvé); mais enfin ton père le veut. Eh bien, entre tous ces dangers, évites en un surtout: non pas les amusements, il faut que jeunesse se passe, mais un danger sérieux: évite le Collège de France, évite la chaire de morale. Car, si tu approchais de cette chaire, qui sait? tu en rapporterais peut-être je ne sais quel culte insensé de la patrie, et tu ne voudrais plus aller chez un tel, notre ami, cet homme influent qui nous protège, et qui a trahi vingt fois. Si tu écoutais ce dangereux enseignement, tu tomberais peut-être dans cette perversité d'apprécier l'homme plus que l'argent, et tu ne voudrais plus aller dans la maison où je t'envoie, chez M. un tel, un voleur, dont la fille sera si riche! O mon enfant, va plutôt ici et là, amuse-toi, s'il le faut; mais surtout évite la

chaire de morale. »

Quelles sont donc ces séductions ?

Elles ne sont pas dans le but : les philosophes ne donnent de place à personne. Elles ne sont pas dans le lieu, salle grise, froide, humide, un véritable *in-pace* où jamais ne vient le soleil. Des peintures ? Hélas, je ne les caractérise pas.

Allez-vous en, le soir, entendre les paroles des saints ; vous trouverez là des lumières, des fleurs, des bijoux et les chants des jeunes filles. Ici, que trouveriez-vous ? Rien que la foi et l'espoir, rien que la profonde mémoire de vos pères, l'enseignement véridique de leur dévouement, des grandes choses qu'ils ont faites pour vous. Ici, vous trouverez tout le contraire de l'autorité. ce n'est pas un homme qui parle d'en haut, qui mêle sa tête à celle des anges dans les chapiteaux gothiques. Non, l'auditoire pèse sur lui : au fond d'un entonnoir étroit, il faut qu'il soulève la foule de sa voix et de sa poitrine.

Tâche accablante, si l'histoire n'était pas en lui ; l'histoire, c'est à dire vos pères ; l'histoire, c'est à dire vous-mêmes. une voix du fond du temps, qui vous appelle au sacrifice, au dévouement, à la pauvreté volontaire, sans laquelle tous les systèmes ne servent de rien.

Je me réjouis de cette salle triste, ingrate, désolée ; elle est en rapport avec les nécessités d'un austère enseignement. . . .








pas en politique ne voulait chercher sérieusement
tous voulaient des ménagements, des alliances bâtardes.
Voilà pourquoi ils étaient et sont impuissants. Leur
raisonnement était celui-ci : « il y a encore beaucoup
de chrétiens. Si nous leur laissions croire que la
Révolution est chrétienne, nous pourrions nous servir
d'eux. » Et alors ils s'engluaient dans la vieille société,
ils avaient cru la prendre, et en étaient pris.

La société moderne, grâce à ce misérable petit
machiavélisme, reste là impuissante, ignorante ; elle
ne sait pas son nom.

Il fallait un homme sincère ; il s'est trouvé en 1846,
avec la sincérité, le plus faible est le plus fort.

J'ai imprimé en 1846 que l'idée du Christianisme
était systématiquement opposée à l'idée de la Révolution ;
que la Révolution elle-même était une religion.

Je dis l'idée, le principe ; j'écarte la mauvaise
équivoque qui arrêtait tout. Je dis le principe, non le
sentiment. Ce qu'on appelle le sentiment chrétien, une
certaine douceur d'âme, vous la trouvez et dans Virgile,
et dans l'Inde, avant le Christianisme ~~comme~~ après.
Ce qui se trouve partout n'est pas un moyen de
classification ; les choses se classent par ce qui en fait
l'essence, par leur principe et leur idée.

Nos adversaires ont senti parfaitement la
profondeur du coup. Ils ont dit des choses vagues, ils ont
essayé de sourire : « c'est un poète, un écrivain nuageux,
grand amateur de symboles. » Et justement cet enseigne-
ment anéantissait les symboles, les idoles, tous les faux dieux.

Cours de 1851
2e Leçon.



Réponse aux attaques de l'*Univers* contre moi et contre Paris.



[J'ai] un grand avantage, Messieurs; [j'ai] toujours vécu dans la lumière, au milieu de vous.

Ici, mes pères m'ont vu au collège; ici mes égaux m'ont vu aux épreuves universitaires, au professorat; ici [m'ont vu] mes élèves de l'École normale, dont plusieurs souffrent aujourd'hui pour nos doctrines communes, mes auditeurs de la Sorbonne, où m'envoya la révolution de Juillet, mon auditoire du Collège de France depuis douze années.

Je ne suis arrivé à rien que par des épreuves; j'ai vécu dans la lumière, une lumière sévère, dans une atmosphère d'honneur, soutenu par mes efforts, par les sympathies de ceux qui devenaient les miens. ~~Sous écono~~ . . . .

Quelle [fut la] pensée [de mon enseignement]? [Je l'ai] révélée en février 1848, que je rentrai libre et vainqueur. Je pouvais être populaire en traitant la question économique; j'enseignai le dévouement, le sacrifice. Je dis: être en République, c'est être majeur. Cela se prouve, non par la raison seulement, mais [aussi] par la grandeur de cœur.

Cette grandeur consiste en deux choses: une domination de soi-même, un renoncement facile aux choses extérieures . . .

11r

Je leur disais : « Jeunes gens, prenez un cœur immense, supprimez les révolutions. » Tout cela est facile par le dévouement religieux ...

Voilà ce que j'enseignai avant Février et depuis : rien sans la foi. L'année dernière [j'enseignai] la foi dans la famille. Et à la 1ère leçon de ce cours, [j'affirmai] le droit de cette chaire, la pensée de tout mon enseignement ; enfin, la veille de la nouvelle année, [je dis] un mot spécialement à la jeunesse : être pur pour être fort, et cette chaleur de cœur qui est le don de leur âge, la répandre dans la charité ...

Ainsi [je n'ai] nullement cherché l'actualité ; elle vient me chercher, et je ne l'évite pas. ~~C'est~~

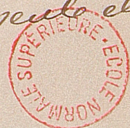
C'est la seconde fois que ces grands fantômes noirs viennent menacer cette chaire ; [je suis] obligé de renvoyer ces pauvres esprits au sépulcre. Le ferais-je moi seul ? Non, il ne s'agit pas de moi. Samedi dernier, plusieurs représentants [se sont] occupés de ce cours, à l'occasion d'un journal ...

Reprendre ici l'article de l'Univers.

Voilà ce que j'ai dit, et voici ce que j'ajoute : la grandeur que vous sentez ici partout n'est [pas] dans [les] mouvements ; mais [c'est ici que s'agite le problème de] la destinée humaine ...

Allez, et donnez bonnes ; recevez des pauvres une aumône : l'exemple de l'énergie morale du travail, de la résignation ; c'est là le livre des livres.

Allez dans les foules, jeunes gens, simplifiez la question. Dites-leur qu'au jour du sacrifice, rien ne nous embarrassera pour agir dans la concorde. Nous avons aujourd'hui de si grands intérêts communs que bien des choses qui nous auraient arrêtés, divisés, ne nous arrêtent plus. Devant l'orage barbare qui nous vient à l'horizon, il faut tenir tête tous ensemble. La France est responsable de la destinée du monde. Telle qu'elle est, elle a encore un avantage qui fait d'elle l'armée de la liberté ; seule, de toutes les nations, elle est centralisée fortement ; seule elle a la tradition de la grande Révolution.




---

Cours de 1851
3e Leçon.

13 r




Deux Peuples en un Peuple. C'est l'œuvre des prêtres.

—

[On me'accuse de faire] des quêtes. Non ; qui conseille de donner ne doit manier. . .

Quelles précautions [le clergé prend-il avec] l'argent des ~~pauvres~~ pauvres ? Arbitraire absolu. Je [leur] conseille [de tenir une] comptabilité, de prendre des témoins.

Cela est d'autant plus nécessaire que la base d'autorité qu'eut le moyen-âge leur manque aujourd'hui.

[Sont-ils] toujours les hommes de l'esprit ? Non, ils produisaient, il pensaient ; c'était un système d'ensemble. . Ils sont devenus semblables aux laïques par la vie, inférieurs même pour la production spirituelle ; ils n'ont nul droit de réclamer une confiance supérieure.

Nous, qui n'avons nulle prétention au-dessus de la nature, nous avons du moins pour nous la persévérance du travail. Le nôtre est dans les choses et dans les idées ; le vôtre est relatif aux personnes.

Dans quelle situation avons-nous trouvé le champ des sciences, le jour que vous l'avez laissé aux laïques ? [Où en étaient] les mathématiques avant Descartes, la physique avant Galilée, la politique avant Montesquieu et Rousseau, l'économie avant Turgot ? Donc il nous a bien fallu chercher d'abord le vrai en soi, avant de chercher les moyens de populariser le vrai. On n'abrège






« Nous, que pouvons-nous ? Halte fatale, inertie fatale. Nous avons cru à la presse, aux formes parlementaires, à la légende, et [tout cela en vain]. Laissez-nous, inertes, nous envelopper la tête, attendre. »

— Inertes ! Non, vous agiriez, [mais] seulement comme poussière, dans le tourbillon du destin. Celui qui se fait chose ne reste point inerte ; la fatalité le fait agir comme chose.

On demandait au Germain du Nord : à quoi crois-tu ? — Je crois à moi, [répondit-il]. — Tant qu'on croit à soi, rien n'est perdu. — « Mais n'est-ce pas là l'égoïsme, l'individ[ualisme], l'impuissance ? » — Nullement, votre meilleur moi, c'est la France.

Société, solitude ! Ni l'une, ni l'autre ne sont comprises. La société, ce n'est pas se dépenser en vaines paroles ; si, solitaires et silencieux, vous voulez les mêmes choses, vous restez en société. Concentrez vos forces, mais pour un but commun.

On se figure qu'on est fatigué ; nullement. Peu d'hommes ont agi ; peu ont le droit de dire : je suis fatigué. Il faut dire : je suis fatigué de lire les journaux, de causer sur cette lecture, fatigué de café, de salons, etc. Non, vous n'êtes pas fatigués ; vous êtes dispersés, divisés et faibles. Soyez un. Ce cours n'est autre chose que la recherche de cette unité !



« Cette unité intérieure de volonté, et d'esprit, qui me la donnera? ~~x~~ Si je la voulais, fortement, c'est que je l'aurais déjà ». Cercle vicieux. Je ne vous demande pas directement de changer l'âme; changez seulement l'extérieur, qui lui fait obstacle; [changez] vos habitudes, vos lectures, vos amitiés, et vos attachements de toute sorte.

Le point sur lequel surtout doit porter le ~~jugement~~ changement, c'est la famille, et les attachements qui, de près ou de loin, ressemblent à la famille. Là surtout est l'obstacle à l'unité intérieure de l'âme, à l'unité extérieure et d'action. Le caractère incertain et flottant des attachements ajoute à l'indécision de l'esprit; l'homme périt par la dispersion de son attention, de ses forces (journaux, etc.); et la femme y ajoute une dispersion plus grande (salons, spectacles, etc.)

Si elle ne sert pas, elle nuit; point de milieu. Dans la vie vulgaire, elle est l'obstacle; dans la vie forte, elle est l'appui, le salut. La femme ne comporte rien de vulgaire, ni de médiocre. Elle a le sentiment, le besoin, de l'infini et du beau; s'il n'est satisfait, elle tombe très-bas, et elle entraîne. . . .

Elles sont souvent meilleures..., n'étant pas viciées de bonne heure, ni par les cadres scolastiques, ni par la routine des spécialités, ni par les intérêts mal compris; n'étant pas fatiguées, blasées par les

événements, les vaines discussions, par ce manège qui tourne sans avancer, cette meule qui moud à vide. Leur fluctuation, leur futilité est un moindre mal. Elles ne sont pas habiles, elles ne sont pas prudentes; voilà leur mérite. Qu'une grande circonstance vienne ces défauts peuvent disparaître.

Cette circonstance peut venir. Des événements graves viennent à nous, qui atteindront la famille, aussi bien que la patrie. La femme doit y songer; elle n'est point à l'abri, elle peut être atteinte en tout ce qu'elle aime.

Il faut qu'elles attendent et prévoient; qu'elles prennent exemple sur les femmes du peuple, qui sont la providence énergique de la famille, la maintenant, la défendant, ~~et~~ et contre les nécessités, et contre les passions aveugles de l'homme.

L'initiative des réformes intérieures doit venir d'elles. Nul homme ne supprimera les vaines dépenses, n'adoptera la simplicité, le sérieux des habitudes, si la femme n'y consent. La femme, même la moins aimée, est maîtresse là-dessus. Si elles changent elles-mêmes dans les choses matérielles, elles prendront action dans les choses morales. Elles ne doivent pas laisser l'homme à l'état indécis, inerte. « Nous attendrons », disent-ils tous, mais si tous attendent, rien ne commencera.






La femme doit exiger beaucoup, sous peine de mépris; surtout l'accroissement du travail. La France ne travaille pas. — Il faut qu'elle exige beaucoup: la diminution de dépense en tout genre, l'économie des forces au profit de la production. — Il faut qu'elle exige encore plus: une forte concentration morale. Plus de force dans les caractères, et se tenir prêts!

« Mais comment obtenir cela? Quel moyen? Nous ne sommes plus au temps de la chevalerie. » — Avoir foi en soi, croire qu'on le peut, et en être dignes. Les hommes qui affectent le plus d'indifférence ne supportent pas le mépris des femmes. Les femmes ont toujours un pouvoir sacré; elles ont toujours l'arme sacrée, l'excommunication (du mépris).

Qu'elles soient pieuses et fortes, dignes et charitables; qu'elles soient fières; elles auront de l'asendant. A elles surtout d'aider l'homme à répondre aux deux nécessités du temps: la concentration des forces, l'élargissement du cœur.

Ces deux choses ne sont nullement contraires en pratique: si la femme retient l'homme au foyer, empêche la dispersion de forces, de temps, d'argent, nul doute que la famille ne soit plus riche pour les dépenses honorables. Ceux qui donnent beaucoup au luxe, aux vains amusements, sont pauvres pour la patrie, pauvres pour l'humanité!




« Mais quoi, ne voyez-vous pas, au contraire, que la famille trop parfaite détache de tout le reste ?
— Non, Messieurs, ne le croyez pas ! Si la famille est parfaite, c'est qu'elle est une éducation mutuelle de tous ses membres, une initiation du foyer privé au foyer public. Ce n'est pas une famille parfaite, celle où l'homme se montre à ses enfants avare, ambitieux, intrigant. C'est l'initiation du crime.

Nous avons pu douter jusqu'ici, et demander : la famille [est-elle] contraire à la patrie ? Notre grande et sublime époque a tranché la question. Dans les plus extrêmes périls, les captivités, les hasards de la guerre, la famille a brillé comme un principe de force pour l'homme : en Italie, au Danube... Je ne nomme pas tous les héros, de peur qu'ils ne soient ici. Quelle confiance ne donne pas dans sa foi, son dévouement, celui qui embarque sa famille en de telles chances ! Ç'a été un caractère touchant de nos dernières guerres, que la famille tout entière fût engagée. Nulle réserve, nulle arrière-pensée ; la foi tout entière. Et aujourd'hui, la famille est engagée dans la persécution ; elle consacre la cause à laquelle elle s'est immolée ; la patrie en est plus sacrée encore.

Ces grandes circonstances ne sont pas encore venues pour nous. Mais si les femmes ne sont pas le

drapeau de la guerre, elles peuvent être le lien de la paix, les médiatrices entre les classes opposées.

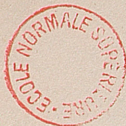
L'auteur d'une enquête sur l'Irlande dit que, voulant parcourir ce pays de la famine, il sentit qu'il ne saurait rien s'il n'emmenait sa femme. Seul, il eût été suspecté; mais une femme attire la confiance de la femme; elles ont mille secrets communs; les enfants se groupent autour d'une femme.

Les femmes doivent soulager les femmes, les familles. Seules, elles peuvent, elles savent ...

Les dames, en ce moment, organisent une société pour les ouvrières sans ouvrage. Messieurs, vous avez une occasion naturelle de profiter, dès aujourd'hui, de nos entretiens. Plusieurs allaient au bal cette nuit, et n'auraient rien fait demain; gardez-vous pour des circonstances sérieuses qui ne vous manqueront pas, concentrez vos forces. Et pour l'argent, donnez-le, aujourd'hui même, aux dames, qui le distribueront aux ouvrières sans ouvrage. C'est, pour un homme, un bonheur délicat et noble de nourrir et de vêtir une femme qu'il n'a pas vue, et qu'il ne verra jamais!

---

Cours de 1851
4e Leçon.



Mercredi 22 janv. 1851

p. 20

Préludes de la leçon IV.
Réunir les deux peuples. La voix de la fraternité.

La vocation : s'étendre, se généraliser par la science par l'amour, et l'amour du peuple et l'amour de Dieu.

Ma maison devrait m'y aider : douceur, bon ordre et solitude... la pureté de mon jeune lis. Et pourtant ma pensée est trouble. C'est l'effet, de ma santé, sans doute, du brisement de 93, du changement violent d'études chaque semaine, de je ne sais quoi, enfin, d'orageux que j'ai dans le sang.

Nul n'est mieux placé pour songer.

Grande responsabilité. « Si le sel de la terre se perd, avec quoi salera-t-on ? » Grande foule, toute dénuée, ne sachant même pas ce qu'elle doit désirer ; blasée surtout, sur l'idée de patrie même.

Ma vocation, leur vocation, voilà le cours.

Je ne suis point un artiste, point un homme de lettres, point un orateur qui fixe, moule, la pensée, répète le même discours ; non, j'ai apporté toujours un enseignement vivant, fluide, et toujours renouvelé.

Pourquoi ? Parce que c'était ma vie ; Ma vie, mon étude, ma parole, trois choses qui n'en sont qu'une.

J'ai dit chaque jour à ce grand public, qui est la France et l'Europe, ma pensée la plus intime, la pensée de l'oreiller. J'ai été ici moi-même, encore plus que dans mes écrits. Dans mes écrits, j'étais lié par la

spécialité du sujet, du temps. dans mon cours, libre et vivant de ma vie la plus générale.

Nous avons tous deux choses en nous : notre spécialité d'étude, de profession, et notre pensée générale où nous nous élevons par moments. Dans les haltes que nous permet la profession, le métier, nous tâchons de respirer, nous montons à quelque point de vue général et élevé. Malheur à ceux qui resteraient toujours en bas ! Ne voyant pas bien le but, ils verraient mal le chemin même, et les moyens d'arriver. On voit des hommes ainsi courbés, brisés, usés, par la spécialité. Ils courent vingt ans, trente ans, puis voient qu'ils ont manqué le but.

Ma spécialité, c'est l'histoire, l'histoire de la Révolution, de la Révolution en 93.

Chaque matin, [je suis] éveillé par ces tragiques pensées ; mais le jour se fait, les idées commencent à dominer l'histoire. Je me reporte à ce cours, à cet auditoire, aux grands pensers du temps ; je rentre dans la lumière.

Chacun, au premier réveil, éprouve ainsi deux choses : on pense à son métier, à ses affaires ; puis à la vie en général . . .

Etendre son horizon, grandir, universaliser chaque moment de sa vie, faire que chaque moment soit un but, c'est à dire, ait sa grandeur, son utilité humaine, étant spécial et général ; de sorte que chaque jour on puisse dire : « si la mort vient demain, du moins j'ai

vécu ce jour.

Cette pensée doit dominer, et la direction qu'on donne à l'enfant, et la direction que le jeune homme se donne à lui-même. C'est une grande misère, que l'enfant n'ait chaque jour qu'une instruction sèche et dure, en vue de résultats futurs, du bonheur futur; et c'est une grande misère que l'étudiant parfois se livre si exclusivement à l'étude spéciale de sa profession future, qu'il oublie, chemin faisant, qu'il est homme, partageant toute sa vie entre le métier et le plaisir, sans rien réserver à la pensée générale de devoir, de patrie, d'humanité, de passé et d'avenir. . . . .




---

Je me rappelle un prédicateur éloquent qui, dans la même semaine, retrouvait dans trois églises justement les mêmes mots, recevait trois fois le même souffle du Saint Esprit.

Ici, Messieurs, [ce n'est] point chose d'art; je serais bien insensible à la situation si j'étais artiste ici. Voy c'est ma pensée intime, ma vie, que j'apporte.

Les deux mots que j'ai dits, en deux leçons, ce sont ceux qui me reviennent chaque jour: 1° le Christianisme n'a pu unir; loin de là. 2° l'Église a élevé un mur entre [les lettrés et les illettrés], créé deux peuples. En prêchant une fraternité théorique dans la servitude, elle a fait obstacle aux efforts de la liberté qui seule eût fondé la fraternité réelle.






Oui, un mur existe : deux éducations, deux peuples. C'est là la pensée qui doit troubler tout noble cœur. Est-ce que vous respirez librement, en vous sentant enfermés dans une classe, et, dehors, un peuple immense ? Non, cela ne peut subsister.

Il faut que nous percions ce mur. Qu'ils deviennent civilisés ou que nous devenions barbares, mais soyons uns.

Nous sommes dans une ignorance terrible les uns des autres. Qui savait, à la fin de 1848, que la masse des campagnes était étrangère à la presse, dominée par la légende ? Et la séparation a été si longue et si forte, qu'on ne pourrait plus même s'entendre par la langue écrite ; il faut la parole qui est la personne même, il faut l'étreinte d'une main cordiale, les services mutuels ; il faut prouver que nous sommes des hommes encore.

Par quoi le rapprochement, le mariage des deux classes est il possible ? Par ceci surtout : nous sommes spéciaux, légistes, médecins, gens d'affaires, calculateurs, ils sont non spéciaux, mais ils ont l'instinct, le sens....

Que ce soit là votre pensée, jeunes gens ! Le salut du monde est dans le rapprochement des classes, et ce rapprochement dépend de vous.

Ce n'est pas une idée nouvelle qu'il faut. Il y a bien peu d'idées nouvelles, mais d'idées renouvelées ; les grandes révolutions morales se font, non par des idées nouvelles, mais par la force du cœur ; ainsi le Christia-

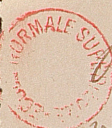
gisme, ainsi le Bouddhisme.

Vous attendez à vous décider entre les systèmes. Eh! laissez les tous. Le plus mauvais, si le cœur l'emploie, devient meilleur. La voix de la fraternité, vous l'entendez de partout.

Le matin, couché encore vous entendez dans la rue la voix retentissante d'un hommes d'une femmes qui se sont levés avant le jour, pour vous apporter les choses nécessaires à la vie. Vous croyez que c'est la voix du commerce; et moi, je vous dis que c'est la voix de la fraternité.

Dans le quartier éloigné que j'habite, le long d'une grande route, toute la nuit roulent des voitures, en souvent d'hommes et de choses, qui se dirigent vers Paris. Tous se sont levés quand nous nous couchions, levés après une journée laborieuse. Ce bruit, vulgaire dans le détail, ne l'est pas du tout dans l'ensemble. C'est la voix d'une cataracte, comme on les entend dans les Alpes; cataracte humaine, incessante et renouvelée, le travail, la vie, la souffrance, les services mutuels; tant d'hommes qui ont pensé à moi, qui, pour moi, se sont levés et s'en vont, dans la nuit et dans l'hiver.

Nous nous levons. Les amphithéâtres, les hôpitaux sont ouverts, les cours commencent; les musées, les bibliothèques vous invitent. N'est-ce pas une noble une fraternelle hospitalité? La grande ville vous ouvre à la fois toute initiation. Image grandiose de la plus vaste fraternité intellectuelle qui fut jamais.





Voyez ces Anglais, ces Américains à l'École de médecine, voyez ces orientaux qui viennent chercher à la bibliothèque nationale les manuscrits perdus dans l'Orient. Les Parses ont remercié un professeur au Collège de France de leur avoir rendu leur langue oubliée. Qu'est-ce que tout cela, Messieurs, sinon l'appel général de la fraternité?

La patrie, en vous prodiguant son immense maternité, vous dit : « souviens toi de tes frères ; je fais tant de choses pour toi, homme de loisir et d'études mais je ne les fais pas gratis. Rends-le à mes autres enfants. Les hommes de travail profitent peu des bienfaits collectifs de la patrie ; l'action individuelle de la fraternité doit les atteindre : ils ne peuvent aller aux bibliothèques le jour, prête leur un livre pour lire le soir. J'ouvre le matin un cours, une clinique, sans demander rien ; mais c'est afin que, le soir, tu reportes à l'indigent malade ce que tu apprends le matin ». [Alinéa] [Vous êtes des intermédiaires, les meilleurs de tous. Fils de bourgeois, vous n'excitez pas encore la même méfiance, parce que vous n'êtes pas encore engagés dans les intérêts, et parce que, si vous rendez un service, vous n'exigez point de sacrifice de conscience.

« Nous ne sommes pas ici pour cela, [direz-vous], mais pour faire un métier ; il faut nous hâter pour tel examen.. » — Vraiment, sont-ce les examens qui absorbent tout le temps? Je le veux croire et je dis à ces hommes si laborieux : ce qui ralentit le plus, c'est la précipitation. Étudier chaque jour un détail pour le

répéter demain, sans s'orienter, sans voir derrière ni devant! Grande misère que l'enfant soit ainsi étouffé par l'enseignement de détail! Grande misère que l'étudiant n'étudie qu'à la hâte, pour les examens! On forme le métier, non l'homme.

« Soyons spéciaux », disent-ils. — Mais la spécialité scientifique est-elle forte? Prenez la liste des élèves de l'École polytechnique, et voyez les premières années; prenez la liste des élèves de l'École normale, soit la grande école née de la Révolution, soit celle de la Restauration; ces générations des temps les plus agités ne sont pourtant pas les moins fécondes. Pourquoi? Elles ont eu un vif sentiment de la vie.

Ce sentiment renaît dans les arts, mais non dans les sciences, pourquoi? Les livres et la lettre morte ont peu à peu dominé.

Voyez en Allemagne; une nation toute occupée d'examens. Vous avez affaire à un commis de 40 ans, il pense à son examen. Je connais un professeur de 50 ans qui travaille toujours pour un examen.

Si vous voulez que la vie rentre dans les sciences, mettez-y une pensée bienveillante et fraternelle. Les sciences sont faites pour les hommes, pour la société humaine. Cela est vrai surtout de la science. Reprenons chaque science dans sa vie, son ensemble et son passé. Puis, armés de cette étude, entrons, d'un cœur sympathique, dans la société des hommes, dans le sentiment des douleurs, des réalités.

[Demandons à] ces élèves des sciences de ne pas rester isolés, comme je les vois, partagés entre un examen et un bal.




Leur vocation est bien grande ; ils sont les missionnaires de la fraternité.

Voyez dans l'Orient, dans l'Afrique, le médecin seul ose y pénétrer ; ici, il y a des peuples plus défiants, dans nos villes, qu'aucun de l'Afrique ; le médecin peut y pénétrer. Et dans nos campagnes si divisées, qui ramènera l'union ? Souvent le jeune légiste, [qui peut] les avertir pour [leurs] procès...

Que les élèves des sciences médicales et juridiques voient la société ardente, passionnée, où ils vivent.

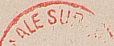
Jamais [il n'y eut] plus de talent ; voyez la presse, voyez la musique le Conservatoire, le plus grand exemple d'unité ; voyez les arts du dessin.

Mettez ensemble l'Europe, et de l'autre côté la ville de Paris. Qu'est-ce que Munich ? Science et impuissance. Voyez l'immense effort des arts du dessin, les plus malheureux dans ces derniers temps. Le dernier gouvernement, par Versailles, créa une foule de peintres, et puis les abandonna. Eh-bien, des efforts désespérés [ont été faits], un progrès immense [réalisé] dans la couleur, c'est à dire le sentiment de la vie. Les illustres de 1800 ne pourraient plus être reçus.

Grand exemple pour les sciences !

Jamais société [ne fut] plus ardente, mais non plus à la surface dans la profondeur. [On a fait paraître] je ne sais quel livre sur la décadence. Moi, je vous dis : jamais [société ne fut] plus forte au-dedans, plus jeune sous une superficie vieillie. Je dirais comme à Siva : tempère ton regard, arrête ton souffle. Ardente comme je te vois, tu pourrais brûler le monde.








rappelle-toi comment de la vague existence d'enfant où tu vécus dans ton berceau, tu es devenu homme ! Eh bien, autre n'a été ton mouvement historique comme société, comme peuple. Écoute ces chants du moyen âge pleins de mélancolie et d'aspiration ! Ils appelaient non seulement la Jérusalem céleste, mais aussi celle d'ici bas. Ils soupiraient pour que la terre vît une cité meilleure. Comment as-tu été arraché de cet état d'enfance ? Par les besoins, par les intérêts ? Par le plus grand des intérêts : la liberté de la pensée. L'homme mourrait de faim, sans mot dire, pourvu qu'on lui laissât son cœur, son libre esprit de recherche. .. « Prenez le monde, laissez moi mon rêve ! » Mais non, c'est là ce qu'on poursuit. :

Donc voilà pour tous la base populaire : 1° le nouvel autel fondé par la Révolution, autel de justice. 2° l'intelligence de cette justice par la vraie morale héroïque et d'action. 3° la légende d'action. L'histoire [est] la conscience héroïque de ce que le genre humain a fait et souffert, et dans l'ensemble du monde, et dans la spécialité nationale. Cet autel, ce droit, cette histoire se résument en un mot : Patrie.

La patrie est le monde dans son rapport fraternel avec la patrie, l'homme uni en rapport avec l'humanité.

Pour moi, que je professe peu de temps ou longtemps, je vous dis : subordonnez toute idée, tout système à la patrie. Avec elle, nous serons tous grands ; sans elle, nous ne serions rien.

Cours de 1851
3e Leçon.

29 Janvier 1851

p. 29
R



Personnalité de la France.

---

Une belle fatalité pour la France : être unie ou n'être pas.

[Ceci a été] expliqué déjà : 1re Leçon, le Moyen âge n'a pas uni et ne peut unir ; 2e Loin de là, il a fait deux peuples, par deux éducations, il a fondé d'une manière forte la non-fraternité. 3e La presse ne suffit pas à percer ce mur ; il y a faut la parole, l'action personnelle. 4e Et il faut surtout un changement grave dans nos habitudes ; je vous prie d'être jeunes.

Vous êtes tous les fils de la paix, nés depuis 1815, nés sous la Restauration, fils d'une génération fatiguée, habitués à une aisance, un confort, des jouissances, que vos pères n'ont pas connus. Vous venez d'avoir trente années de paix, et vous êtes surs apparemment d'en avoir trente autres encore. On s'établit dans sa coque de soie, un fil, [sans s'inquiéter] si un ver [est] au fond.

Dès lors, deux parts de la vie : le plaisir et le métier. le métier le matin, le plaisir le soir, la pensée jamais. — Mais si vous tâchiez de comprendre ce métier, de savoir par où il touche à la science, et peut devenir un art. — Non, qu'importe ? Mon père a fait des affaires, prêté de l'argent, etc ; Je ferai comme lui ; je laisserai dire. Moi, je suis un homme positif.

Positif ? Ce mot bien des fois nous a porté malheur. Vers le temps de ma naissance, on disait : assez d'idées,

plus d'idées, la force et le positif, le métier (alors la guerre). Ce positif nous a valu de payer deux indemnités, aux Cosaques et aux émigrés. En 1815, on a dit : le positif cette fois ..... Nous avons eu apparemment encore trop d'idées ... Crises sur crises ; une seule industrie a fleuri : l'usure. Maintenant, vous dites : du positif, et je ne vois pas sur quel terrain vous marchez.

J'ai vu commencer cette France anglaise, par un côté naturel. « Nous avons trop généralisé, disait-on ; devenons des hommes spéciaux, .. devenons Anglais. », [et l'on a pris] les habitudes anglaises, non le fonds ni la force productrice. Mollesse d'habitudes, d'habitudes plus qu'anglaises. L'Anglais va à cheval ; ici, des cabriolets et maintenant des voitures.

Les irritations sociales tiennent moins encore à la différence des fortunes qu'à la dissonance des habitudes. Il y avait moins d'indignation, d'envie, dans les classes pauvres, quand les classes riches avaient des habitudes viriles.

Mais que faire ? Reviendrons-nous à ces habitudes viriles ? [C'est] difficile ; renonçons du moins au luxe inutile ; diminuons, descendons, avant que la nécessité ne nous fasse descendre ; allons au-devant des révolutions. Tout sera facile à ceux qui reprendront la grande pensée de la France du monde.

Le monde demande à la France de garder une personnalité forte.

Cette personnalité a été ébranlée de deux manières :

30v




1° par nos amis qui, touchés de maux trop réels, ont fait prédominer les questions économiques. Eh quoi, si la patrie est grande, elle nous contiendra tous. Nous ferons tous les sacrifices dans la grande crise. Nous ne serons pas plus égoïstes que les révolutions récentes de Hongrie, de Roumanie.

2° Elle a été ébranlée, cette personnalité de la France par nos ennemis naturels, l'école anti-nationale, les cosaques français. Leur texte, c'est la décadence de la France depuis 89...

Eh bien, voyons, si la France est en décadence, ~~depuis~~ quel remède? — « Un seul, arracher le cœur. ~~Voyez~~ Le cœur est un très-mauvais organe. Voyez au contraire les polypes, les animaux inférieurs; ils sont bien moins vulnérables, n'ayant pas de cœur. Nous, nous n'en avons pas; faisons la France à notre image. » — Voyons, expliquez-vous bien, médecins doucereux. Quoi? détruire le centre de la civilisation, Paris? — Non, mais l'amoindrir — détruire le centre d'action, l'armée les finances, les affaires étrangères? — Non, mais seulement laisser les communes se gouverner elles-mêmes — Ah! je vous entends; refaire 89? Il y avait dans chaque localité une douzaine de notables, gentillâtres, hommes d'affaires, ouvriers ennoblis, qui s'entendaient entre eux. C'était l'antre de Cacus; on trouva que Lyon devait 30 millions. Et aujourd'hui, folies, quand on fermait les yeux.

Voyez l'enseignement primaire : la Convention, qui

le voulait, l'aurait payé par l'État ; et Louis-Philippe, en 1833, ne le voulant pas, n'eut qu'une chose à faire, le livrer au soin des communes.

Et dans ce moment, voici le perfide raisonnement que font ces notables de province aux paysans rongés par eux : « C'est la centralisation qui vous tue. Elle est bien coûteuse ! Que vous sert un grand centre de civilisation ? » — Tel d'entre eux, par exemple, qui gagne 20 000 f par an à prêter à la petite semaine, dit au paysan : « Pourquoi un musée à Paris ? Pourquoi la Bibliothèque nationale ? Pourquoi une chaire au Collège de France où le premier critique du monde enseigne le sanscrit ? » Le paysan ne sait que dire.

« Pourquoi, dit encore l'usurier notable, ces agents comptables de l'État ? » — C'est vrai, dit le paysan.
— Et nous, nous disons au notable : « c'est parce qu'en 89 on a vu ce qu'étaient les comptes des notables de province. »

Le monde entier, je le répète, compte sur la France parce qu'elle est centralisée. Qu'elle le soit fortement pour agir fortement, c'est l'intérêt des libertés du monde. La France, avec l'Allemagne, c'est la pensée elle-même, c'est le *sensorium* du monde.

La difficulté est celle-ci : notre rôle est l'humanisation, qui est essentiellement générale, et qui ne nous permet pas de spécialiser autant que les peuples

voués à la spécialité. Voyez en face ces deux formidables mécaniques, l'Angleterre et la Russie.

La généralisation est une force ; ainsi quand la France et la Prusse, par un roulement rapide, font passer toute la population par la vie militaire. Mais la généralisation est aussi une faiblesse, lorsque, n'étant pas de tous, mais de quelques-uns, elle se trouve opposée à la spécialité. ainsi la Prusse en face de la Russie, un soldat de 3 ans devant un soldat de trente. Néanmoins, la Prusse est plus humaine, donc plus forte, au total ; plus forte, si elle est unie aux états humains.

Nécessité, belle nécessité de ne point s'isoler, comme nation ; de ne pas nous laisser écraser par les nations qui cultivent la spécialité au détriment de la nature humaine.

Spécialités redoutables ! Ne nous laissons pas cependant effrayer par des fantômes. Ne croyons pas que les choses puissent l'emporter sur l'homme, que la mécanique vienne à bout de l'âme. Nous nous rappelons 1815, mais nulle haine pareille aujourd'hui, pour réunir le monde contre nous. Nous nous rappelons 93 et la terrible contraction de la France ~~par~~ sur elle-même pour repousser l'étranger. L'étranger alors pesa sur nous du poids de l'Europe. N'ayant nul embarras chez lui, il combattait des deux mains contre la France.

Aujourd'hui, c'est tout le contraire. Tous ils

libres, quand ils ont un pied sur la Pologne, sur la Hongrie, sur l'Italie? La France a les vœux du monde. Tout ce qui n'appartient pas aux deux grands mécaniques, l'Angleterre et la Russie, est Français de sympathie, ~~et~~ veut que la France soit forte. L'Amérique vous dit: soyez forts; le Danube vous dit; soyez forts. Le monde entier vous prie de l'être, vous attend, et compte sur vous!

---

Cours de 1851.
7e Leçon

35 r



Encore des attaques : capucins, jubilé. —
Baue recht. — ~~Comment parler au peuple~~ ?

---

Cette chaire est attaquée de deux manières, et par des gentilshommes, écrivains d'un heureux génie, qui ont trouvé moyen d'unir la Régence et Loyola ; et par des capucins ; prédications à grand bruit, devant des personnes simples, ignorantes, dans des localités lointaines.

Maintenant, que veulent-ils ? Est-ce bien pour le salut de ces vieilles femmes que ces capucins se démènent ? Ces journalistes pensent-ils avoir une action sur le faubourg St Germain ? Non : et en haut, et en bas ils savent que leur attaque est vaine. Enfin, est-ce haine aveugle contre un des plus persévérants travailleurs de ce temps ? Veulent-ils briser cette chaire ? A quoi bon ? Ma plume n'en serait pas brisée.

Non, non ; tout ceci est un signe. La meute aboie à l'air, au vent, avant la chasse.

En 1843, lorsqu'on crut mettre la main sur l'enseignement, on aboya ainsi à nous. Le roi n'avait pas encore fait son voyage à la Trappe, mais on voyait venir les choses. Nous répondîmes alors, et la France fut avec nous.

Mais ici, voici une persécution nouvelle. On aboie à nous, et l'on frappe ailleurs. Les hardiesses du Collège de France favorisent, appuient des demandes de destitution

On pleure, on gémit contre nous aux prières du jubilé, et l'on ne se consolera qu'en obtenant. . .




Combien de maîtres d'école demandez-vous cette fois? [Vous en avez déjà des titulaires] 7000 sur 32000. Mais où vous arrêterez-vous? Le maître d'école lui-même, et le plus soumis, est une révolte vivante contre le prêtre. Entrez dans son école : toujours involontairement suspect, il n'enseigne rien que la révolte, les mathématiques, science toute nouvelle, qui enseigne que 3 font 3, la cosmographie, si contraire à la religion, que, par là seul, une autre religion a commencé. Que serait-ce, s'il enseignait les notions indispensables des lois sous lesquelles ils vivent?

Peut-il se défendre, ce maître? Hélas! non; il est très-occupé, très-solitaire, marié, souvent accablé de famille. L'autre, homme du monde, va, vient, court, fait des visites, voit les gens influents, riches, dîne chez eux ; il vit avec les honnêtes gens. Il n'a rien à faire, sauf des visites et des confessions.

Ainsi, par les rapports de société, il atteint les riches, et les pauvres par l'universalité de l'éducation religieuse, par des livres à vil prix, et même donnés pour rien, par les images. . .

« Qui vous empêche d'en faire autant? Rendez leur guerre pour guerre, attaquez qui vous attaque ».
— Où les attaquer? Ils n'~~e~~xistent plus comme






doctrine ; ils ont déserté le fonds, les questions vitales ; ils n'osent plus souffler un mot du christianisme. La foule, ils l'occupent d'accessoires payens. au monde plus élevé, ils donnent des généralités vagues ou des équivoques.

Vous êtes devenus fuyants ; vous évitez les questions essentielles du christianisme, pourquoi ? pour prolonger une équivoque : que le Christianisme et la Révolution (la Révolution tant maudite de vous), sont la même chose. On arrange la transition nouvelle ; on prêche le pour et le contre : « Il y toujours », ou « Il n'y aura pas toujours des pauvres. » L'arrangement est facile, si l'un et l'autre parti cache son drapeau, si l'un et l'autre se renie, se suicide. Seulement, des deux côtés, c'est la mort.

Je ne puis vous attaquer, parce que vous êtes absents de vous-mêmes, que vous n'êtes plus vous ; et tellement, que pour attaquer votre dogme il faudrait que je le refisse. Non, la polémique est passée, le temps demande autre chose. Ministres de la science, nous devons avancer. Faudrait-il que toute science nouvelle et vivante arrêtât son progrès pour disputer avec les morts ?

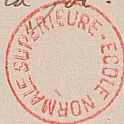
Jamais je n'ai conseillé la polémique ; j'ai seulement maintenu ma ligne. mais jamais je n'ai conseillé de mettre la polémique dans l'enseignement. L'enfance est sacrée, l'ignorance respectable ; il serait

indigne de lui imposer des haines. N'imitons pas en ceci nos ennemis. Ni l'enfance, ni la foule ne se soucient de nos éternelles disputes. « Chose étonnante dit-on, l'enfant est triste, il s'ennuie, l'homme moderne est mélancolique ». — Pourquoi ? Vous le nourrissons de disputes.

Je conseille aux jeunes gens d'être très-peu disputeurs, mais non tolérants. La dispute énerve les forces de l'esprit ; il faut le nourrir d'autre chose que de négation ; ~~et~~ La négation est utile seulement si elle aide à trouver l'affirmation qui lui est contraire.

En oct. 1847, un jeune homme, qui avait trouvé dans son cœur une grande pensée, causait avec moi des formes où il la présenterait. Je lui dis : « Pour Dieu, point de polémique ! Vous avez une réalité féconde, n'y mêlez pas d'ombres. Restez dans votre paix, dans votre sainteté. « L'esprit de contention n'est point celui des enfants de Dieu. » Tout le fond de la vie vivante et de la vie vraie est dans ce beau mot de Rückert : baue recht, bâtis bien, construis, édifie ! Ne voyez-vous pas le grand édifice des sciences bâtissant, dans la paix, comme bâtit la nature. Le robuste édifice monte, et à mesure qu'il monte, il secoue le vieux, le pousse, souvent sans savoir ni vouloir. Vous savez bien les règlements de police sur les vieilles maisons qui gênent la voie publique ? Il est défendu de les réparer, il leur est permis de tomber ; on replâtre, on repeint, on remédie du dehors. Le coup de grâce, c'est qu'il se fonde une maison neuve à côté.

Comment parler au peuple? Par la foi. Héroïsme populaire : devoir. Desaix.



—

Comment arriver au peuple? Il le faut, nous étouffons. Notre parole s'éteint, s'émousse en tombant sur ce monde élégant et doux qui n'a pas besoin de la foi. Ceux qui ne souffrent point, qui prennent légèrement la vie, la pensée, reçoivent la vérité volontiers, volontiers l'erreur. Ils ne saisissent rien fortement.

Derrière ce monde poli, aux surfaces brillantes et froides, je vois un vaste monde, ardent, haletant, rude et barbare, un monde qui contient l'orage, qui aspire les souffles, les bruits. Mon sujet, c'est d'examiner comment j'atteindrai ce monde.

Cent barrières entre lui et moi. La première, c'est la défiance : l'honnête homme en habit noir lui inspire plus de défiance que le fripon en sabots ; il ne sait pas par quels travaux j'ai acheté l'habit noir. L'autre barrière, c'est la différence de langue...

La langue commune trouvée, me ferai-je entendre? Leur parlerai-je d'intérêts? Oui, mais ce n'est pas assez ; 89 ne s'est pas fait par intérêt. Essaierai-je l'amusement?... Peu d'action ; ils disent : c'est pour amuser! Non, la puissance que vous aurez sur le peuple tiendra à l'opinion qu'il aura de votre foi.

[Voici] donc deux questions identiques : comment donnerez-vous au peuple foi et confiance? Quelle foi avez-vous?

Nous n'atteignons pas le peuple parce que notre foi

n'est pas assez précisée encore ; [elle a été] obscurcie aux derniers temps par diverses écoles qui croyaient avoir changé la face du monde, et qui ont péri.

L'Europe n'y a fait que très-peu d'attention. Pourquoi révère-t-elle la France ? Par la Révolution dont elle suit l'esprit, dont elle copie les lois. Examinons donc quelle fut la morale révolutionnaire, celle du XVIII siècle. La Révolution fut trop occupée pour poursuivre la métaphysique. Etait-ce utile ? Oui ; elle a bâti sur une pierre mouvante et non fondée encore.

La morale de la Renaissance est vague et peu fixée. Un seul mot, de Rabelais et de ~~mon~~ Montaigne à Rousseau : Revenez à la nature. Mot touchant, lorsqu'il fut dit devant une barbarie si dénaturée, au pied du bûcher. Le grand, le puissant prophète de la Renaissance, trouble, comme Ezéchiel, Rabelais, a trouvé le nom du monde : Antiphysis, l'anti-nature. Donc le mot moderne, c'est : revenez à la nature. Quelle nature ? La volonté ; thélème, dit Rabelais. « Entrez, dit-il, dans l'abbaye de Thélème ; qu'on fonde ici la foi profonde » !

La volonté a deux faces, et la nature a deux faces. Molière, Voltaire, n'en voient qu'une. Rousseau même n'éclaircit pas l'équivoque. Suivez la nature, dit-il ; dans la nature il y a la pente naturelle ; mais il y a aussi l'héroïsme contre la pente naturelle.

L'homme est né un être artiste ; l'art, l'effort, sont dans sa nature, sont sa vraie nature ; et il n'atteint le profond de sa nature que quand il l'emploie à la

domine, lorsqu'elle n'est plus pour lui une tentation, mais un instrument.

Tout cela a apparu bien mieux dans le monde réel que dans les théories des philosophes, lorsque des peuples entiers ont apparu des héros : l'Angleterre, héros du travail, la France, héros de la guerre ; l'Allemagne, héros de la pensée. On a vu que l'héroïsme était la nature même de l'homme, et non son contraire. Une morale nouvelle est née, inconnue au moyen âge.

Le monde moderne est un héros, un héros de production, un ouvrier héroïque. Chaque homme, dans le monde moderne, doit produire héroïquement, donner son maximum d'action. Par quel moyen ? Par une bonne économie, un sage équilibre des forces.

Et l'abstinence ? Que devient-elle ? ~~Elle~~ L'abstinence n'est ni bonne, ni mauvaise ~~de~~ en soi. Elle est bonne pour celui qu'elle aide à produire ; ~~elle~~ mauvaise pour celui qu'elle empêche de produire. Pour la plupart des hommes, l'usage moyen des choses est favorable à l'énergie.

Que de problèmes tranchés par une vie simple et forte ! Combien la fraternité est plus facile ! Kosciusko dictateur, se fait scrupule sur le prix du vin. Desaix envoie tous ses mets aux hôpitaux. Mille difficultés économiques insolubles sont bientôt résolues pour les hommes qui ont en eux une grande richesse.

La Révolution n'a point assez précisé ceci ; elle a

suivi trop docilement le XVIII^e siècle. Ni Sieyès, ni Vergniaud, ni Robespierre, n'ont donné à l'homme d'autre but que le bonheur.

« Et vous, dira-t-on, pendant 50 ans de réaction, comment n'avez-vous pas formulé la morale nouvelle, la morale héroïque? » — Pourquoi? hélas! le nouveau clergé n'a pas été exempt des défauts de l'autre; les gens de lettres ont été moines.. d'esprit; ils n'ont pas mis assez leur cœur en commun, les uns, hommes d'énergie cherchant le beau pour le beau, non pour le vrai, les autres cherchant le vrai pour le vrai, non pour la fraternité.

Nous avons trouvé bien à faire, et en histoire, et en tout; le travail solitaire nous a absorbés; les jours ont poussé les jours. Ajoutez la préoccupation immense des cinquante dernières années: en 1800, sécheresse affreuse, réaction byzantine commencée par les martyrs; puis l'aigre guitare de la Restauration, l'insolence de M. de Maistre donnant le knout à la philosophie; la nécessité d'opposer l'histoire à la phrase; l'affaiblissement, hélas! du sentiment de la patrie; l'égoïsme cosmopolite qui dit: la patrie est là où je suis bien. Heureusement, ces écoles se tuent toutes l'une par l'autre.

Revenons à ce que rien n'a pu tuer, à ce que le monde sait, imite, à la Révolution, à la vraie morale révolutionnaire que la Révolution n'a pas su, à la morale héroïque qui enseigne qu'en tout homme la vraie nature est l'héroïsme.

« Quoi, dira-t-on, enseignerons-nous la vie des héros à ceux qui doivent languir dans une condition obscure, aux victimes du travail ? » — Pourquoi non ? D'abord, il faut que la France soit guerrière. Ainsi le veut, le demande le monde ; c'est la garantie de sa future liberté. On ne peut faire que les hommes n'admirent ceux qui donnent ce qu'on ~~estime~~ estime le plus, la vie, qui donnent leur vie pour leurs frères. Je ne craindrai pas d'enseigner au travailleur, à l'ouvrier, au paysan, la vie des héros, si ce sont les héros du devoir, non de la fortune. Vous savez le mot le mot de Virgile : enfant, d'autres pourront t'enseigner le succès ; de ton père apprends la vertu, apprends l'effort et le combat !

—




Messieurs.

Le Collège de France est la seule porte par laquelle je communique avec la vie. Je vous charge de ma défense. Moi, je ne répondrai pas. Vous avez vu et entendu, témoignez.

Je n'ai point de parti. Pourquoi ? Parce que dans l'histoire j'ai vu l'histoire, rien de plus. J'ai voulu être vrai ; mais qui veut la vérité ? J'ai peu de popularité. Pourquoi ? Parce que j'ai subordonné la question des intérêts à la question de l'âme, convaincu que toute réforme économique ou autre serait inutile, sans un accroissement des forces de l'âme.

~~Je n'a~~








Je n'ai point d'école. Pourquoi? Parce que je n'ai pas exagéré l'importance des formules, parce que je n'ai voulu asservir aucun esprit, mais au contraire les affranchir, leur donner la force vivante qui fait juger et trouver, développer les facultés d'invention.

Est-ce à dire que je suis ~~seul~~ seul? Point du tout, je suis multiple. Ma foi a t vibré dans les cœurs, évoqué des âmes. D'autres ont été applaudi; moi, j'ai été cru. Que je meure demain, si Dieu le veut; je n'ai nulle inquiétude. Je vois ici même plusieurs de ceux qui suivront mes voies, non pas plus sincèrement, mais avec plus de grandeur et de jeunesse d'esprit.

Une foule d'hommes ébranlés m'ont dit ou écrit en sortant du Collège de France: nous recommençons de croire à la vie. Nous n'avons rien appris [illegible] vous, seulement notre âme absente est rentrée en nous.

On dit que la foi n'est pas ici; mais où donc est-elle? La foi se manifeste, non par tel élan oratoire dans des discours appris par cœur et répété douze fois, non dans telle gesticulation de mines, telle excentricité calculée; elle se montre dans la persévérance harmonique des travaux, des efforts, dans une œuvre conséquente à elle-même, poursuivie dix ans, vingt ans, sans se démentir.

Attaques de semaine en semaine; je n'y répondrai pas.

La violence de l'esprit de mort m'affermit et

44v

m'assure qu'ici est l'esprit de vie...

On me loue dans certains journaux, et toutefois, en avouant que je n'ai aucune foi; j'ai un immense talent, mais enfin, je ne crois à rien. Voilà ce que disent mes amis; et que diraient mes ennemis?

Vous voyez, voilà l'unanimité; le cercle se ferme. ...« Au fait, c'est un homme seul, n'ayant que des rapports indirects avec la presse, nul rapport avec les salons, encore moins avec le monde politique. Qui empêche de l'accabler? Pendant qu'il est dans la poussière des archives de 93, comme cet antiquaire romain qui passa vingt ans dans les catacombes, fermons les sur sa tête, ces catacombes, jetons vite la terre sur lui, étouffons-le dans son oeuvre. Il a voulu vivre avec les morts, qu'il y reste, et meure aussi! »

(Ici la lettre du 14 février 1851.)






14 février 1851.



Monsieur,

Recevez mon remerciement cordial pour les paroles sympathiques que vous m'adressez à la fin de votre article sur le Collège de France; mais permettez-moi de vous dire que votre article est loin d'être une défense, comme vous paraissez le croire, contre les attaques dont mon cours est l'objet.

En louant l'homme, l'écrivain, le maître, vous n'en accordez pas moins à ses ennemis autant et plus qu'ils ne demandent. Vous leur accordez : 1° que le professeur ne croit à rien du passé; 2° qu'il n'a pas de méthode; c'est un pamphlétaire mordant, coloré, etc., mais nullement un professeur d'histoire et encore moins un professeur de morale.

Ces concessions sont graves, lorsqu'elles sont faites dans un journal justement autorisé, et lu d'un public immense, lorsqu'elles viennent, certainement à votre insu et contre vos intentions, appuyer ce concert d'accusations violentes et savamment combinées dont retentissent et les chaires, et les journaux du clergé et de l'aristocratie.

Dans tout autre moment, je ne vous eusse adressé aucune réclamation. La circonstance actuelle m'en fait un devoir.

« [Le ~~pro~~fesseur, dites vous], ne croit à rien du passé. » Le lendemain de la Révolution de Février

le premier usage que je fis de la liberté nouvelle et de la chaire qu'on nous rendait, ce fut de rétablir la base religieuse sans laquelle je crois qu'aucune révolution politique ou sociale n'a [chance de subsister ?]. Et cette base, je la cherchai, non dans un vague sentiment religieux, mais dans une source positive : la perpétuité de l'idée ~~[illegible]~~ de dévouement continuée de religion en religion, établissant que nulle n'est morte, que chacun a laissé un dogme vivant qui subsiste encore.

« [C'est encore, dites-vous, un] pamphlétaire mordant, capricieux, qui fond sur son ennemi, le déchire, etc. » — [Il n'y a en cela] nul caprice ; mais [j'y ai été] forcé. Lorsque les journaux ecclésiastiques, non contents de falsifier et de défigurer mes leçons, ont avancé des faits matériellement faux (par exemple que je fais des quêtes au Collège de France), j'ai dû les suivre sur le terrain de leurs attaques.

Ces attaques, lancées d'abord dans leurs journaux, se répètent dans la chaire, à l'occasion du jubilé. La police n'existe point pour la chaire ecclésiastique. La diffamation, interdite ailleurs, y est tout à fait permise. ~~Ce redo~~

Ce redoublement de haine, ces clameurs, cette fausse agitation nous seraient inexplicables, si nous n'avions pas vu la même scène jouée en 1843

Depuis le célèbre article de M. Guizot dans la Revue française, le ~~gouvernement~~ clergé comprenait les avances qu'on lui faisait, et voulait en profiter. Il criait et se plaignait pour obtenir davantage. Pour l'apaiser, il ne fallait pas moins que lui livrer l'enseignement. Nous mîmes en lumière cette œuvre de ruse ; le Journal des débats se mit avec nous ; le gouvernement recula. Ce ne fut qu'en 1847, qu'il céda et nous livra.

La nouvelle comédie de 1851 n'est pas sans analogie, mais on est bien plus hardi, et l'on espère davantage. Sur 32000 maîtres d'école, 7000 ont été frappés ; plusieurs professeurs l'ont été. Ce n'est pas assez ; que faut-il ? Chaque fois que nous entendons ces glapissements de vautours, ces doux pleurs de crocodile, nous comprenons à merveille qu'il faut une nouvelle proie.

Nous devons prier nos amis (vos paroles sympathiques m'autorisent à vous compter pour tel) de ne pas venir en aide, par des concessions si faciles, à ceux qui déjà ont contre nous tant de chaires et de journaux, d'influences de toute sorte.

Cette fois, le clergé paraît s'être divisé les rôles. Pendant que le corps principal, intrépide proscripteur, sollicite l'écrasement total des libertés de la pensée, d'autres, avant-garde légère, enfants perdus, qu'on peut toujours désavouer, se glissent

48v

dans nos journaux, ou même hasardent en chaire les premiers mots d'un catholicisme socialiste qui, demain ou après, permettra au clergé de dire : « nous étions socialistes. » Cette fois encore, la Révolution, crédule, se ~~élèvera~~ réveillera garottée et bénie.

La situation est telle, Monsieur, et j'ai dû parler. Le monde a les yeux fixés sur la Prusse. Le sens éminemment pratique dont ce journal a fait preuve jusqu'ici fait demander le parti qu'il suivra dans telle circonstance que l'on peut prévoir.

La Révolution de Février est restée inutile parce qu'elle dépendait (?) de ses fautes diplomatiques et financières. Elle n'a touché ni la justice, ni l'église. Une Révolution s'abjure elle-même, s'abdique et se juge indigne, quand elle reste dans cette coupable indifférence pour la double base qui peut seule fonder, sur le droit et Dieu.




---

Cours de 1851
9e Leçon





Nulle base d'éducation ou ~~[illegible]~~ de littérature populaire que la patrie elle-même. Mais tout cela longtemps impossible. Enfin la philosophie française et la Révolution française affranchit, même l'étranger.

Nulle formule d'enseignement hors de l'histoire de la patrie.

Qui suppléerait à cela? Quel système, quelle théorie d'intérêt? Nul intérêt qu'avec elle.

La plupart des systèmes ont l'air de bâtir hors du sol de la France, en l'air. « Newton a trouvé pour tous [la loi de l'attraction universelle]; eh bien, nous trouverons l'attraction sociale et politique pour tous. » — Cette indifférence d'une loi commune pour la nature impersonnelle est justement son infériorité. Nous, au contraire, nous avons cette supériorité de nous différencier profondément les uns des autres, de nous personnifier, d'être des personnes, de développer notre personnalité individuelle dans le mouvement d'une personnalité nationale. Chaque nation est une sphère d'action progressive, une éducation. Nulle question économique ou autre ne peut être ~~[illegible]~~ traitée sans examiner pour qui elle l'est.

Point de solution possible dans cette énervation de l'idée de la patrie. Elle vient de la préoccupation des intérêts. Elle vient aussi d'une bonne source, de la solidarité croissante des peuples qui est mieux sentie.

La leçon est celle-ci, la première leçon pour un peuple.




de vos frères ?

~~Que signifie cette préoccupation exclusive des questions économiques qui font oublier les autres.~~

Dualité de langue écrite, mais non parlée. . . . Plus facile par la parole . . .

Rien ne remplace la parole ; elle s'explique par le geste et le regard. C'est la personne elle-même. Elle prévient la défiance : on se défie de ce qui est écrit, elle permet de varier, selon les besoins, de donner les solutions pratiques et de bon sens. Parler, mais discuter peu ; pour les longues discussions, le fil logique se file mieux par écrit. Il faut de la simplicité, du bon sens, du cœur, des paroles simples, fortes, chaleureuses, qui mettent la chose plus haut, l'enlèvent dans la fraternité !

On se fie volontiers aux jeunes gens. En effet, ils sont désintéressés ; « Non désintéressés du plaisir. . » je le sais. Je les adjure, non pas au nom de l'ascétisme, mais au nom de la patrie, d'établir une bonne économie dans l'emploi de leur force. Ils ont le sentiment de la vie et le besoin de la vie ; cela est de leur âge ; qu'ils le tournent aux grandes choses. Vous êtes un clergé, jeunes gens, désintéressés, sans esprit de corps, soyez les hommes de l'esprit !

Que signifie cette préoccupation exclusive des questions économiques, qui font oublier les autres ? Elles ne sont pas les premières. La première, c'est celle du dévouement qui les simplifiera toutes.

5-lw

Un des hommes de la Révolution avec qui je sympathise le moins, a dit une belle parole : « qu'importe d'être riche ou pauvre ? Le riche est distributeur ».
Nous l'avons vu dans ces jeunes révolutions du Danube : .... « si vous nous donnez la moitié [des terres], nous vous dédommagerons en cultivant gratuitement ce qui vous reste. »

Quand la patrie sera grande au dedans et au dehors, tous auront leur place au soleil.

Allez, jeunes gens, parlez, marchez au devant de l'égalité ! La patrie est surtout en vous !




---

